





Sabat. [illegible]

TOM JONES.

TOME III.

TOM JONES,

OU

L'ENFANT TROUVÉ;

IMITÉ DE FIELDING

PAR M. DE LA PLACE.

TOME TROISIEME.



A PARIS.

M. DCC. LXXXIV.



TOM JONES,

OU

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE TREIZIEME.

Contenant l'espace de douze jours.

CHAPITRE I.

Extrait d'invocation.

L'AUTEUR anglois, effrayé de la nouvelle carriere dans laquelle il introduit ses héros, fait ici une invocation générale, en style gravement comique, mais dont le traducteur a désespéré de faire passer à son gré toutes les graces dans notre langue. Il laisse à des plumes plus exercées, et par conséquent plus hardies, l'honneur de tenter certaines entreprises qu'il

croit sincèrement au-dessus de ses forces. Plus occupé de l'intérêt qu'inspirent Jones et son amante, que des brillants détails dont leur histoire est semée, il se flatte que les lecteurs, affectés du même sentiment, lui pardonneront ce défaut d'exactitude, en faveur du plaisir de perdre moins souvent de vue des personnages que l'auteur anglois a rendus si dignes d'être aimés. Le traducteur supprime donc la premiere partie de l'invocation, pour en crayonner, peut-être encore très foiblement, la seconde.

Ô Génie ! s'écrie M. Fielding, ô toi, précieux don du ciel ! toi, dont le secours seul nous rend capables de lutter contre le cours vulgaire des choses d'ici bas ! toi, qui fais germer ces divines semences que l'art mûrit et conduit à la perfection ; viens, accours, sois mon guide ! Que ton flambeau m'éclaire et me dirige à travers les dé-

tours obscurs et tortueux qui dérobent à l'œil mortel les sublimes opérations de la nature. Hâte-toi de m'initier dans ses plus profonds mysteres ; daigne me dévoiler ces ressorts imperceptibles pour les yeux du vulgaire, et qui pourtant font mouvoir l'univers. Enseigne-moi, ce qui pour toi seul est aisé, à connoître l'homme un peu mieux qu'il ne se connoît lui-même. Écarte ces nuages qui offusquent l'intelligence des humains, qui leur font prostituer l'encens à l'artifice, et haïr des objets à peine dignes de leur mépris. Arrache le voile de la sagesse à l'amour-propre, de la libéralité à l'avarice, de la gloire à l'orgueil. Et vous, que ce divin génie inspira, échauffa de sa vive lumiere, Aristophane, Lucien, Cervantes, Rabelais, Moliere, La Fontaine, Shakespeare, Corneille, Swift, et Marivaux ! accourez, venez remplir mes pages de vos vives et brillantes saillies !

Que l'homme apprenne enfin à rire des travers de ses semblables, et à mieux connoître les siens.

Et toi, compagne presque toujours constante du vrai génie, aimable Humanité! fais passer dans mon cœur ce que tes sentiments ont de plus tendre. Si tes deux plus chers favoris, Allen et Littleton (1), sont seuls dépositaires de tes trésors, implore-les pour moi; dérobe-les s'il le faut en ma faveur: sans ce secours, tous mes tableaux seront sans vie. Ce n'est qu'avec ton aide qu'on peut peindre énergiquement la grandeur d'ame, l'amitié désintéressée, le véritable amour, la bonté du cœur, la vive gratitude, l'indulgente pitié.

Je t'invoque, ô Science! car sans toi,

L'ouvrage du génie est toujours imparfait.

Ne laisse point broncher ma plume.

(1 C'est au dernier que M. Fielding a dédié son ouvrage.

Souviens-toi que, fidele à ton culte, tu m'as vu, dès l'âge le plus tendre, essayer d'embellir tes autels. Quitte un instant ce vaste et précieux amas de richesses dont l'antiquité t'éleva de si glorieux trophées, et songe combien je suis pauvre ! l'heureux et savant Warburton (1) est trop riche pour m'envier un peu de tes faveurs.

Viens enfin, utile Expérience, ame et boussole du commerce des hommes sages, bons, savants et polis ! toi que tous les différents caracteres amusent, qui trouves également à t'instruire au lever d'un ministre, et au souper de son dernier commis; qui vois d'un œil également attentif les airs penchés d'une duchesse dans son carrosse, et ceux d'une marchande dans sa boutique. C'est par toi seule que les mœurs et les ridicules des hommes nous peuvent être bien connus : sans toi le pé-

(1) M. Warburton est célebre dans la littérature.

dant farouche et sédentaire , quoique très savant à certains égards, est presque toujours étranger dans son propre pays.

Accourez donc, s'il est possible, en plus grand nombre encore ; l'ouvrage que j'entreprends est difficile. Si vous êtes sourds à ma voix, je suis perdu ! mais si vous m'exaucez..... j'espere.

CHAPITRE II.

Jones à Londres.

Ce ne fut que le lendemain de son arrivée dans cette grande ville, que Jones, qui s'étoit déja épuisé en recherches vaines, fut conduit par un des laquais du pair d'Irlande à la porte de madame Fitz-Patrick, où il apprit par la femme de chambre que Sophie en étoit partie depuis un quart-d'heure ; mais qu'on ignoroit pour quel endroit. La même réponse lui fut faite de la

part de madame Fitz-Patrick, qui, regardant Jones comme un émissaire de M. Western, étoit trop généreuse pour trahir sa cousine.

Quoique notre héros n'eût jamais vu madame Fitz-Patrick, il avoit pourtant oui dire qu'une cousine de Sophie avoit épousé un homme de ce nom. Il se souvint alors de l'histoire de ce mariage, qu'il avoit autrefois oui raconter, et fut d'autant plus surpris de la réponse qu'il avoit reçue de la part de cette dame. Cette réflexion lui fit prendre le parti de demander à parler à madame Fitz-Patrick elle-même : mais cet honneur lui fut positivement refusé.

Jones, quoiqu'élevé loin de la cour, avoit pourtant plus d'éducation que bien des gens qui la fréquentent, et étoit incapable d'aucun mauvais procédé, sur-tout envers les femmes. Lorsque le refus de la dame lui fut notifié

par la femme de chambre, il répondit que, si le moment présent n'étoit pas convenable, il repasseroit l'après-midi, dans l'espérance que madame Fitz-Patrick ne lui refuseroit pas l'honneur de la saluer. L'air de douceur et de politesse dont il assaisonna ce peu de mots, joint aux agréments de sa figure, fit assez d'impression sur la soubrette pour l'intéresser en faveur de Jones, et pour l'engager à prier sa maîtresse de ne pas refuser sa porte à un aussi aimable cavalier, au cas qu'il revînt dans l'après-dînée.

Jones soupçonnoit fortement que Sophie étoit encore chez sa cousine, mais que le ressentiment de ce qui s'étoit passé à l'hôtellerie d'Upton avoit prononcé le refus qu'il venoit d'essuyer.

Après avoir dépêché Partridge pour lui chercher un logement un peu plus décent que celui où ils étoient descen-

dus, il se mit en sentinelle dans une allée, vis-à-vis la porte de la maison qui lui receloit son amante. Il y resta constamment jusqu'au soir ; et n'en vit uniquement sortir qu'un domestique. Il partit alors pour faire sa visite à madame Fitz-Patrick, qui eut enfin la bonté de l'admettre.

Il est un certain air de noblesse naturelle que tout le pouvoir de l'ajustement ne peut ni donner ni cacher ; et M. Jones, comme nous l'avons déja remarqué, le possédoit au degré le plus éminent. Il fut par conséquent un peu moins mal reçu de la dame que son habillement ne sembloit le promettre. On le pria même de s'asseoir.

Le lecteur est peu curieux sans doute de savoir toutes les particularités d'une conversation dont M. Tom n'eut pas lieu d'être fort satisfait ; car quoique madame Fitz-Patrick n'eût pas tardé à voir un amoureux en lui

(les femmes en pareil cas ont des yeux d'aigle) elle pensoit pourtant qu'il n'eût pas été bien à elle de trahir son amie en faveur d'un galant de cette espece. Elle croyoit en un mot parler à M. Blifil lui-même, à cet amant que détestoit Sophie ; et toutes les réponses qu'elle avoit adroitement tirées de Jones concernant la famille de M. Alworthy, la confirmoient encore dans cette opinion. Elle se tint par conséquent sur ses gardes, évita ou refusa de donner aucuns éclaircissements sur l'asyle qu'avoit choisi Sophie, et n'accorda qu'à peine au pauvre Jones la permission de revenir la voir le lendemain.

Dès qu'il fut parti, madame Fitz-Patrick fit part de son soupçon concernant M. Blifil à sa femme de chambre, qui lui répondit avec feu : Non, madame, vous vous trompez; il est trop bel homme, et trop aimable selon

moi, pour qu'une femme soit d'assez mauvais goût pour se sauver ainsi de lui. Je le prends, moi, pour M. Jones; et je le gagerois .... M. Jones ! dit la dame ; quel est cet homme-là ?

Le lecteur se souvient sans doute que Sophie, en racontant son histoire à sa cousine, n'avoit pas dit un mot de lui. Mais madame Honora n'avoit pas été si discrete avec sa consœur Abigaïl, à qui elle avoit raconté toute l'histoire de Jones, que celle-ci apprit alors à sa maîtresse.

Madame Fitz-Patrick, après cette découverte, revint aisément à l'avis de sa femme de chambre, et trouva des charmes dans l'amant aimé, qui ne l'avoient frappée que foiblement dans celui qu'elle croyoit haï. Tu as raison, Betty, lui dit-elle, il a très bonne mine; et je ne m'étonne plus, sur ce que tu me rapportes des discours d'Honora, que tant de femmes aient eu du goût

pour lui. Je suis vraiment fâchée maintenant de ne lui avoir pas dit où étoit ma cousine...

Cependant, s'il est aussi débauché qu'on te l'a dit, ce seroit pitié qu'elle le revît encore : ce seroit une fille perdue si elle épousoit un libertin, et, qui pis est, un gueux, sans le consentement de son pere...

Mais si Blifil est tel qu'on te l'a peint, je ne puis vouloir tant de mal à Sophie : j'ai trop éprouvé les infortunes d'un mariage mal assorti.

L'arrivée de mylord interrompit cette conversation. Et comme il ne se passa rien de nouveau ni d'extraordinaire dans cette visite, nous terminerons ici ce chapitre.

CHAPITRE III.

Projet de madame Fitz-Patrick. Sa visite à mylady Bellaston.

Madame Fitz-Patrick, avant que de s'endormir, fut long-temps occupée de sa cousine et de M. Jones : elle étoit réellement un peu piquée du manque de franchise de la premiere à son égard. En méditant sur tout ceci, il lui vint dans la tête qu'un moyen certain de se raccommoder elle-même avec M. Western et sa sœur, étoit d'empêcher que Sophie ne revît Jones ; et de la remettre, s'il étoit possible, entre les mains de son pere.

Comme cette réconciliation faisoit le plus cher des vœux de cette dame, l'espoir du succès lui parut si probable, qu'elle ne songea plus qu'aux moyens les plus propres à faire réussir son projet.

Si le lecteur veut se ressouvenir que

la connoissance de Sophie avec mylady Bellaston s'étoit faite chez madame Western, et que madame Fitz-Patrick demeuroit alors chez elle avec Sophie, il n'aura pas besoin d'autre éclaircissement pour concevoir que madame Fitz-Patrick étoit connue de mylady Bellaston. D'ailleurs elle étoit sa parente, ainsi que Sophie, quoique dans un degré plus éloigné.

Après très mûre réflexion, madame Fitz-Patrick se détermina à se lever le lendemain de grand matin pour aller informer mylady de toute l'aventure, à l'insu de Sophie. Ce qu'elle connoissoit du caractere de cette très prudente dame, ennemie déclarée de toute passion romanesque et des mariages mal assortis, ne lui permettoit pas de douter qu'elle n'employât volontiers toute son autorité pour prévenir le malheur dont Sophie étoit menacée.

Cette résolution fut non seulement

prise mais exécutée par madame Fitz-Patrick, qui, dès huit heures du matin, fut introduite, sous prétexte d'affaires importantes, au chevet de mylady Bellaston, à qui elle raconta tout ce qu'elle avoit appris de Betty, sans oublier la visite qu'elle avoit reçue la veille de la part de Tom Jones.

Lady Bellaston, levant alors nonchalamment la tête, lui répondit en souriant : Madame a donc vu cet homme si redoutable ?... Eh bien, sa figure est-elle aussi frappante qu'on a voulu me le persuader ? Étoff ne cesse de m'en parler depuis hier ; et je l'en crois presque amoureuse, sur la seule réputation du personnage.

Pour prévenir les incertitudes du lecteur, il saura que mademoiselle Étoff avoit l'honneur d'habiller et de déshabiller mylady ; que cette fille avoit eu de très amples informations, dans l'hôtel même, concernant M. Jones ; et

qu'elle en avoit entretenu sa maîtresse pendant une heure entiere en la mettant au lit.

Le portrait que mademoiselle Étoff avoit fait de notre héros, d'après le rapport de madame Honora, avoit paru digne d'attention : ce que madame Fitz-Patrick y ajoutoit encore, en exagérant autant la bonne mine de Jones, qu'elle rabaissoit sa naissance et sa fortune, acheva d'exciter la curiosité de mylady.

Lorsqu'elle crut avoir suffisamment interrogé madame Fitz-Patrick : En vérité, lui dit-elle d'un air grave et réfléchi, tout oeci me paroît d'une très grande conséquence ! Rien n'est certainement plus louable que votre procédé ; et je serai charmée de concourir avec vous pour prévenir le déshonneur d'une jeune personne aussi digne de mon amitié que de mon estime.

Madame ne seroit-elle pas d'avis,

reprit madame Fitz-Patrick avec vivacité, d'écrire dès aujourd'hui à mon oncle Western, pour l'informer que sa fille est ici?

Lady Bellaston, après avoir rêvé un instant, répondit d'un air affectueux: Quant à cela, madame, je n'en vois pas trop la nécessité. La Western m'a dépeint son frere comme une si cruelle brute, que je me ferois conscience de remettre en son pouvoir toute femme qui a eu le bonheur de s'en affranchir. Ce rustre, à ce que l'on m'a dit, en a si mal agi avec son épouse même!... Oh! je sais de ses nouvelles. C'est un de ces brutaux qui s'imaginent avoir droit de tyranniser notre sexe. Je plains et je protege toutes celles qui ont le malheur de tomber en de pareilles mains... Il ne s'agit maintenant, chere cousine, que d'empêcher Sophie de voir son illustre galant, jusqu'à ce que la bonne compagnie qu'elle trouvera

ici donne à ses idées une tournure plus noble et plus digne de sa naissance.

Mais, madame, s'il découvre qu'elle est chez vous, repartit l'autre, il est homme à tout tenter pour se rapprocher d'elle !

Mais, madame, répliqua mylady, il est plus que moralement impossible qu'il soit admis chez moi... Il est vrai cependant qu'il pourroit se procurer quelques intelligences dans l'hôtel, et peut-être s'y cacher sous quelque déguisement... Pour prévenir de semblables projets, je voudrois le connoître. Ne pourroit-on pas le voir? = Il m'a menacée d'une seconde visite pour cette après-dînée, répondit madame Fitz-Patrick. = A quelle heure comptez-vous qu'il vienne, interrompit mylady. = Entre six et sept, lui dit l'autre.

Cela suffit, madame ; je ferai en sorte d'avoir dîné pour cette heure-là,

et je me rendrai chez vous : il est absolument nécessaire que je connoisse un homme si terrible ! Comptez sur moi, madame, et recevez mes sinceres remerciements des soins que vous prenez pour conserver l'honneur d'une maison dont vous êtes si digne d'être née.

Madame Fitz-Patrick, très contente de la réception de mylady, revint chez elle, sans avoir été vue par Sophie, ni par Honora, et se mit en état d'attendre ses visites.

CHAPITRE IV.

Visites.

Monsieur Jones s'étoit promené sans quitter de l'œil certaine porte pendant tout le jour, qui, quoique l'un des plus courts, lui parut cependant l'un des plus longs de l'année. L'horloge ayant enfin frappé cinq heures, il retourna chez madame Fitz-Patrick, où,

malgré l'indécence de s'être présenté chez une femme de condition avant six heures, il fut assez bien reçu par la dame, quoiqu'elle prétendît toujours ne rien savoir de ce qui regardoit miss Western.

Tom, dans le cours de la conversation, fit connoître qu'il n'ignoroit pas que madame Fitz-Patrick étoit cousine de Sophie. Sur quoi cette dame saisit l'occasion de lui porter cette attaque : Puisque monsieur sait que miss Western est ma parente, il ne trouvera sans doute pas mauvais que je m'informe des affaires qu'il prétend avoir avec elle.

Jones, interdit à cette question, hésita quelques moments ; il répondit enfin qu'il étoit dépositaire d'une somme d'argent considérable, qu'il desiroit lui remettre en mains propres. Il produisit alors le porte-feuille, informa la dame de l'aventure qui l'en avoit ren-

du possesseur; et cette histoire étoit à peine finie, qu'un bruit violent et soudain fit trembler toute la maison.

La description de cette espece de bruit seroit superflue pour ceux dont les oreilles y sont faites, et plus inutile encore pour ceux qui n'en ont aucune idée. Bref, un laquais heurta, ou plutôt tonna à la porte.

Notre héros, qui n'avoit jamais rien entendu de semblable, marqua d'abord quelque surprise. Madame Fitz-Patrick lui dit d'un air tranquille, que, puisqu'il arrivoit compagnie, il n'étoit pas possible qu'elle lui répondît maintenant; mais que, s'il lui plaisoit de rester jusqu'à ce que le monde fût sorti, peut-être auroit-elle alors quelques mots à lui dire.

La porte de la chambre s'ouvrant alors à deux battants, un énorme panier se présenta de côté, et mylady Bellaston parut, qui, après une profonde

révérence à madame Fitz-Patrick, et une autre presque aussi profonde à M. Jones, fut conduite au haut bout de l'appartement.

Nous pesons sur ces minuties, en faveur des bourgeoises rengorgées et des campagnardes de nos amies, qui se croiroient déshonorées en s'inclinant tant soit peu pour tout ce qui n'est pas femme.

Nos dames n'étoient pas encore tout-à-fait établies dans leurs fauteuils, lorsque l'arrivée du pair d'Irlande dérangea tout, et fit recommencer un nouveau cérémonial.

Ceci passé, la conversation devint, comme on dit, extrêmement brillante. Mais, comme elle n'a aucun trait à l'intérêt principal de notre histoire, et que les conversations les plus vives sont souvent plates par écrit, épargnons-nous la peine de la raconter. Disons seulement que l'ami Tom étoit ici un

peu plus spectateur qu'acteur : car, quoique les dames, avant l'arrivée de mylord, lui eussent quelquefois adressé la parole, l'aspect de ce seigneur avoit tout-à-coup tellement réuni et fixé toutes leurs attentions, que le pauvre Tom auroit pu passer pour nul dans cette assemblée, si l'illustre pair, et les dames à son exemple, n'eussent pas laissé tomber de temps en temps sur lui quelques coups d'œil étonnés ou distraits.

La compagnie étoit déja depuis si long-temps chez madame Fitz-Patrick, que cette dame, imaginant enfin que chacun en particulier avoit dessein de rester après les autres, prit le parti de se défaire d'abord de M. Jones, comme de celui avec lequel elle croyoit pouvoir agir avec moins de cérémonie. Un moment de silence lui fournit l'occasion de lui adresser la parole : Monsieur, lui dit-elle, a probablement des

affaires, et je ne prévois malheureusement pas pouvoir lui répondre aujourd'hui sur celle qui me procure sa visite. S'il lui plaisoit de laisser ici son adresse, je pourrois le faire avertir demain.

Jones, qui n'avoit d'autre éducation que la naturelle, au lieu de donner en sortant son adresse à un domestique, la détailla tout bonnement à la dame; et, après nombre de révérences, prit congé de la compagnie.

Il étoit à peine sorti, que les grands personnages qui sembloient ne s'être point apperçus de son existence, s'étendirent beaucoup sur son chapitre. Mais, si le lecteur nous a pardonné la suppression de ce qu'eurent de plus brillant les premiers propos de ce cercle, il voudra bien, sans doute, excuser encore notre silence sur ceux-ci. Il paroît pourtant assez utile, pour le bien de cette histoire, de ne pas sup-

primer la sortie de mylady Bellaston, qui, s'étant levée quelques instants après le départ de Tom, dit en embrassant madame Fitz-Patrick: Je suis maintenant tranquille sur le compte de ma cousine Sophie; et je vois peu de chose à craindre pour elle de la part de ce drôle-là.

CHAPITRE V.

Aventures de Jones dans son nouvel appartement.

Le lendemain matin, dès que Tom Jones imagina qu'il pouvoit être jour chez madame Fitz-Patrick, il se présenta à sa porte, où on lui dit qu'elle étoit déja sortie.

Cette réponse le surprit d'autant plus qu'il s'étoit promené en long et en large dans le quartier depuis le point du jour sans avoir vu sortir qui que ce soit de la maison. Il fallut pourtant se contenter de cette réponse, non seulement pour le présent, mais

encore pour cinq autres visites qu'il fit à cette dame dans le courant de la journée. Agissons franchement avec le lecteur : disons-lui tout d'un coup que le pair d'Irlande, protecteur déclaré des dames, et toujours jaloux de leur réputation, avoit conseillé, et même exigé que la porte de madame Fitz-Patrick fût fermée à l'avenir à un homme qu'il regardoit du haut de sa grandeur, c'est-à-dire à-peu-près comme un polisson.

Nous avons déja dit que Jones avoit chargé Partridge de lui chercher un autre logement. C'est de quoi nous allons parler.

Tom avoit souvent oui citer à M. Alworthy une très honnête femme, chez laquelle il avoit coutume de loger lorsqu'il alloit à Londres. Cette femme, qui demeuroit dans Bond-street, l'un des plus beaux quartiers de la ville, étoit veuve d'un ministre

qui, en mourant, l'avoit laissée propriétaire de deux filles, et de beaucoup de sermons manuscrits.

De ces deux filles, Nancy l'aînée étoit âgée d'environ dix-sept ans; et Betty la cadette en avoit au plus dix.

C'est là que Jones avoit envoyé Partridge, qui lui avoit arrêté une chambre au second étage, et une pour lui-même un peu plus haut.

Le premier étoit occupé par un de ces jeunes gens qui, dans le dernier siecle, étoient connus par la ville sous le titre de gens d'esprit et de plaisir: et cette dénomination n'étoit pas trop impropre; car si les hommes tirent leurs qualifications des différents métiers ou professions auxquels ils s'occupent, ceux-ci, qui n'en avoient d'autre que de rechercher le plaisir, étoient parfaitement bien nommés. Les spectacles, les cafés et les tavernes étoient leurs rendez-vous ordinaires: le bon

goût et la gaieté occupoient leur loisir, et l'amour leurs moments les plus sérieux. Les muses et le vin concouroient à la fois à allumer dans leur sein les plus brillantes flammes : non contents d'admirer les charmes d'une maîtresse, ils savoient la rendre célebre ; et presque tous étoient bons juges, non seulement de leurs propres ouvrages, mais encore de ceux d'autrui.

Tels étoient ceux que nos peres appelloient gens d'esprit et de plaisir. Mais je demande si ce titre peut être aussi proprement appliqué aux jeunes gens qui cherchent aujourd'hui à se distinguer dans le monde : car l'esprit n'est certainement pas de leur ressort ; ils ont très peu de chose à démêler avec lui. Rendons-leur pourtant justice ; ils ont monté d'un degré plus haut que leurs prédécesseurs : on peut même les appeller gens de sagesse et de vertu (ne vous trompez cepen-

dant pas sur l'acception de ce dernier mot) : car, tandis que les jeunes gens dont nous avons parlé d'abord passoient leur temps à boire à la santé de leurs maîtresses, à faire des sonnets à leur louange, à juger d'une piece de théâtre, ou à prononcer sur un poëme au café de Will et de Button, ceux d'aujourd'hui, par toutes sortes de moyens, cherchent à s'assurer les suffrages de certaines communautés, projettent des harangues pour la chambre des communes, ou plutôt pour le magasin (1). Mais la science du jeu est celle qui exerce le plus leur génie : c'est leur étude la plus sérieuse ; tandis qu'un cercle de connoisseurs en peinture, en musique et en sculpture remplit les heures destinées à leur amusement. Ajoutons-y des professeurs de philosophie prétendue naturelle, tou-

(1) LONDON MAGASINE. C'est un ouvrage périodique qui paroît tous les mois.

jours planant dans les espaces imaginaires, et ne connoissant rien de la nature que ses monstres et ses imperfections.

Lorsque Jones eut passé la journée à attendre en vain madame Fitz-Patrick, il revint très affligé à son appartement. Au milieu des tristes réflexions qu'il faisoit seul sur son malheur, un grand bruit se fit entendre dans l'appartement d'en-bas. L'instant après il distingua la voix d'une femme qui le prioit au nom du ciel de descendre au plutôt, s'il vouloit prévenir un assassinat. Jones, qui n'avoit jamais réfléchi pour secourir les opprimés, franchit les escaliers comme un éclair; et en arrivant à la porte de la salle à manger d'où partoit le bruit, il apperçut le jeune homme dont nous avons déja parlé, et qui logeoit au-dessous de lui, collé contre le mur par son propre domestique. Il vit en même temps

une jeune fille effrayée, qui, en se tordant les bras à côté d'eux, crioit au meurtre, et se désespéroit. Il est vrai que le pauvre gentilhomme alloit être étouffé, si Tom n'étoit venu fort à propos le délivrer des mains de son ennemi.

Quoique le domestique eût déja reçu nombre de coups, tant de pieds que de poings, de la part du jeune gentilhomme qui avoit beaucoup plus d'esprit que de force, le coquin s'étoit fait une espece de scrupule de frapper son maître, et se contentoit tranquillement de l'étrangler. Mais il n'eut pas tant de respect pour Jones. Il ne se sentit pas plutôt mené avec plus de vigueur par ce nouvel adversaire, que, se retournant tout-à-coup, et tombant sur notre héros, il lui dirigea dans le ventre un de ces vigoureux coups de poing que les spectateurs de l'amphithéâtre de Brougthon voient

donner avec tant de plaisir, mais qui en font si peu aux combattants qui les reçoivent.

Le fier et robuste Jones n'eut pas plutôt reçu cette politesse, qu'il s'empressa de la rendre au double. De là s'ensuivit un combat, terrible à la vérité, mais qui ne dura pas longtemps : le laquais n'étoit pas plus capable de lutter contre Jones, que le maître ne l'avoit été l'instant auparavant de se défendre contre le domestique.

Ainsi la fortune, suivant sa coutume ordinaire, changea tout-à-coup la face des choses : le premier vainqueur étoit par terre, presque sans sentiment, et le gentilhomme vaincu en avoit assez recouvré pour remercier M. Jones de l'avoir secouru si à propos. Il reçut aussi les remerciements les plus vifs et les plus sinceres de la part de la jeune personne, triste spec-

tatrice de la scene, et qui n'étoit autre que miss Nancy, la fille aînée de la maison.

Le laquais, ayant enfin retrouvé ses jambes, s'adressa à Jones en branlant la tête, et en le regardant d'un air aussi étonné que respectueux : Je n'aurai plus rien à démêler avec vous, s'écria-t-il en jurant à l'angloise; vous avez payé de votre personne à l'amphithéâtre, ou je suis diablement trompé!... Plus de guerre entre nous, monsieur : vous êtes un peu trop fort pour moi.

Il est vrai que ce soupçon étoit assez fondé : Tom étoit à la fois et si agile et si robuste, qu'il étoit peut-être en état de présenter le cartel aux plus fameux champions à coups de poings, et de terrasser à son aise tous les héros emmitouflés de l'illustre école de Brougthon (1).

(1) De crainte que cette épithete n'embarrasse la postérité, nous croyons à propos de l'expliquer

Le jeune homme, qui s'appelloit Nightingale, ne voulut absolument pas permettre à son libérateur de le quitter sans avoir bu une bouteille de vin avec lui. Jones y consentit plus par complaisance que par inclination : la tristesse et le trouble de son ame le rendoient alors peu sensible au plaisir, et moins propre encore à la conversation. Miss Nancy, la seule femme qui fût alors dans la maison, sa mere et sa sœur étant à la comédie, voulut bien aussi leur faire compagnie ; et dès que la bouteille fut venue, M. Nigh-

par un avertissement qui fut publié à Londres le 1 février 1747.

N. B. M. Brougthon, si on veut l'aider convenablement dans son entreprise, offre d'ouvrir une académie dans sa maison, au marché au foin, pour l'instruction des personnes qui voudront être initiées dans la science de se bien battre à coups de poings. On y enseignera la théorie et la pratique de cet art vraiment anglois ; les différentes touches, blessures, attitudes usitées dans cette espece

tingale apprit à Jones le sujet de sa querelle avec son laquais, qu'il venoit de chasser.

Je me flatte, monsieur, lui dit-il, que vous n'induisez pas de cette aventure que je sois dans l'habitude de battre mes gens. C'est en vérité la premiere fois que je m'en avise. Mais j'en avois déja tant pardonné à ce maraud, que ma patience étoit à bout; et j'espere que vous me trouverez excusable.

Le hasard m'ayant fait rentrer aujourd'hui beaucoup plutôt que d'ordinaire; jugez de ma surprise, en trou-

de combat, y seront expliquées à fond et disertement démontrées. Et pour que les personnes de distinction ne soient point détournées d'entrer dans ce cours de leçons utiles, on aura attention de les leur donner avec toute l'intelligence et la circonspection que peuvent exiger la force et le tempérament de l'écolier. On leur fournira, pour cet effet, des mufles qui les préserveront d'avoir les yeux pochés, les joues meurtries et le nez cassé.

vant quatre grands laquais jouant aux cartes autour de mon feu !... et mon Hoyle (1), monsieur.... mon superbe Hoyle, qui m'a coûté une guinée, tout ouvert sur la table, et tout taché par ces gredins, dans le plus bel endroit du livre !..... Ce spectacle, vous l'avouerez, n'étoit pas amusant pour moi. Je me suis cependant possédé jusqu'au départ de cette honnête compagnie. Alors j'ai un peu chapitré mon homme, qui, au lieu de m'appaiser en convenant de son impertinence, m'a dit fort gravement que les domestiques, étant des hommes comme d'autres, devoient, ainsi que leurs supérieurs, avoir leurs moments de dissipation ; qu'il étoit fâché de l'accident arrivé à mon livre, mais que plusieurs de ses

(1) Le livre d'Hoyle est un traité du jeu de cartes appellé Whist, alors fort à la mode en Angleterre. Ce livre, dans la nouveauté, se vendoit une guinée. On l'auroit aujourd'hui pour vingt-quatre sous.

amis en avoient eu d'aussi beaux pour un scheling (1), et que j'étois bien le maître de lui en rabattre ce prix sur ses gages. Je me suis alors emporté... Il est devenu furieux.... Bref, il a interprété mon retour à la maison plutôt que de coutume.... il a fait certaines réflexions..... il a nommé certaine jeune demoiselle...de façon...de façon que je me suis oublié moi-même, et que je l'aurois volontiers assommé de tout mon cœur.

Cette relation finissoit, lorsque la mere et la sœur de Nancy rentrerent. Tous passerent gaiement la soirée ensemble ; et Jones fut assez maître de lui-même pour contribuer au plaisir de la compagnie. Il est vrai que la moitié de sa vivacité naturelle, jointe à la douceur de son caractere, suffisoit pour en faire un très aimable convive :

(1) Le scheling revient à-peu-près à notre piece de vingt-quatre sous.

aussi plut-il à tout le monde, au point que M. Nightingale lui demanda son amitié, que mademoiselle Nancy lui fit des politesses, et que la veuve, enchantée de son nouveau locataire, l'invita avec l'autre à déjeûner le lendemain.

Jones, de son côté, étoit aussi fort content d'eux. Mademoiselle Nancy, quoique très délicate, étoit extrêmement jolie, et la veuve avoit tous les charmes que peut avoir une femme qui vise au dixieme lustre. Née sans malice, elle étoit toujours gaie, ne pensant, ne parlant jamais mal de personne, et n'en ayant jamais souhaité, même à ses plus grands ennemis. Cherchant à plaire à tout le monde, elle y étoit parvenue, parceque ce desir, naturel en elle, étoit exempt d'affectation : amie chaude et fidele, quoique peu riche, sa parole valoit un contrat : elle avoit été digne épouse, elle étoit bonne et tendre mere.

Il n'en est point de notre histoire comme de ces papiers publics où l'on nous peint des caracteres que l'on n'a jamais vus, et dont on n'entendra plus parler : ainsi le lecteur peut conclure que cette bonne femme reviendra sur la scene pour y faire un rôle de quelque importance.

Jones avoit aussi conçu d'assez bonnes idées de M. Nightingale, chez qui il avoit apperçu du bon sens, quoiqu'un peu frelaté par quelques légeres nuances des ridicules à la mode.

Ce qui le lui rendoit plus cher encore, c'étoit les sentiments d'humanité et de grandeur d'ame que ce jeune homme laissoit échapper en toute occasion ; et sur-tout ceux de la plus grande probité relativement aux affaires amoureuses. Son langage sur cette matiere étoit celui d'un berger de l'ancienne Arcadie, et paroissoit assez surprenant dans la bouche d'un jeune

cavalier moderne. Mais ce rôle étoit apprêté, et la nature l'avoit formé pour en jouer un plus estimable.

CHAPITRE VI.

Événements du déjeûné. Observations sur l'éducation des filles.

La compagnie se rassembla le lendemain matin, avec les mêmes sentiments que chacun avoit conçus l'un pour l'autre en se séparant la veille. Mais le pauvre Tom étoit extrêmement affligé. Partridge, qu'il avoit envoyé de bonne heure chez madame Fitz-Patrick, l'avoit trouvée délogée, sans avoir pu apprendre en quel quartier elle avoit établi sa demeure. La peine que Jones avoit ressentie au récit de cette nouvelle étoit si vivement empreinte sur son visage, qu'il auroit en vain prétendu la cacher.

La conversation roula, comme précédemment, sur l'amour; et M. Nigh-

tingale se répandit encore en sentiments tendres, généreux et désintéressés. Madame Miller (car c'est ainsi que s'appelloit la maîtresse de la maison) les approuvoit beaucoup. Mais lorsqu'il s'adressa à Nancy pour savoir ce qu'elle en pensoit: Je crois, dit-elle, que celui de la compagnie qui s'est le moins expliqué sur cette passion est peut-être celui qui en ressent le plus vraiment les effets.

Ce compliment étoit si probablement adressé à Jones, que nous eussions été fâchés de le laisser tomber. Tom, en y faisant une réponse très polie, fit pourtant entendre délicatement à la demoiselle que son propre silence sur la même matiere pouvoit faire naître d'elle un semblable soupçon. Il est vrai qu'elle avoit peu parlé la veille et moins encore ce jour-là.

Je suis charmée, dit madame Miller, que monsieur ait fait cette remarque;

et je suis presque de son opinion. Qu'avez-vous, mon enfant? je ne vous vis jamais si morne! Que devient donc votre gaieté?.... Croiriez-vous, monsieur, que je ne l'appelle ordinairement que ma petite jaseuse? Depuis huit jours à peine parle-t-elle.

La conversation fut ici interrompue par l'arrivée d'une fille qui apportoit un gros paquet, à l'adresse de M. Jones. Un domestique venoit, dit-elle, de le lui remettre, et étoit disparu sur-le-champ, en disant qu'il n'exigeoit point de réponse.

Tom, surpris de l'aventure, dit que c'étoit sans doute une méprise; mais la fille persistant à soutenir qu'elle étoit certaine du nom qu'on lui avoit dit, toutes les femmes furent d'avis d'ouvrir le paquet, dans lequel on trouva un domino, un masque, et un billet de bal.

Jones alors soutint, encore plus for-

tement qu'auparavant, que l'on s'étoit trompé ; et la compagnie ne savoit plus qu'en dire, à l'exception de M. Nightingale, qui prétendoit qu'il s'agissoit ici d'un rendez-vous et d'une bonne fortune pour M. Jones ; lorsque mademoiselle Nancy, ayant secoué le domino, en fit tomber une carte, sur laquelle on lut ces mots :

A MONSIEUR JONES.

« C'est la reine des fées qui t'en-
« voie ce déguisement. Rends-toi digne
« de ses bontés en obéissant à ses or-
« dres ».

Tout fut alors de l'avis de M. Nightingale ; et Jones lui-même se vit presque forcé de s'y rendre. Sûr de n'être connu dans Londres que de madame Fitz-Patrick, il se flatta que tout ceci venoit de sa part, et qu'il seroit peut-être assez heureux pour revoir enfin sa Sophie. Ce raisonnement n'é-

toit pas absolument fondé : mais les amants se flattent toujours, et souvent même avec moins de raison. Jones étoit vif ; il se livra tout entier à cet espoir, et reprit toute sa bonne humeur.

M. Nightingale se chargea de le conduire au bal : il offrit même des billets à miss Nancy et à sa mere ; mais on ne les accepta point. Ce n'est pas, dit cette bonne femme, que je conçoive absolument tout le mal que certaines personnes trouvent dans ce qu'on appelle mascarades ; je pense seulement que ces sortes de plaisirs vifs et éclatants conviennent beaucoup plus aux gens riches ou d'un certain rang, qu'aux jeunes filles destinées à gagner leur vie, et à épouser tout au plus un bon artisan. =Un artisan ? s'écria Nightingale : c'est estimer bien peu votre Nancy. Et moi je la crois digne de prétendre à tout ce qu'il y a de plus illustre et de plus grand dans le royaume. =Eh ! de

grace, monsieur Nightingale, répondit la mere, ne lui remplissez pas la tête de pareilles chimeres! Je crois pourtant ajouta-t-elle en souriant, que si elle étoit née assez heureuse pour trouver un mari qui pensât aussi généreusement que vous, elle seroit trop reconnoissante pour se livrer à des plaisirs de cette espece. Les femmes dont la fortune a beaucoup ajouté à celles de leurs époux peuvent avoir quelque droit d'écouter leurs fantaisies : c'est en quelque façon leur propre bien qu'elles dépensent; elles abusent même assez souvent de ce prétexte. Et c'est à propos de cela qu'un gentilhomme de ma connoissance me disoit, il y a quelques jours, qu'un homme qui prend une femme pauvre fait souvent un meilleur marché que celui qui en épouse une riche... Mais que mes filles épousent qui elles voudront, je tâcherai de faire en sorte que leurs maris

soient contents d'elles.... Ne parlons donc plus de mascarades, je vous en prie : Nancy pense sûrement trop bien pour avoir envie d'aller au bal. Elle se souvient, sans doute, que lorsque vous l'y menâtes l'année derniere, ce spectacle lui avoit tellement tourné la tête, qu'elle fut plus d'un mois à revenir à elle-même et à son aiguille.

Quoiqu'un petit soupir, qui échappa alors à Nancy, semblât prouver que le sentiment de sa mere n'étoit pas absolument de son goût, elle n'osa pourtant le combattre : car la bonne femme, avec toute la tendresse d'une mere, en avoit conservé toute l'autorité; et comme sa complaisance pour ses filles n'étoit jamais limitée que par la crainte de ce qui pouvoit nuire à leur santé, ou à leur futur bien-être, elle ne souffroit pas que ses ordres, fondés sur de pareils motifs, fussent sujets à désobéissance, ou à contestation. M. Nigh-

tingale même, qui depuis deux ans logeoit dans la maison, connoissoit si bien à cet égard le caractere de la maman, qu'il se garda d'insister davantage.

Ce jeune homme, dont l'amitié pour Jones augmentoit à chaque instant, vouloit absolument l'emmener dîner au cabaret, où il offroit de lui faire faire connoissance avec plusieurs de ses amis. Mais Tom s'en excusa, sous prétexte que ses habits n'étoient point encore arrivés.

Il étoit, à dire le vrai, dans une situation singuliere, mais où tombent pourtant quelquefois de jeunes gens d'un plus haut rang que lui : il n'avoit pas un denier dans sa poche. Situation jadis plus en crédit parmi les anciens philosophes, qu'elle ne l'est aujourd'hui parmi les sages de la rue des Lombards et du café de White.

Tout amoureux qu'étoit Jones, tout

transporté qu'il étoit de l'espérance de revoir sa Sophie, il sentit pourtant, dans le courant de la journée, que quelque nourriture un peu plus solide ne lui siéroit pas mal. Partridge fit aisément cette découverte, et en prit occasion de lâcher quelques propos détournés concernant le billet de banque. Il eut même assez de courage, en s'appercevant qu'on l'écoutoit sans daigner lui répondre, pour hasarder encore quelques conseils très mesurés sur la pressante nécessité de retourner chez M. Alworthy.

Ô Partridge! s'écria Jones, tu ne peux voir ma fortune dans un point de vue plus désespéré que je ne la vois moi-même; et je commence à regretter avec douleur d'avoir souffert que tu quittasses ton établissement pour suivre un malheureux banni! Quitte-moi, mon ami! va, retourne dans ta maison. C'est moi qui t'en conjure!

Je t'ai causé de la dépense ; tu as même souffert pour moi. Plût au ciel que je fusse en état de te récompenser à mon gré ! . . . En attendant que je le puisse, prends le porte-manteau que nous avons laissé chez toi, vends tout à ton profit ; je te le donne, en attendant (mais dois-je l'espérer !) en attendant que je puisse mieux faire.

Il s'exprimoit d'un ton si vrai et si pathétique, que Partridge, qui parmi ses défauts n'avoit pas celui d'avoir un cœur de fer, fondit tout-à-coup en larmes. Après avoir juré qu'il ne quitteroit jamais son maître, et sur-tout dans l'adversité, il recommença les instances les plus pressantes pour l'engager à retourner dans le comté de Sommerset. Au nom du ciel ! monsieur, daignez seulement jetter un coup d'œil sur l'avenir ! Que voulez-vous faire ici ? Sans argent, sans crédit, sans amis, comment vivre ? Je ne vous

quitterai jamais!... Non! par-tout où vous puissiez aller, quelque parti que vous preniez, je ne vous quitterai jamais!... Mais, de grace, songez... songez, monsieur, que votre intérêt seul, et que la raison même vous ordonnent, vous forcent de partir au plutôt!

Combien de fois ne t'ai-je pas dit, répondit Jones, combien de fois faut-il te répéter qu'il ne me reste point d'asyle? Si j'avois quelque espérance que les portes de M. Alworthy pussent encore m'être ouvertes, attendrois-je, hélas! que la misere me forçât de retourner chez lui?... Quels obstacles, grand Dieu! quelle crainte pourroit me retenir un instant, ou m'empêcher d'aller tomber à ses pieds?... Mais, helas! il m'a banni... et pour jamais, de sa présence.... Ô Partridge! je me rappelle encore ces mots.... C'étoit en me donnant une somme d'argent,

qui certainement devoit être considérable... Ses derniers mots furent... « Ma résolution est prise : à compter « de ce jour, je ne veux plus de com-« merce avec vous ».

Ici la douleur ferma la bouche à Jones, et la surprise à Partridge. Ce dernier recouvra pourtant la parole ; et après quelques légers préliminaires, où il protesta plus d'une fois qu'il n'avoit pas le défaut d'être curieux, il s'informa du montant de la somme que Jones disoit avoir reçue de M. Alworthy, et de ce qu'étoit devenu cet argent.

On le satisfit pleinement sur ces deux points ; et Partridge étoit en train de faire sur ce sujet de très amples commentaires, lorsqu'un domestique vint avertir Jones que M. Nightingale l'attendoit dans son appartement.

Dès que nos deux jeunes gens furent prêts pour le bal, et que M. Nightin-

gale eut donné ses ordres pour des chaises à porteurs , M. Jones se vit pressé d'un nouvel embarras, qui paroîtra peut-être ridicule à quelques uns de nos lecteurs : c'étoit de savoir où trouver un scheling. Mais si ces mêmes gens ont la bonté de réfléchir un instant sur ce que la difficulté d'en trouver mille, dix ou vingt mille, si l'on veut, pour satisfaire une fantaisie, leur a causé d'inquiétudes et de peines, ils se formeront peut-être une idée de ce que M. Jones a dû souffrir en cette occasion. Il se détermina enfin, pour la premiere fois, à s'adresser à Partridge, très résolu, pour l'avenir (à quelque extrémité qu'il dût se voir réduit), de ne plus exposer le pauvre homme à rien avancer pour son compte.

Il est vrai que depuis peu de jours, soit que Partridge eût envie que le billet de banque fût négocié, soit qu'il imaginât que la famine pourroit chas-

ser son maître de Londres, il avoit cessé de lui faire offre de sa bourse.

CHAPITRE VII.

Jones au bal.

Nos cavaliers arriverent enfin dans ce temple où M. Heydegger (1), ce grand prêtre des plaisirs de l'Angleterre, ainsi qu'autrefois ceux du paganisme, annonçoit toujours la présence d'une divinité que l'on n'y rencontroit jamais.

M. Nightingale, après avoir introduit Jones, ne lui tint pas long-temps compagnie: une femme masquée qu'il rencontra au second tour s'empara de son bras. Adieu, dit-il, mon ami: vous êtes bien ici; travaillez maintenant pour votre compte.

Jones avoit dans l'esprit que Sophie devoit être au bal: cette espérance lui donna plus de vivacité et de gaieté, que

(1) Entrepreneur du bal public de Londres.

les lumieres, la musique et la nombreuse compagnie que bien des gens imaginent être d'excellents antidotes contre la tristesse. Il accosta indifféremment tout ce qu'il rencontroit de femmes, qui, par la taille ou par la marche pouvoient ressembler à Sophie. Il essaya de leur dire à toutes quelque chose de fin et d'agaçant, dans la vue de s'attirer une réponse qui pût déceler cette voix qu'il étoit bien sûr de ne pas méconnoître. «Quoi! « vous me connoissez» ? disoit celle-ci. « Je ne vous connois pas », disoit celle-là. « Vous êtes un impertinent », s'écrioit l'autre. De plus polies enfin lui parloient plus humainement : mais leur voix n'étoit pas celle de Sophie.

Tandis qu'il s'entretenoit avec une de ces dernieres, une dame en domino lui dit en le poussant : Si vous vous amusez plus long-temps avec tout ce bagage, j'en informerai miss Western.

A ce nom, Jones, abandonnant ces masques, courut après la dame au domino, en la suppliant de lui montrer la personne qu'elle venoit de nommer, s'il étoit vrai qu'elle fût dans la salle.

Celle-ci, sans s'arrêter, gagna le fond du dernier cabinet, où, sans répondre à Jones, elle se jetta sur un siege, en s'écriant qu'elle étoit excédée de fatigue. Notre héros prit place à côté d'elle, et redoubla la vivacité de ses instances, jusqu'à ce que l'inconnue, ouvrant enfin la bouche, lui dit froidement : Je croyois plus de discernement à M. Jones, et je n'aurois pas cru qu'aucun déguisement pût lui dérober sa maîtresse. = Elle est donc ici, madame ? s'écria Tom en se levant. = Doucement, monsieur, parlez plus bas, répliqua la dame : on peut nous observer.... Je vous jure d'honneur que miss Western n'est point ici.

Jones alors, se jettant sur la main du masque, épuisa tout ce que l'ardent desir de retrouver ce qu'on aime a de plus pressant et de plus tendre pour savoir où étoit sa Sophie.... Mais il s'épuisoit vainement : on feignoit même de ne pas l'écouter.

Ce n'étoit pas la peine, madame, dit-il d'un ton piqué, de me donner avant-hier un rendez-vous, pour déloger le lendemain. Malgré le déguisement de sa voix, je connois la reine des fées ; et madame Fitz-Patrick est un peu trop cruelle de se réjouir si long-temps aux dépens de mes peines.

Puisque vous m'avez si ingénieusement devinée, répondit la dame, je conserverai la même voix, de crainte d'être reconnue par d'autres. Parlons donc maintenant à cœur ouvert. Avez-vous pu penser, mon beau monsieur, que j'aimasse assez peu ma cousine pour vous servir dans une intrigue dont

la fin ne peut que causer sa ruine, et peut-être la vôtre même?... Que dis-je? dussiez-vous être assez injuste pour avoir conspiré sa perte, la croyez-vous, après avoir eu le temps d'y réfléchir, assez extravagante pour n'avoir pas ouvert les yeux, pour n'avoir pas vu l'abîme où vouloit la plonger un ennemi, bien plutôt qu'un amant?

Hélas! madame, lui dit Jones, que vous connoissez peu mon cœur, en m'appellant l'ennemi de Sophie!

Mais celui qui veut ma perte, répliqua la dame, ne sauroit être mon ami, je pense.... Non, monsieur, ma cousine n'a rien à espérer que de la bonté de son pere, c'est-à-dire fort peu de chose, si elle ne se hâte pas de regagner son amitié.... Vous le connoissez, vous connoissez votre situation : jugez-vous.

Tom jura qu'il n'avoit jamais eu de pareils desseins sur Sophie ; qu'il af-

fronteroit mille morts, plutôt que de ne pas sacrifier ses propres desirs à la gloire et aux intérêts de son amante. Je sais trop, je connois trop, dit-il, l'effroyable distance que le ciel a mise entre elle et moi; et j'avois résolu depuis long-temps d'abandonner jusqu'à l'espoir même.... Mais des raisons, que je ne puis vous confier, m'ont fait souhaiter de la revoir encore, uniquement pour lui dire un éternel adieu... Non, madame! s'écria-t-il en soupirant, mon amour pour elle n'est pas de ces passions basses et intéressées qui ne cherchent qu'à se satisfaire aux dépens de leur plus cher objet: il n'est rien sur la terre que je ne sacrifiasse pour posséder Sophie, excepté Sophie elle-même!

Quoique le lecteur n'ait peut-être pas déja conçu une idée fort sublime du caractere de la dame masquée, et que vraisemblablement elle doive peut-

être bientôt justifier une partie de ce que l'on en pense ; il est pourtant certain que la noblesse des sentiments de Jones fit sur elle une très forte impression, et ajouta beaucoup à ceux qu'elle avoit déja conçus pour lui.

J'entrevois, dit la dame après avoir rêvé quelques moments, que vos prétentions passées sur Sophie naissoient moins de votre présomption que de votre imprudence. Les jeunes gens, ajouta-t-elle, ne peuvent cependant jamais lever les yeux trop haut : j'aime l'ambition dans un jeune homme, et je vous exhorte à en avoir toujours ; peut-être ferez-vous des conquêtes bien plus éclatantes encore. Croyez-moi, je connois les femmes ; et je suis convaincue qu'il en seroit peut-être... Mais ne trouvez-vous pas singulier de me voir donner des conseils à un jeune homme que je connois à peine ; et dont la conduite à mon égard doit me plaire si peu ?...

Jones entreprit ici de justifier ses démarches et ses discours. Ses intentions étoient droites, disoit-il avec chaleur; et il n'imaginoit pas que la dame dût s'offenser de ce qu'il avoit dit sur le chapitre de Sophie.

J'en suis très convaincue, répondit-elle : mais se peut-il que vous connoissiez assez peu les femmes pour ignorer que l'affront le plus sensible pour elles est de les entretenir trop long-temps de la passion qu'on ressent pour une autre ?... Si la reine des fées n'avoit pas eu meilleure opinion de votre galanterie, elle ne se fût en vérité pas avisée de vous donner un rendez-vous ici.

Tom ne s'étoit jamais senti moins échauffé que dans cet instant. Cependant la politesse et la galanterie envers les dames étant aussi naturelles en lui que les principes d'honneur et de probité, il se seroit cru aussi méprisable

en refusant un cartel amoureux que s'il s'étoit agi d'un rendez-vous pour se battre. Mais il y avoit plus ici : son amour même pour Sophie lui faisoit une nécessité de ne pas risquer de déplaire à une personne qu'il croyoit capable de les remettre au premier jour vis-à-vis l'un de l'autre.

Frappé de cette idée, il commençoit à répondre avec quelque vivacité aux derniers propos de l'inconnue, lorsqu'un masque, vêtu en vieille, vint tout-à-coup les aborder.

C'étoit une de ces femmes qui ne vont au bal que pour donner carriere à leur mauvaise langue, en disant impunément des vérités assez dures ; de ces bonnes ames enfin qui ne trouvent de plaisir qu'à troubler ceux d'autrui. La vieille, ayant apperçu de loin notre ami Jones avec sa dame masquée, et qu'elle connoissoit très bien, en grande conférence dans un coin reculé,

s'étoit hâtée de venir s'amuser un peu à leurs dépens.

Non contente de les avoir fait déguerpir par la piquante malignité de son sarcasme, elle les déterroit partout où ils cherchoient à l'éviter; quand M. Nightingale, ayant enfin pitié de l'extrême détresse de son ami, appella la maudite vieille, et l'engagea dans une autre poursuite.

Dans les différents tours et détours que Tom fit dans le bal avec sa dame, il s'apperçut qu'elle parloit à nombre de personnes avec la même aisance que si tout ce monde eût été à visage découvert. Il ne put s'empêcher de lui en marquer sa surprise. En vérité, madame, lui dit-il, il faut avoir un discernement bien singulier pour reconnoître tant de gens sous le masque.

Bon! lui dit-elle, rien n'est si insipide et si enfant que le déguisement des gens d'une certaine espece. Ici,

nous nous connoissons tous aussi parfaitement, dès le premier coup d'œil, qu'au cours, ou dans une assemblée : aussi ne verrez-vous pas une femme, ayant quelque rang dans le monde, converser avec aucun masque, s'il n'est mis d'un certain air, ou s'il n'est bien connu d'ailleurs.

Bref, le brillant de cette assemblée est composé de gens qui n'y viennent, à proprement parler, que pour ce qu'on appelle tuer le temps, et qui s'en retirent souvent tout aussi complètement ennuyés que du plus long sermon. Au fond, cela n'est pas fort amusant : je commence même à me fatiguer ; et si je m'y connois, vous êtes à-peu-près dans le même cas. Avouez que je ferois un bel acte de charité si je m'en retournois tout à l'heure au logis.

Je n'en connois qu'un autre qui pût être aussi méritoire, s'écria Tom

avec gaieté : ce seroit de permettre que je vous y accompagnasse.

En vérité, reprit la dame, il faut que vous ayez d'étranges idées pour augurer, sur une connoissance aussi légere, que je sois femme à vous recevoir chez moi, et, qui pis est, à cette heure-ci ! Attribueriez-vous l'intérêt que j'ai bien voulu prendre à ce qui touche ma cousine, à quelque autre motif ? Et regarderiez-vous cette entrevue, concertée de ma part, à-peu-près comme un rendez-vous tirant à quelque conséquence ?... M. Jones est apparemment déja fait aux conquêtes subites ?....

Je n'y suis point accoutumé, madame, répondit-il sans se déconcerter. Mais puisque vous enlevez mon cœur par surprise, tout le reste est à vous.

Ces mots partirent avec tant d'énergie, que la dame, après l'avoir prié

de se modérer, de peur que leur air familier ne fût trop remarqué, lui dit qu'elle alloit souper chez une de ses amies, où elle se flattoit qu'il voudroit bien ne pas la suivre. Il est vrai, ajouta-t-elle d'un ton un peu plus radouci, que mon amie n'est pas méchante : mais, au fond, que n'auroit-elle pas droit de penser, si?... Non, monsieur, de grace ne me suivez pas, je vous en conjure.... Vous me mettriez, en vérité, dans le cas de ne savoir que devenir... N'en parlons plus... Adieu.

La dame alors sortit du bal ; et Jones, malgré toute la sévérité des ordres qu'il avoit reçus, fut assez téméraire pour ne pas balancer à la suivre.

Mais le même embarras dans lequel il s'étoit trouvé pour se rendre au bal vint encore une fois le désespérer : il n'avoit point d'argent pour prendre une chaise, ni personne à qui en emprunter. Son courage surmonta cette

difficulté : il aima mieux s'exposer à tous les brocards des porteurs, et aux mauvaises plaisanteries des spectateurs subalternes, en suivant à pied et en domino la chaise de sa dame, que de risquer peut-être de ne la plus revoir. Heureusement pour lui ce monde peu charitable étoit trop occupé de ses intérêts présents pour songer à le suivre, sans quoi son cortege eût sans doute été passablement complet.

La dame descendit dans une rue peu éloignée du carré d'Hanovre. La porte s'ouvrit au premier coup de marteau, elle y entra avec sa chaise; et Tom, sans autre cérémonie, lui présenta la main, et monta l'escalier avec elle.

L'inconnue, en entrant dans un appartement bien échauffé et richement meublé, débuta, sans se démasquer, par paroître surprise; ensuite par se plaindre de ce que son amie avoit

manqué à sa parole. Elle marqua l'instant après quelques appréhensions de se trouver ainsi seule avec Jones..... Que dira-t-on, monsieur, s'écria-t-elle, ou plutôt que ne dira-t-on pas si l'on vient à savoir une aventure si bizarre?..... Et qui jamais eût pu m'en soupçonner!....

Jones, sans trop s'amuser à répondre, devint bientôt si importun, que le masque, dont la dame n'avoit point encore voulu se défaire, tombant tout-à-coup de lui-même, offrit aux yeux de notre héros, non pas madame Fitz-Patrick..... mais mylady Bellaston en personne.

Il paroît assez inutile d'entrer dans les particularités d'une conversation où il ne se passa rien que de très ordinaire en pareilles circonstances, et qui dura pourtant depuis à-peu-près deux jusqu'à six heures du matin. Mais le lecteur n'a besoin de savoir que ce qui

tend au bien de notre histoire, c'est-à-dire que la dame promit à Jones de faire tous ses efforts pour déterrer l'asyle de Sophie, et pour lui procurer une entrevue avec elle, sous condition cependant qu'il ne la reverroit jamais.

Quand tout ceci fut arrêté, sans oublier un autre rendez-vous pour le soir même, et au même endroit, nos gens se séparerent. La dame retourna à son hôtel, et Tom à sa chambre garnie.

CHAPITRE VIII.

Scene pathétique.

Jones, après s'être reposé quelques heures, fit appeller Partridge, et lui remit en main un billet de banque de cinquante livres sterling, avec ordre de lui en aller chercher la valeur. A cette vue, les yeux du pédagogue s'enflammerent : la surprise et la joie n'éclaterent jamais avec plus de vivacité.

Cependant, dès qu'il put réfléchir, il s'éleva dans son ame quelques soupçons peu favorables pour son maître. L'idée du bal, du déguisement dans lequel il étoit parti et revenu, son absence de la maison pendant la nuit entiere, tout contribua à inquiéter Partridge un peu plus qu'il n'eût desiré. Étoit-il si coupable?... et le lecteur lui-même, à moins qu'il ne soupçonnât Lady Bellaston d'avoir été généreuse, ne seroit-il pas à-peu-près aussi intrigué que ce bon homme?

Hâtons-nous donc de justifier M. Jones, et rendons justice à la libéralité de la dame, qui, quoique peu disposée pour les charités vulgaires, n'étoit cependant pas absolument dépouillée de cette vertu chrétienne, et qui pensoit (très sensément, je crois) qu'un aimable jeune homme, sans un misérable scheling dans sa poche, ne pouvoit être un objet indigne de sa pitié.

M. Jones et M. Nightingale étoient ce jour-là même invités à dîner chez madame Miller leur hôtesse. Les deux jeunes gens descendirent à l'heure ordinaire de la table dans la salle à manger, où, ayant trouvé les deux demoiselles, ils attendirent vainement la mere depuis trois heures jusqu'à cinq. Enfin elle arriva, mais l'œil encore mouillé de pleurs. On la pressa, avec autant de vivacité que d'inquiétude, d'en dire le sujet. Plus d'un soupir précéda sa réponse, et les bons cœurs n'en seront bientôt pas surpris.

Je suis mortifiée, messieurs, dit-elle, de vous avoir si long-temps fait attendre : vous me pardonnerez peut-être, et j'ose même l'espérer !..... Je viens de chez une parente, qu'on m'a dit être en couche, et qui demeure à six milles de Londres... Quel exemple pour les jeunes gens qui font des mariages indiscrets ! dit-elle en regardant

douloureusement ses deux filles. Sans un peu de fortune, il n'est point de bonheur dans ce monde... Ô ma Nancy ! comment pourrai-je peindre la triste situation où j'ai vu ton infortunée cousine ! ..... Elle est accouchée depuis huit jours au plus. Il fait bien froid ! Je l'ai trouvée dans une chambre vaste, sans rideaux à son lit, sans feu dans sa chambre, et sans rien dans la maison pour en faire ! Son second fils, cet aimable petit enfant que tu connois, est dangereusement malade à côté d'elle ; car il n'est qu'un seul lit dans la maison. Pauvre petit Tommy ! .... Je crois, Nancy, que tu ne verras plus ton petit homme ; il est dans un trop triste état. Les autres enfants se soutiennent ; mais je crains que Moly ne soit bientôt la victime de son bon naturel. Elle n'a que 13 ans, monsieur Nightingale ; et je ne vis jamais de garde ni plus laborieuse ni plus attentive. Le

sommeil n'est plus fait pour elle : tout roule sur ses soins ; et ce qui m'étonne le plus dans cette jeune créature, c'est qu'on la voit aussi tranquille, et le visage aussi riant quand elle approche de son pere, que si son sort étoit heureux ! ... Je l'ai vue cependant, j'ai vu la pauvre enfant se retourner de temps en temps pour essuyer ses larmes et les dérober à sa mere....

Ici la bonne madame Miller, qui ne commandoit plus aux siennes, fut obligée de s'arrêter, et vit des cœurs aussi sensibles que le sien. Elle se remit cependant, et poursuivit ainsi :

La mere, à travers tout ce que sa situation a de déplorable, montre une fermeté sans exemple : le péril de son fils est le seul objet qui la touche. Elle tente pourtant de dévorer ses alarmes, pour ne pas accabler son époux ; mais sa douleur trahit tous ses efforts. C'est son enfant chéri qu'elle va perdre ! ...

Tout en elle annonce une mere.

Non ! je ne fus de ma vie plus émue, que lorsque j'ai entendu ce petit malheureux, qui touche à peine à sa septieme année, tandis que sa mere le baignoit de ses larmes, la supplier de ne point s'affliger. Non, maman ! s'écrioit-il, non, je ne mourrai pas : le seigneur, j'en suis sûr, ne fera point mourir Tommy. Le ciel est beau, vous me l'avez dit mille fois ; mais j'aime mieux mourir de faim auprès de vous, que d'aller là... Pardonnez, messieurs, dit encore une fois la bonne femme étouffée par ses sanglots, je ne saurois tenir à tant de tendresse, à tant de sensibilité dans un enfant.... Hélas ! c'est cependant peut-être celui de la famille qui doit le moins exciter ma pitié : sans doute, avant qu'il soit deux jours, il ne craindra plus les miseres de ce monde. Le pere est un objet bien plus digne de compassion : époux infortuné ! j'ai cru

voir en lui l'image de l'horreur : ses regards sont ceux d'un mort plutôt que d'un vivant. Ô ciel ! quel spectacle s'est offert à mes yeux en mettant le pied dans sa chambre ! Le pauvre homme etoit derriere l'oreiller, soutenant à la fois sa femme et son fils. Une veste légere étoit tout son habillement : son habit, étendu sur le lit des deux malades, suppléoit au défaut de couvertures... Lorsqu'il s'est levé pour me recevoir, à peine l'ai-je reconnu. Le croirez-vous, monsieur Jones ! c'étoit, il n'y a pas un mois, le plus bel homme qu'on pût voir : M. Nightingale le connoît. Aûjourd'hui ses yeux noirs et cavés, son teint livide, son horrible maigreur, me l'ont rendu méconnoissable. Affaissé sous le poids du malheur, du froid, des besoins, et des objets intéressants qui l'environnent, sa femme en vain le supplie de manger... Il m'a dit en secret... il m'a dit... puis-je, hélas ! vous le ré-

péter?... il m'a dit qu'il ne pouvoit se résoudre à se nourrir du pain dont alloient manquer ses enfants. Et cependant (le croirez-vous, messieurs?), dans cet abîme de misere, sa femme a d'aussi bon bouillon que s'ils nageoient dans l'abondance. Je l'ai goûté : je n'en vis jamais de meilleur..... C'est un ange, dit-il, qui l'a mis en état de procurer ce secours à sa femme. J'ignore ce qu'il entend par là; car j'étois si troublée, qu'il ne m'a pas été possible de m'informer de rien.

Voilà, messieurs, ce que j'ai vu : et c'est l'amour qui fit ce mariage; c'est l'amour qui a uni deux mendiants ensemble! Je puis dire pourtant qu'on ne connut jamais d'époux ni plus fideles ni plus tendres. Mais à quoi sert cette tendresse mutuelle, qu'à les rendre plus malheureux encore!

En vérité, maman, s'écria Nancy qui s'essuyoit les yeux, j'avois toujours

regardé ma cousine Anderson comme la plus heureuse femme que je connusse; je n'ai même jamais rien vu dans leur maison qui ressemblât à la misere: et vous venez de me percer le cœur.

Ô ma fille! répondit la mere, cette digne et vertueuse épouse s'est toujours appliquée à dérober à tous les yeux jusqu'à l'apparence même des besoins de sa famille. Ils ne connurent jamais l'aisance; mais la cause de leur ruine, aussi subite que totale, vient d'un frere ingrat et cruel. Le pauvre Anderson s'étoit rendu caution pour lui dans une affaire: le perfide a souffert que l'on enlevât tout, que l'on vendît tout chez son frere, la veille même des couches de sa femme. Il m'avoit écrit dès le jour même par l'un des huissiers qui étoient en garnison chez lui. Cet infâme a gardé la lettre..... Que n'aura pas pensé ce malheureux, en voyant passer huit jours entiers sans entendre parler de moi?...

Ce n'étoit pas sans émotion ni sans douleur que Tom avoit entendu ce récit. A peine étoit-il fini, que tirant madame Miller à part dans une chambre voisine, et lui présentant sa bourse où étoient les cinquante livres sterling, il la pria de prendre ce qu'elle jugeroit à propos pour le soulagement de cette famille affligée.

L'air dont cette femme regarda Jones en cet instant ne pourroit se décrire. L'éclat subit de ses transports fut une espece d'agonie... Juste ciel! s'écria-t-elle, est-il encore une telle ame au monde? Et en revenant par degrés à elle-même : Oui, dit-elle en soupirant, j'en connois encore une... mais il n'en est point d'autre.

J'espere, madame, lui dit Jones, que les sentiments d'humanité ne sont pas si rares que vous le pensez : celui sur-tout qui nous porte à secourir à si peu de frais nos semblables ne me paroît pas du tout étonnant.

Madame Miller, après avoir pris dix guinées, malgré les instances de Jones pour qu'elle en prît davantage, lui dit qu'elle avoit déja fait quelque chose de son côté pour ces pauvres gens, et qu'elle feroit en sorte que les bienfaits de monsieur Jones leur fussent remis le lendemain de grand matin.

Ils rentrerent dans la salle à manger, où M. Nightingale parut s'intéresser beaucoup au sort de tant de malheureux qu'il connoissoit, et qu'il avoit vus plus d'une fois chez madame Miller. Il déclama fortement contre l'imprudence de ceux qui s'engagent pour les dettes d'autrui, lâcha beaucoup d'imprécations contre le frere de M. Anderson, et finit par souhaiter qu'il fût possible de trouver quelque moyen pour relever une famille si digne de pitié. Ne pourriez-vous pas, par exemple, dit-il à madame Miller, les recommander à M. Alworthy? Ou bien, que

penseriez-vous d'une quête parmi toutes vos connoissances? Pour moi, j'y contribuerois très volontiers d'une guinée... Qu'en dites-vous, madame?

L'hôtesse ne répondit rien; et Nancy, à qui sa mere avoit déja fait part de la générosité de M. Jones, devint pâle, et quitta la chambre.

C'étoit pourtant avec peu de justice que l'une et l'autre de ces femmes étoient secrètement indisposées contre Nightingale: car, quand même il eût su ce que Tom avoit donné, il n'étoit pas tenu de suivre cet exemple; et j'en connois mille qui, en pareil cas, n'eussent pas lâché un écu. C'est aussi ce que fit M. Nightingale, qui, voyant qu'on ne lui demandoit rien, laissa tomber tout doucement ses offres, et changea de propos.

CHAPITRE IX.

Bien différent du précédent.

TOM revit le soir mylady Bellaston, et eut encore un long tête-à-tête avec elle : mais, attendu qu'il roula sur les mêmes matieres que ci-devant, nous nous dipenserons d'en rendre compte.

La vraie dévotion, pour être excitée, n'a pas besoin d'images ; et il en est d'un autre genre qui ne furent jamais de mon goût. Plût au ciel, par exemple, que l'on couvrît pour jamais du plus épais rideau presque toutes celles qui, depuis peu, nous arrivent de France, éternelles et plates copies d'un excellent original (1), assez modeste cependant pour ne s'être présenté lui-même que sous le titre d'imitateur d'un prétendu peintre étranger !

Tom aspiroit pourtant de plus en

(1) Nous imaginons que ceci regarde M. de Crébillon fils.

plus après l'instant de revoir sa Sophie; et voyant peu de vraisemblance, après quelques autres entrevues avec lady Bellaston, d'y parvenir par son moyen; s'appercevant même au contraire que la dame ne pouvoit, sans quelques nuances d'aigreur, entendre prononcer le nom de cette demoiselle, il résolut d'essayer une autre méthode.

Il ne doutoit pas que lady Bellaston ne sût où étoit Sophie : il jugea, assez raisonnablement, que quelqu'un des domestiques de cette dame devoit être dans sa confidence. Ainsi Partridge eut ordre de faire connoissance avec eux, pour tâcher de les faire jaser.

Il est peu de situations plus pénibles et plus embarrassantes que celle où se trouvoit alors le pauvre Tom. Indépendamment des difficultés qu'il trouvoit à découvrir Sophie, sans compter les craintes qu'il avoit de la désobliger, attendu ce que lui avoit dit mylady

Bellaston des dernieres résolutions de cette fille ; il avoit encore à combattre un scrupule, que toute la puissance de sa chere maîtresse, l'aimât-elle cent fois plus que jamais, ne pouvoit lever au gré de ce tendre amant ; c'étoit de l'avoir mise dans le cas d'être déshéritée par son pere : conséquence presque inévitable d'une fuite que M. Western ne pouvoit regarder que comme concertée avec un amant odieux, et auquel il n'étoit pas probable qu'il pardonnât jamais.

Ajoutons à ceci les diverses obligations qu'il avoit à lady Bellaston, dont l'extrême tendresse, que nous ne pouvons plus cacher, avoit accumulé sur lui mille bienfaits. Car nous avons beau faire, il faut enfin le dire ; Tom n'étoit plus dans l'état où nous l'avons vu arriver à Londres : personne n'étoit maintenant ni mieux mis que lui, ni ne s'étoit vu plutôt porté par la fortune au plus haut degré de sa roue.

Notre héros, nous l'avons déja prouvé plus d'une fois, étoit reconnoissant; mais lady Bellaston, malgré tous les secours de l'art, n'étoit plus jeune, et même dès long-temps avoit presque cessé d'être aimable. Tom ne pouvoit se dissimuler à lui-même le secret motif des libéralités de la dame: la nécessité l'avoit contraint de les accepter, il est vrai; mais une autre nécessité ne le forçoit pas d'être ingrat. Que d'objets pour ses réflexions!

Tandis qu'il s'y livroit tout entier, il reçut ce billet:

« Un très ridicule mais très fâcheux
« contretemps ne me permet plus de
« vous voir à notre rendez-vous ordi-
« naire. Je trouverai, s'il est possible,
« d'ici à demain, un autre endroit.
« En attendant, adieu. »

A peine y avoit-il une heure que

Tom avoit lu ce billet, lorsque le même porteur lui remit celui-ci :

« J'ai réfléchi depuis ma lettre, et « j'ai changé d'avis ; cela ne vous sur- « prendra pas, pour peu que vous con- « noissiez l'amour. Je suis maintenant « déterminée à vous voir ce soir, et, « quelle qu'en soit la conséquence, à « vous voir chez moi. Rendez-vous-y à « sept heures précises : je dîne en ville, « mais je serai pour lors à la maison. « Je m'apperçois qu'un jour, pour un « cœur qui aime bien, est mille fois « plus long que je ne l'avois d'abord « imaginé. »

« P. S. Si, par hasard, vous arri- « viez quelques instants avant moi, or- « donnez qu'on vous ouvre mon ap- « partement. »

Cette lettre plut moins à Tom que la premiere. Il venoit de promettre à

Nightingale d'aller à la comédie avec lui, et s'en étoit fait une fête. Il fallut pourtant s'en détacher, et la reconnoissance l'emporta sur le plaisir.

Mais avant que nous conduisions Jones chez la dame, justifions-la, en deux mots, de l'imprudence de l'avoir attiré dans la maison même où logeoit sa rivale.

D'abord la maîtresse du logis où nos amants se voyoient en secret, s'étant tout-à-coup avisée de devenir dévote, avoit notifié assez durement à mylady qu'elle ne pouvoit plus les recevoir chez elle. C'est dans ce premier moment que lady Bellaston avoit écrit à Jones.

Après y avoir mieux pensé, elle s'étoit souvenue que Sophie n'avoit pas encore été à la comédie, et que si ce spectacle se trouvoit ce jour-là de son goût, la maison seroit libre au moins pendant trois heures. Sophie s'étoit

prêtée à la proposition, on lui avoit trouvé une compagne. Mesdames Étoff et Honora avoient été chargées de commissions en ville; et mylady s'étoit dépêchée d'écrire son second billet à Jones avant que de sortir pour aller dîner chez une amie, dans un quartier assez éloigné du sien.

CHAPITRE X.

Qui, bien que court, peut être attendrissant.

MONSIEUR Jones étoit habillé, et prêt à se rendre chez mylady Bellaston, lorsque madame Miller vint le supplier de descendre pour prendre une tasse de thé chez elle.

Il n'étoit pas encore entré chez cette bonne femme, qui l'avoit précédé en descendant, lorsqu'elle se hâta de lui présenter un étranger, en lui disant avec la plus vive effusion de cœur..... M. Jones, voilà mon cousin qui vient, avec transports, remercier son géné-

reux bienfaiteur et le sauveur de sa famille.

Mais cet homme avoit à peine continué le compliment que madame Miller avoit si obligeamment commencé, que Tom et lui, s'étant regardés fixement, marquerent à la fois la plus grande surprise. La voix manqua d'abord à l'étranger, qui, en se laissant tomber sur une chaise, ne put articuler que... C'est lui! c'est lui-même... J'en suis trop convaincu...

Ciel! que veut dire ceci? s'écria madame Miller; mon cousin se trouve-t-il mal?.. Vîte, de l'eau; qu'on cherche mon flacon!...Vîte, qu'on le secoure!....

Ne vous effrayez point, madame, lui dit Jones: vous me voyez aussi ému que lui. Cette rencontre imprévue nous frappe également.... Votre cousin ne m'est pas inconnu, madame...=Vous le connoissez? s'écria madame Mil-

ler...... Dieu ! que cela est heureux !

Oui, je le connois, répéta Jones, et je m'en fais honneur. Lorsque je cesserai d'aimer et d'estimer quiconque affronte tout pour rendre la vie à sa femme et à ses enfants, puissé-je avoir un ami capable de me méconnoître dans la plus grande adversité !

Ô généreux jeune homme ! s'écria madame Miller... Oui, sans doute, le pauvre malheureux a tout risqué... S'il n'étoit pas d'un excellent tempérament, ses malheurs l'eussent enterré.

Ma cousine, s'écria l'étranger en reprenant ses sens, le voilà cet ange secourable dont je vous entretenois hier... C'est lui qui avant que je vous visse a sauvé mon épouse, l'a tirée des bras de la mort, à qui je dois tous les secours qui ont préservé ma famille entiere de périr dans l'horreur des besoins. Vous possédez chez vous le plus

digne, le plus brave, le plus humain de tous les hommes.... Ô ma chere cousine ! si le genre de mes obligations vous étoit mieux connu...?

Arrêtez ! s'écria vivement Jones... craignez de dire un mot de plus, je vous en prie!... et, s'il le faut, je vous l'ordonne.... Si le peu que vous avez reçu de moi a soulagé votre famille, jamais plaisir ne me coûta si peu.

Ah! monsieur, s'écria Anderson (car on n'a probablement pas douté que ce ne fût lui-même), ah! monsieur, que ne pouvez-vous maintenant voir ma maison ! Si quelqu'un sur la terre a droit au plaisir dont vous parliez à ce moment, je suis convaincu que c'est vous. Ma cousine m'a dit vous avoir informé de l'état horrible où nous étions réduits. Tout cet enfer est disparu par vos bontés... Mes enfants ont maintenant un lit... ils ont... Que mes remerciements ne peuvent-ils être éternels!..

ils ont du pain ! Mon petit garçon est guéri, mon épouse est hors de danger, et je suis maintenant heureux. Graces, graces entieres à vous, monsieur ! et à ma cousine, la meilleure de toutes les femmes !... Oui, j'aurai le bonheur de vous posséder chez moi.... Oui, mon épouse verra son bienfaiteur, et lui marquera sa reconnoissance !... Mes enfants même goûteront ce bonheur, et joindront leurs vœux innocents aux nôtres.... Leurs jeunes cœurs, réchauffés par vos soins, seroient depuis long-temps, sans vous, aussi froids que la glace...

Tom avoit déja essayé d'empêcher M. Anderson d'aller trop loin; mais les mouvements de son propre cœur étoient en cet instant si violents, qu'ils lui coupoient la parole. Madame Miller entreprit à son tour de le remercier aussi, tant en son propre nom, qu'en celui de son cousin, et finit par

s'écrier qu'un cœur aussi noble, aussi bon, aussi humain que celui de notre héros, ne pouvoit manquer d'être glorieusement récompensé dès ce monde même.

Ah ! je le suis déja, répondit Jones; cette aventure, et l'estime de monsieur, font naître en moi des sentiments mille fois plus flatteurs que je n'en ressentis jamais. Si l'histoire de ses malheurs eût dû toucher un barbare, quel plaisir pour moi de penser que j'ai été assez heureux pour y faire un personnage supportable ! S'il est des hommes peu sensibles au plaisir de faire des heureux, je les plains bien sincèrement : ils sont privés d'un sentiment délicieux, dont toutes les passions réunies et satisfaites à la fois ne peuvent leur donner qu'une très foible idée.

Cependant l'heure du rendez-vous de Jones étant arrivée, il se vit forcé de prendre congé de M. Anderson;

mais non sans lui avoir serré plus d'une fois la main de tout son cœur, en lui promettant de saisir la premiere occasion où ses affaires lui permettroient de lui aller rendre visite.

Tom entra dans sa chaise, fort satisfait du bonheur qu'il avoit procuré à ce pauvre homme, et ne put réfléchir, sans horreur, sur le sort affreux qui menaçoit cette famille, si, plus attentif à la voix de la justice austere qu'à celle de l'humanité, il eût usé sur le grand chemin avec M. Anderson, des droits du plus fort.

CHAPITRE XI.

Surprise pour le lecteur.

MONSIEUR Jones arriva chez mylady Bellaston avant elle. Cette dame, comme nous l'avons dit, avoit dîné dans un quartier fort éloigné du sien, et s'y trouvoit arrêtée beaucoup plus qu'elle n'eût voulu par quelques con-

tretemps, toujours cruels pour les personnes dans la situation où elle se trouvoit alors. Tom, suivant la convention, s'étoit fait introduire dans la chambre de mylady, et où il n'avoit point passé deux minutes, lorsque la porte, en s'ouvrant tout-à-coup, lui montra, qui?....... sa Sophie elle-même !

Elle avoit quitté la comédie avant la fin du premier acte, effrayée du tapage de deux cabales différentes, l'une pour damner (1), l'autre pour applaudir une piece nouvelle, dont elle n'avoit pu entendre un mot. Un jeune cavalier l'avoit, heureusement pour elle, aidée à regagner sa chaise.

Comme lady Bellaston lui avoit dit qu'elle ne rentreroit que tard, Sophie, qui comptoit ne trouver personne dans l'appartement de la dame, y étoit entrée d'emblée ; et, sans porter la vue

(1) C'est le terme en Angleterre.

ni à droite ni à gauche, avoit été se mettre devant une glace qui faisoit front à la porte. Ce ne fut donc qu'après lui avoir aidé à réparer le petit désordre de sa coëffure, que la glace lui montra dans un coin une statue qui ressembloit à Jones, et que son premier mouvement avoit été de chercher en courant à vérifier cette vision. Un cri perçant suivit la certitude, et Tom eut à peine et le temps et la force de la soutenir dans ses bras.

La peinture des regards et des pensées de ces deux amants est au-dessus de ma portée. Si l'on peut juger par leur silence mutuel que leurs sentiments étoient alors trop vifs et trop tumultueux pour laisser à leur bouche la liberté de l'expression, j'imagine qu'il ne seroit pas juste d'attendre plus de moi que d'eux-mêmes. Le malheur est que peu de mes lecteurs ont peut-être été assez amoureux pour sentir

par leurs propres cœurs ce qui dut se passer alors dans celui de nos deux amants.

Après un moment si théâtral, Jones, avec une voix tremblante, dit... J'apperçois, madame, que vous êtes surprise. = Surprise ? répondit Sophie : ah ciel! si je le suis! Je doute presque encore que vous soyez ce que vous me paroissez être. = Ah ! ma chere Sophie!... Mais pardon, madame, si j'ose encore pour la derniere fois vous appeller ainsi.... Oui, je suis ce malheureux Tom que la fortune, après tant de traverses, conduit enfin à vos genoux.... Ô ma Sophie ! si la millieme partie de mes tourments étoit connue de vous ! si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant le cours de cette longue et pénible recherche !.. Et qui donc cherchiez-vous, monsieur? interrompit Sophie après s'être un peu recueillie.

Pouvez-vous être assez cruelle, s'écria Jones, pour me faire une pareille question? Ai-je besoin de vous apprendre que c'est vous, que c'est Sophie que je cherchois? = Moi?.. Monsieur Jones a donc apparemment quelque affaire très importante à me communiquer? = Celle-ci le seroit peut-être pour d'autres, dit-il en lui remettant le porte-feuille; j'espere que vous le trouverez au même état que lorsque vous l'avez perdu.

Sophie prit le porte-feuille, et alloit lui répondre lorsque Tom l'interrompit ainsi : Ne perdons pas, je vous en supplie, les précieux instants que la fortune nous envoie... Ô ma Sophie! s'écria-t-il en se jettant à ses pieds, laissez-moi d'abord attendre ainsi mon pardon. = Votre pardon, monsieur? pouvez-vous l'espérer après tout ce qui s'est passé, après tout ce que j'ai appris? = Je sais à peine, répondit

Jones, ce que je veux vous dire : hélas ! je n'ose même souhaiter que vous me pardonniez... Ah ! madame, bannissez à l'avenir, bannissez jusqu'à l'image même d'un infortuné tel que moi. Si jamais le moindre souvenir de mes malheurs pouvoit troubler le repos de ce cœur digne d'une couronne, pensez à mon néant ; pensez combien je vous méritois peu, et que le souvenir d'Upton me chasse pour jamais de votre mémoire.

Sophie, pendant tout ce discours, étoit pâle et tremblante. Ses yeux étoient fixés sur son amant ; son cœur étoit brisé. Mais au seul mot d'Upton, ses joues se colorerent ; ces mêmes yeux, qui ne brilloient que d'une tendre langueur, lancerent tout-à-coup sur Jones tout ce que le dédain et le mépris ont de plus accablant.

Tom n'entendit que trop bien leur langage ; il en fut pénétré... Ah ! So-

phie !... cher et vraiment unique objet de ma tendresse ! pouvez-vous me haïr, pouvez-vous me mépriser à cet égard plus que je ne le fais moi-même ?.... Soyez cependant assez juste pour croire que mon cœur, quelque coupable que je sois, ne vous fut jamais infidele. Lui seul n'eut point de part à mon égarement ; il fut toujours inviolablement à vous..... Oui, quelque peu d'espoir que j'eusse de vous posséder un jour, d'être jamais assez heureux pour vous revoir, l'idée de ma chere Sophie l'a toujours rempli tout entier : nulle autre femme n'eut véritablement ma tendresse. Mais quand même mon cœur n'eût pas été aussi entièrement à vous, celle dont la rencontre fatale m'a rendu criminel n'étoit digne, à aucun égard, d'un attachement sérieux... Daignez m'en croire, adorable Sophie ; je la voyois pour la premiere fois, et je ne desirai jamais de la revoir.

Sophie, au fond du cœur, étoit flattée de l'entendre parler ainsi ; mais forçant son visage à prendre un air encore plus froid qu'auparavant : Pourquoi, dit-elle, Monsieur Jones se défend-il lorsque personne ne l'accuse ? Si j'en daignois prendre la peine, je pourrois peut-être lui citer d'autres crimes d'un genre un peu moins pardonnable.

Quels sont-ils, madame, quels sont-ils ? s'écria Tom en frémissant et la pâleur sur le front. (Il trembloit qu'il ne fût ici question de son intrigue avec mylady.)

Ô ciel ! s'écria-t-elle, comment est-il possible, comment permettez-vous que tout ce que l'humanité a de plus noble et de plus méprisable se trouve réuni dans un même cœur ?..... Ah ! monsieur ! aurois-je dû l'attendre de votre part ? aurois-je dû l'attendre de la part de tout autre à qui l'honneur ne fût pas inconnu ?..... Quoi ! voir

mon nom prostitué par-tout, dans les auberges, dans les cabarets, parmi la plus vile canaille ! se vanter de m'avoir attendrie ! trahir le secret d'un cœur aussi foible qu'innocent, et n'avoir pour confidents que la lie, que le rebut d'une province entiere !.... Ah dieu ! l'aurois-je cru ?

Rien n'égaloit la surprise de Tom en écoutant de si cruels reproches. Mais très sûr de son innocence quant à ce point, il étoit moins embarrassé de se défendre que s'il se fût agi d'une accusation dont sa conscience avoit plus droit d'être alarmée. Il n'eut pas besoin de réfléchir long-temps pour être convaincu qu'il ne devoit le ressentiment de Sophie qu'à l'intempérance de langue de Partridge dans toutes les auberges de la route ; et d'autant plus que Sophie lui avoit fait entendre que ces propos lui avoient été rapportés par les aubergistes, et sur-tout par leurs femmes.

Il se justifia facilement d'une espece d'offense si contraire à son caractere, et si peu digne d'un amant tel que lui. Sophie fut même obligée d'employer les derniers efforts pour l'empêcher de retourner dans le moment chez lui pour assommer Partridge : ce qu'il jura pourtant d'exécuter à son retour.

Ce point étant bien éclairci, nos amants se trouverent si bien ensemble, que Tom ne se ressouvint plus qu'il avoit débuté par conjurer sa maîtresse d'oublier jusqu'à son nom même. Elle se trouvoit à son tour dans des dispositions si favorables, qu'il crut devoir en profiter pour hasarder quelques propos tendants, quoique de loin, au mariage. A quoi Sophie, toujours vraie, toujours aussi naturelle qu'aimable, répondit sans détour que si ce qu'elle croyoit devoir à son pere ne combattoit pas invinciblement sa propre inclination, elle préféreroit la pau-

vreté avec son amant à l'opulence même avec tout autre.

Au seul mot de pauvreté, Jones tressaillit d'horreur, et laissa tomber la main de Sophie, qu'il avoit tenue jusqu'alors.... Quoi! Sophie, s'écria-t-il en se frappant la poitrine, quoi! je serois l'artisan de ta perte!... Non, ce détestable rôle ne sera jamais fait pour moi. Non, ma chere Sophie! non; quoi qu'il m'en coûte, je prétends renoncer à toi; j'arracherai tout espoir de mon cœur; j'étoufferai cet amour téméraire, si fatal au repos, si funeste au bien-être de ce que j'aime.... J'aimerai pourtant toujours ma Sophie; ce sentiment naquit sans doute avec moi; il fait partie de mon être même: mais je l'adorerai dans le silence; ce sera loin d'elle; ce sera dans un climat lointain, d'où mes soupirs, déja trop entendus, ne troubleront plus son repos. Et, lorsque je ne serai plus....

Il alloit poursuivre, lorsqu'un torrent de pleurs, qui couloient des beaux yeux de Sophie, vint frapper ses regards. Tom étoit trop ému pour ne pas oublier ses promesses : ses baisers brûlants recueillirent ces précieuses larmes sans que Sophie se souvînt de l'en empêcher. Quels moments pour l'amoureux Jones !...

Sophie revint pourtant à elle-même, et, se débarrassant doucement des bras qui la serroient, chercha à ramener la conversation sur un sujet un peu moins tendre. Elle songea enfin à lui demander par quel moyen il étoit arrivé dans cette chambre ; et Jones, par l'embarras où le mettoit cette question imprévue, alloit sans doute jetter de nouveaux soupçons dans l'ame de Sophie, quand la porte s'ouvrit, et offrit à leurs regards lady Bellaston en personne.

Cette dame, qui comptoit trouver

Tom seul, recula tout-à-coup en le voyant avec Sophie. Mais bientôt, avec cette présence d'esprit dont l'habitude des grandes affaires nous peut seule rendre capables : Je croyois, dit-elle en se rapprochant d'eux avec l'air du plus grand désintéressement, que miss Western étoit allée à la comédie...

Quoique Sophie ne sût rien du commerce de Tom Jones avec lady Bellaston, et qu'elle ignorât même qu'ils se connussent, elle ne fut pas moins embarrassée d'abord. Cependant, en se rappellant que cette dame, dans toutes leurs conversations, n'avoit jamais été du parti de son pere, elle reprit courage, et raconta l'histoire de ce qui lui étoit arrivé à la comédie, ainsi que la façon précipitée dont elle en étoit revenue.

Ce petit détail donna le temps à mylady de fixer ses résolutions, et de pren-

dre un parti. L'air ingénu dont Sophie s'étoit exprimée prouvoit du moins que Tom ne l'avoit pas encore trahie... Si je vous avois crue en compagnie, dit-elle d'un ton affectueux, je me serois bien gardée d'entrer si brusquement ici.

En prononçant ces mots, les yeux de lady Bellaston étoient attachés sur ceux de Sophie, et cherchoient à lire dans son ame. Notre amante s'en apperçut, rougit, se déconcerta, et répondit enfin, d'un ton assez mal assuré, que l'honneur de la compagnie de madame seroit toujours aussi cher que précieux pour elle.

Je me flatte du moins, s'écria mylady, que je n'ai point interrompu quelques affaires? = Non, madame, répondit Sophie; nos affaires étoient finies. Madame se souvient sans doute que je lui ai souvent parlé de la perte de mon porte-feuille? Monsieur, qui l'a re-

trouvé, a la bonté de me le rapporter, avec ce même billet de banque que je ne croyois plus revoir.

Tom, depuis l'arrivée de lady Bellaston, étoit redevenu statue. S'appercevant pourtant enfin qu'elle feignoit de ne le pas connoître, il crut devoir jouer le même rôle. Depuis, dit-il, que j'ai ce porte-feuille, il n'est point de perquisitions que je n'aie faites pour trouver la personne dont le nom y étoit inscrit; et ce n'est que d'aujourd'hui que jai été assez heureux pour être instruit de son adresse.

Sophie avoit effectivement parlé quelquefois à lady Bellaston de la perte de son porte-feuille. Mais comme Jones, pour quelques raisons qu'on ignore, n'avoit jamais dit à cette dame que cet effet fût en sa possession, mylady ne croyoit pas une syllabe de tout ce que Sophie lui débitoit sur ce sujet, et n'en admiroit pas moins toute l'éten-

dite du génie d'une jeune personne capable d'inventer dans le moment une excuse si vraisemblable.

L'histoire de la sortie de la comédie ne fut pas plus admise que le reste; et quoique mylady ne trouvât pas de quoi fonder absolument la rencontre de ces deux personnes, elle n'en étoit pas plus disposée à l'attribuer au hasard.

En vérité, dit-elle avec un sourire équivoque, il faut que mademoiselle Western soit née heureuse ! Non seulement son argent perdu se trouve dans les mains d'un honnête homme, mais le hasard veut encore que cet homme obligeant en trouve la propriétaire dans une ville immense comme Londres..... Voilà de ces concours de circonstances qu'on ne sauroit trop admirer !

Daignez faire attention, madame, reprit vivement Tom, que le billet étoit dans le porte-feuille, et que le nom de mademoiselle y étoit écrit.

Cela est encore prodigieux, s'écria mylady... Et il ne l'est pas moins que monsieur ait su que miss Western étoit chez moi, quoiqu'elle soit à-peu-près inconnue dans la ville.

Jones avoit eu le temps de se remettre. Il crut ne devoir pas laisser échapper l'occasion de satisfaire à la question que Sophie lui avoit faite au moment que cette dame étoit entrée si mal-à-propos dans la chambre.

Il est vrai, lui dit-il, madame, et d'un ton assez ferme, que ce hasard paroît fort singulier : mais en voici l'explication. J'étois au bal, il y a quelques jours, auprès d'une dame à qui je parlai de l'histoire du porte-feuille, et qui me dit connoître miss Western. Je la priai de me procurer l'occasion de la voir ; on me donna parole pour le lendemain, mais on ne la tint pas. C'est ce matin qu'enfin j'ai découvert que miss Western demeuroit chez mada-

me, qu'on m'a dit être en ville. J'ai dit qu'il s'agissoit d'affaires ; le domestique m'a fait entrer ici pour attendre votre retour ; et à peine y étois-je entré, que mademoiselle, qui revenoit de la comédie, a paru.

Jones, en parlant du bal, avoit jetté un coup-d'œil sur mylady, qui, après l'avoir un peu alarmée, la rendit muette. Il crut alors que le seul moyen de mettre fin à l'embarras de Sophie étoit d'en mettre une à sa visite. Il est dû, dit-il en se levant, quelque reconnoissance aux services les plus légers.... Celle que je demande est bien grande, madame... C'est qu'il me soit permis de vous rapporter ici tous mes respects.

Monsieur, répliqua mylady, vos procédés annoncent tout ce que vous semblez être... Ma porte n'est jamais fermée à ceux qui vous ressemblent.

Honora étoit sur l'escalier, lorsque

Tom descendit. Quelques politesses de la part du galant firent dans l'instant oublier à cette fille tous les griefs qu'elle avoit contre lui. Il se rappella, dans le moment, que Sophie ignoroit son adresse; et la façon dont il pria la duegne de s'en charger fut trop gracieuse pour qu'il courût risque d'être refusé.

CHAPITRE XII.

Conclusion du treizieme livre.

Le très savant et très élégant lord Shaftsbury condamne, en quelque endroit de ses ouvrages, ceux qui disent trop cruement la vérité : d'où l'on peut inférer que le mensonge, en certain cas, peut n'être pas tout-à-fait criminel.

Ceci posé, quelqu'un peut-il être plus excusable en s'écartant un peu de cette vérité sévere, sur-tout en fait d'amour, qu'une jeune personne à qui les préceptes de l'éducation, et, qui plus

est, l'austérité des préjugés reçus, défendent, non seulement de céder aux tendres mouvements de la nature, mais encore de les avouer?

Nous ne rougirons donc point de dire que Sophie suivit ici le sentiment du philosophe illustre que nous venons de citer. La persuasion où elle étoit que Tom n'étoit pas connu de lady Bellaston la détermina à laisser cette dame dans l'ignorance à cet égard, au risque même d'un peu de dissimulation.

Jones étoit à peine au bas de l'escalier, que lady Bellaston s'écria : Ce garçon est en vérité bien aimable!... Qui donc est-il? Je ne me rappelle pas de l'avoir jamais vu nulle part.

Ni moi non plus, madame, répondit l'autre en regardant ailleurs; mais son procédé envers moi me paroît aussi louable que beau.

Oui, sans doute; et de plus c'est un très bel homme, dit la dame.... Ne le trouvez-vous pas de même?

C'est à quoi je n'ai pas fait grande attention, répondit Sophie. Je croyois au contraire qu'il avoit l'air assez commun.

Oh! quant à cela, s'écria mylady, vous ne serez pas démentie; j'augure même, à ses façons, qu'il n'a pas vu trop bonne compagnie; et, malgré la restitution qu'il vient de faire, j'ai quelque peine à lui croire de la naissance... J'ai toujours vu dans les personnes bien nées un certain je ne sais quoi que d'autres n'acquierent jamais.... et je suis tentée d'ordonner que ma porte ne lui soit plus ouverte.

Eh! pourquoi donc, madame? répondit Sophie toute émue; après ce qu'il vient de faire, peut-on le soupçonner?.... Et d'ailleurs, si madame l'a bien observé, sa façon de s'exprimer est élégante, naturelle, même délicate; et je crois que bien peu... bien peu de gens....

J'avoue, interrompit lady Bellaston, qu'il jase assez bien... Pardonnez! pardonnez donc, mademoiselle, si j'ai été assez indiscrete pour....

Pardonnez! dites-vous? Moi, vous pardonner, madame!... Et à quel propos, je vous prie?

Pourquoi non? s'écria mylady en éclatant de rire. Apprenez mon soupçon en entrant ici... il n'en est pas de plus extravagant!... Mais ne m'est-il point passé par la tête que cet homme n'étoit rien autre que... M. Jones?

Cela est-il bien possible? s'écria Sophie, en affectant aussi de rire, quoique cruellement déconcertée. = Oui, sur mon honneur! répondit mylady: et je ne conçois pas d'où peut m'être venue cette idée; car ce garçon est très bien mis.... et votre ami n'est probablement pas tout-à-fait dans ce cas-là.

Ce trait est un peu dur, madame, reprit Sophie... sur-tout après les pro-

messes que je vous ai faites. = Pas du tout, mon enfant ! pour autrefois, à la bonne heure; mais aujourd'hui, surtout quand je vous vois penser qu'un engagement de cette espece ne pouvoit que vous perdre, et par conséquent vous détacher d'une inclination ridicule, je croyois pouvoir hasarder une plaisanterie. Eh ! que dois-je donc penser de l'état actuel de votre ame, quand je la vois sensible au point de ne pouvoir souffrir que l'habillement même de votre ancien amant soit tant soit peu raillé ?... Ah ! je commence à craindre que vous n'ayez pas été tout-à-fait sincere avec moi !

Vous vous trompez, en vérité, lui dit Sophie, si vous croyez que rien de ce qui le touche puisse encore m'intéresser.

De grace, ne grossissez pas mes torts, répondit la dame ; je n'ai touché que son habillement..... Et je serois

bien fâchée d'insulter à votre goût en critiquant la figure d'un homme que vous avez aimé... Je crois même, d'ailleurs, que si M. Tom n'eût ressemblé qu'à celui-ci...

J'imaginois, interrompit Sophie, que vous l'aviez d'abord trouvé passable.

Qui donc, de grace? s'écria vivement mylady... = M. Jones, répondit notre amante.... Non, non, pardon, madame! où vais-je chercher M. Jones? C'est l'étranger qui sort d'ici que je prétendois dire.

Ô Sophie! Sophie! s'écria lady Bellaston, je crains bien que ce M. Jones ne soit encore un peu trop profondément gravé dans votre cœur.

Je vous jure, madame, dit miss Western embarrassée, et en tâchant de raffermir sa voix, qu'il m'est aussi indifférent.... que l'étranger qui sort d'ici.

Je le pense sur mon honneur! dit en riant la dame... Oubliez pourtant mon étourderie : vous ne m'en entendrez plus parler, je vous le jure.

Nos deux dames se séparerent alors, bien plus au gré de Sophie, qu'à celui de lady Bellaston, qui eût bien voulu pouvoir vexer un peu plus long-temps sa rivale, mais que des affaires plus importantes appelloient ailleurs. Quant à Sophie, elle n'étoit pas à son aise; et sa premiere fausseté lui coûtoit beaucoup. Elle courut y rêver dans sa chambre. Mais ni l'embarras de la situation d'où elle sortoit, ni les motifs pressants qui l'avoient, en quelque sorte, forcée de prendre ce parti, ne lui parurent pas plus suffisants pour justifier sa conduite, que pour la réconcilier avec elle-même. La ruse étoit étrangere à son cœur : il lui en coûta une mauvaise nuit.

FIN DU LIVRE TREIZIEME.

LIVRE QUATORZIEME.

Contenant deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

Lettres et autres matieres de galanterie.

TOM, en entrant chez son hôtesse, reçut la lettre suivante :

« Je ne fus, de ma vie, plus surprise « qu'en apprenant que vous étiez parti. « J'imaginois, quand vous nous avez « quittées, que vous ne sortiriez pas du « logis sans me voir. Votre conduite « est uniforme, et me prouve combien « je dois mépriser un cœur capable de « s'enflammer pour un si mince objet. « J'ignore ce qui doit m'étonner le plus « ou de sa malice, ou de sa simplicité : « toutes les deux sont bien étranges!... « Ne faut-il pas être l'impudence mê-

« me pour me nier en face que l'on « vous connoisse, et que l'on vous ait « jamais vu ?... Ce beau complot étoit-« il concerté entre vous ? Seriez-vous « assez lâche pour me trahir ?.... Ah « ciel ! que je méprise elle, vous, l'u-« nivers entier, et sur-tout moi-même, « d'avoir.... Je n'ose écrire ce que je « frémis même de penser. Songez pour-« tant, monsieur, que le ressentiment, « sur-tout chez les personnes d'un cer-« tain rang, est souvent aussi vif que « l'amour même. »

Jones n'eut pas le temps de réfléchir sur cette lettre. Il ne l'avoit pas achevée, qu'on lui apporta celle-ci :

« Le désordre de ma lettre vous peint « le trouble de mon ame ; et la vivacité « de mes expressions doit d'autant « moins vous étonner... Je crains pour-« tant, en y pensant plus mûrement,

« que vous ne les trouviez trop piquan-
« tes. Quoi qu'il en soit, je voudrois
« qu'il me fût possible de ne pouvoir
« rien imputer qu'à la maudite comé-
« die, et à l'impertinence de la per-
« sonne chez qui j'ai dîné, qui m'a re-
« tenue chez elle plus long-temps que
« je ne voulois.... Qu'il est naturel,
« qu'il est aisé de bien penser de ce
« qu'on aime!.. Peut-être desirez-vous
« encore que je pense ainsi. Il faut que
« je vous voie ce soir. Venez dans le
« moment.

« P.S. Mes ordres sont donnés; je ne
« serai chez moi que pour vous seul.

« P. S. Monsieur Jones croit déja,
« sans doute, que je vais l'aider à se jus-
« tifier... Mais, hélas! peut-il souhaiter
« de me faire plus d'illusion que je ne
« cherche à m'en faire à moi-même?

« P. S. Venez sur-le-champ. »

Nous laissons aux Adonis du siecle

à décider laquelle de ces deux lettres dut plaire davantage à M. Jones. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il eût souhaité, ce soir-là, n'avoir de visites à faire qu'à un tout autre objet. Cependant son honneur lui sembloit engagé : et il n'étoit pas naturel d'exposer Sophie à un orage capable de produire une découverte qui le faisoit trembler. Après quelques tours de chambre peu amusants sans doute, il se disposoit à partir, lorsque la dame elle-même vint s'offrir à ses yeux. Sa marche, son air, sa parure, le son de sa voix même, tout annonçoit, tout exprimoit les agitations de son ame. Un fauteuil se trouva placé fort à propos pour la recevoir.

Vous voyez, monsieur, lui dit-elle en reprenant haleine, que toute femme qui fait un pas de trop ne trouve plus rien qui l'arrête !... Quiconque m'eût prédit hier ce que j'ose faire aujour-

d'hui en eût été bien cruellement démenti par moi-même! = J'espere, lui dit Jones, que ma chere lady Bellaston n'est point femme à rien croire légèrement au préjudice d'un ami qu'elle a comblé de ses bienfaits, et dont le cœur est trop sensible à la reconnoissance pour..... = Sensible à la reconnoissance! s'écria-t-elle; ah ciel! attendois-je de monsieur Jones un discours aussi froid qu'offensant? = Pardon, madame, lui dit-il, si, après les lettres que j'ai reçues de vous, la crainte de vous déplaire, quelque innocent que je sois, m'empêche... = Ai-je donc un air si terrible? interrompit la dame en souriant... En effet, apporté-je chez vous une physionomie menaçante? = Si ce qu'on appelle honneur existe encore parmi les hommes, lui dit Jones, je ne me reproche rien qui doive m'attirer votre colere... Vous vous rappellez sans doute le rendez-vous donné

chez vous-même?... Je m'y suis exactement rendu.... Et lorsque.... = De grace! s'écria mylady, n'entrons pas dans cet odieux détail... Un seul mot, et qu'il n'en soit plus parlé..... Avez-vous trahi mon honneur?.... M'avez-vous sacrifiée à Sophie?

Jones étoit aux pieds de lady Bellaston, et commençoit à débiter emphatiquement les protestations les plus solemnelles, quand Partridge entra dans la chambre, en criant de toutes ses forces : Elle est retrouvée!... elle est retrouvée!.. Venez, venez, monsieur... vous la verrez certainement bientôt... Mademoiselle Honora est déja sur l'escalier, et demande à vous voir. = Cours, vole, tâche de l'arrêter un moment! lui dit son maître tout troublé.... Vous, madame, daignez, de grace, passer dans la ruelle de ce lit : c'est le seul endroit au monde où je puisse maintenant vous cacher.... =

Va donc, maraud.... Juste ciel! quel maudit contretemps! = Très maudit, en effet, dit la dame en soupirant, et en passant derriere le rideau, à l'instant où madame Honora mettoit le pied dans la chambre.

Vive Dieu! dit la suivante, de quoi donc s'agit-il ici, monsieur Jones? Votre butord de domestique vouloit à peine me laisser monter. J'espere qu'il n'a pas ici les mêmes raisons qu'il avoit à Upton, pour m'interdire la porte. Avouez que vous ne m'attendiez pas.... Mais parlons vrai, n'avez-vous pas ensorcelé ma maîtresse?.... La pauvre demoiselle! je l'aime, en vérité, tout aussi tendrement que si c'étoit ma sœur.... Que vous seriez ingrat, si vous n'étiez pas bon mari!.. Ah! monsieur, le ciel vous puniroit sans doute.

Jones, à la fois enchanté et désespéré, prioit presque à genoux la duegne de parler bas, à cause d'une dame

malade, et sur le point d'expirer, dans la chambre voisine.

Une dame ? s'écria-t-elle encore plus fort : oui, j'entends, une des dames de monsieur, sans doute ?.. Eh ! qu'il en est dans ce bas monde, monsieur Jones ! Je pense, Dieu me pardonne ! que celle même chez qui nous logeons est un peu du métier. Je crois du moins m'appercevoir de jour en jour que lady Bellaston ne vaut pas mieux qu'elle ne devroit valoir. = Doucement, doucement donc, ma chere ! lui dit Jones ; oubliez-vous qu'on entend tout de la chambre prochaine ?...

Eh bien, tout coup vaille, repartit Honora, je ne calomnie point ; car, entre nous, toute la maison dit (en secret cependant) qu'elle a souvent des rendez-vous quelque part, qui n'est pas chez elle.... Oui, oui, monsieur, je sais ce que je dis : la maison est sous le nom d'une vieille dame ; mais la nô-

tre en paie le loyer, et fait bien des présents encore..... Que de miseres dans la vie !...

Paix donc ! fi donc ! s'écria Tom. Songez-vous bien ..? = A quoi voulez-vous que je songe ? reprit la duegne... Quelle peste d'intérêt prenez-vous à une vieille folle que vous connoissez à peine ? Je ne dis d'elle que ce que tout le monde sait à-peu-près. Il est vrai qu'elle est riche : eh bien ! tant mieux pour elle. Si c'est par-là qu'on s'enrichit, je m'en goberge. Moins de richesse et plus de mœurs : c'est ma morale.

Les gens de cette dame sont des canailles, s'écria Jones à son tour, et déchirent injustement leur maîtresse.... Oh ! sans doute, répondit Honora, les domestiques sont toujours des canailles, c'est le mot propre, et mylady l'a toujours à la bouche. = Sophie, j'en suis bien sûr, interrompit Jones, ne

prête pas l'oreille à de pareils propos. Souvenez-vous, d'ailleurs, que mylady Bellaston est sa parente, et que je ne puis souffrir que vous parliez ainsi de ce qui appartient à Sophie. Si vous avez affaire à moi, descendons au plutôt : car, je vous le répete, nous avons, à deux pas d'ici, une femme mourante.

Oh! monsieur! dès que cela vous chagrine, j'ai fini.... Voici une lettre de ma jeune maîtresse... Que ne donneroient pas bien des lords pour en avoir autant! = Je ne le suis point, ma chere, répondit Tom en prenant la lettre d'une main, et en lui glissant cinq guinées de l'autre; mais prends toujours ceci. Il la chargea ensuite, à l'oreille, de mille tendres remerciements pour sa chere maîtresse, et renvoya la discrete Honora très satisfaite de son message.

Lady Bellaston sortit alors de des-

sous son rideau... Comment peindre sa rage? Sa langue n'articuloit rien; des éclairs sortoient de ses yeux, et ses mouvements seuls exprimoient l'excès de ses transports. Cependant, pourra-t-on le croire?.. à peine eut-elle recouvré l'usage de la voix, qu'au lieu de donner carriere à toute son indignation contre Honora et contre ses gens, elle parut tout oublier pour ne penser qu'à Jones.

Vous voyez, lui dit-elle, ce que ma foiblesse me coûte!.. Ma réputation, mon honneur.... sont perdus pour jamais!.... Et quel retour trouvé-je en vous? Négligée, méprisée... pour qui encore? pour une petite paysanne, pour un imbécille colifichet..... Ah dieu! l'aurois-je cru?

Quelles négligences, quels mépris, madame, pouvez-vous donc me reprocher?

Monsieur Jones, interrompit-elle,

ne dissimulons plus.... Si vous ne me trahissez point, il n'en est qu'une preuve... donnez-moi cette lettre...

Quelle lettre, madame ? lui dit Tom. = Quoi ! reprit-elle, auriez-vous l'impudence de me nier que cette détestable messagere ne vous ait point remis une lettre ?

Et pouvez-vous me demander, s'écria-t-il à son tour, que je vous remette ce que l'honneur me défend de céder qu'avec la vie ? M'estimeriez-vous assez peu pour le croire? Et si j'étois assez vil pour trahir cette aimable et jeune personne, quelle certitude auriez-vous que je vous fusse plus fidele?... Un instant de réflexion vous convaincra, j'en suis certain, qu'un homme dans les mains de qui le secret d'une femme n'est pas en sûreté, est le plus méprisable des êtres.

N'en parlons plus, monsieur... Ce seroit sans doute un peu trop exiger

de vous. Cette lettre, d'ailleurs, ne m'apprendroit que tout ce que je sais déja ; et je vois trop à quoi je dois m'attendre.

Ceci fut encore suivi d'une longue conversation, que le lecteur le plus curieux me remerciera de lui avoir épargnée. Contentons-nous de l'informer que lady Bellaston, devenue, par degrés, plus traitable, crut ou feignit de croire que la rencontre de Tom avec Sophie étoit purement accidentelle ; que Tom enfin rendit son innocence si palpable, qu'il y auroit eu de l'humeur à vouloir le bouder plus long-temps.

Il lui restoit pourtant au cœur une sorte de scrupule par rapport au refus qu'avoit fait Jones de lui montrer la lettre de Sophie ; tant l'amour est toujours injuste dans ses prétentions !

Mylady Bellaston fut enfin pleinement convaincue que Sophie occupoit

la premiere place dans le cœur de notre héros; et cependant, toute vaine, toute amoureuse qu'étoit cette dame, il fallut se résoudre à n'occuper que la seconde, ou, pour s'exprimer légalement, se contenter de l'usufruit d'un bien dont une autre avoit la propriété.

Après quelques contestations, il fut arrêté entre les parties que Tom, à l'avenir, verroit mylady chez elle : attendu que Sophie, sa duegne et les autres domestiques attribueroient ses visites à miss Western, et que Sophie elle-même le croiroit ainsi.

Jones, toujours charmé de voir Sophie, à quelque prix que ce pût être, prenoit en gré tout cet arrangement; et mylady s'applaudissoit en secret de pouvoir conserver son amant sous le nom de Sophie, sans avoir à craindre que Jones osât, pour son propre intérêt, ouvrir les yeux à sa maîtresse.

La premiere visite fut fixée au lendemain ; et lady Bellaston, après les politesses convenables de la part du très solide Jones, prit enfin congé de lui, et retourna chez elle.

CHAPITRE II.

Matieres diverses.

Dès que Tom se vit seul, il ouvrit précipitamment sa lettre, où il trouva ces mots :

« Il n'est pas possible, monsieur, de « vous exprimer tout ce que j'ai souf« fert depuis votre départ de la mai« son ; et comme j'ai des raisons essen« tielles pour craindre que vous n'y re« veniez, je me détermine, quoiqu'il « soit tard, à vous envoyer cette lettre « par Honora, qui m'a dit savoir votre « demeure.

« Je vous prie donc, au nom de tout « ce que vous croyez me devoir, de ne

« plus penser à reparoître chez mylady « Bellaston, à moins que vous ne vou« liez risquer de tout découvrir. Cer« tains mots lâchés de la part de la « dame me font même trembler, et « croire qu'elle a déja conçu quelques « soupçons. Attendons quelques cir« constances plus favorables; il en peut « naître : ne précipitons rien. Je vous « supplie, encore un coup, si mon re« pos vous est cher, de ne plus reve« nir ici. »

Cette lettre affligea Tom. Indépendamment du plaisir qu'il s'étoit promis en revoyant souvent Sophie, il se trouvoit réduit à l'alternative la plus embarrassante vis-à-vis de mylady Bellaston. Il savoit trop que cette dame ne se payoit pas aisément d'excuses; et de retourner chez elle, après la défense de Sophie, c'est ce que nul pouvoir humain n'eût pu obtenir de lui.

Après bien des réflexions, qui, durant cette nuit, tinrent lieu de sommeil à Tom, il se détermina à feindre une maladie. Comme il avoit plus d'une raison pour ne pas trop s'empresser de revoir mylady, il crut, au moyen de cette excuse, pouvoir manquer au rendez-vous sans la fâcher. Cet arrangement le tranquillisa.

Son premier soin, en se levant, fut d'écrire à Sophie, sous l'enveloppe de sa suivante. Il dépêcha ensuite un autre courier à lady Bellaston, pour lui faire part de son incommodité et de ses excuses. On lui rapporta sur-le-champ cette réponse :

« Je suis bien fâchée de ne pouvoir « compter sur vous cette après-midi, « et bien plus encore de la cause d'un « contretemps qui m'inquiète. Ayez « grand soin de vous; prenez les meil« leurs médecins ; et je compte que

« tout ira bien... Je suis, ce matin, si « obsédée d'importuns, que je trouve « à peine le temps de vous écrire ces « deux mots. Adieu.

« P. S. Je tâcherai de vous aller voir « dans la soirée, vers neuf heures.... « Faites en sorte d'être seul. »

M. Jones reçut alors une visite de madame Miller, son hôtesse, qui, après quelques politesses préliminaires, lui tint le discours suivant :

Je suis bien fâchée, monsieur, du sujet qui m'amene ici !.. Mais vous savez que j'ai deux filles, dont je dois conserver la réputation : ainsi j'espere que vous me pardonnerez si je vous prie de vouloir bien ne plus recevoir de femmes dans la maison, et sur-tout le soir. Il étoit deux heures sonnées, monsieur, lorsque celle de la nuit derniere est sortie !...

Je vous jure, madame, lui dit Jo-

nes, que celle qui est restée le plus tard (car l'autre n'a fait que m'apporter une lettre) est une femme de qualité, à qui j'ai l'honneur d'appartenir. J'ignore sa qualité, répondit l'hôtesse; mais je suis bien sûre qu'une femme qui se respecte un peu ne vient pas voir un jeune homme, en chambre garnie, à dix heures du soir, pour y rester seule avec lui pendant quatre heures entieres. D'ailleurs, la conduite et les propos indécents des porteurs, fatigués de l'attendre, me suffisent pour savoir à quoi m'en tenir. Partridge peut vous les répéter, et ma servante les a tous entendus : passons sur tout cela. Soyez convaincu, monsieur Jones, du vrai respect que j'ai pour vous. J'ignorois même (indépendamment de votre générosité envers mon cousin) à quel excès vous avez poussé la vertu en cette occasion ; et je n'imaginois guere à quelles extrémités la misere avoit con-

duit ce malheureux époux. Hélas! qui me l'eût dit? qui m'eût dit, lorsque vous me donnâtes avec tant de bonté ces dix guinées, que c'étoit pour un voleur de grand chemin?... Juste ciel! quelle action!.. Vous seul aviez sauvé cette famille infortunée.... M. Alworthy n'a rien exagéré lorsqu'il m'a peint votre bon caractere... Mais, dussé-je être capable d'oublier tout ce que je vous dois, ma reconnoissance envers lui seroit toujours d'un genre à ne me point permettre de vous manquer.... Non, monsieur Jones! non, daignez m'en croire: dussent mes filles, et ma propre réputation, n'être pas exposées, j'oserois encore, par le tendre intérêt que je prends à ce qui vous touche, vous marquer mes inquiétudes à la vue d'un commerce si dangereux pour un jeune homme. Mais, encore un coup, j'ai deux filles, mon cher monsieur, qui n'ont rien de recommandable,

pour parvenir à un établissement, que des mœurs pures et la bonté de leur caractere.... Et je me vois réduite, si vous rejettez ma priere, à vous supplier de chercher un autre appartement.

En vérité, madame, répondit Jones fort ému (et qui, au nom de M. Alworthy, avoit déja changé de couleur), votre compliment ne me paroît pas gracieux. Quoiqu'incapable, par ma conduite, d'attirer aucun scandale sur votre maison, je crois pourtant être en droit de recevoir chez moi qui il me plaît; et si cela vous blesse, je vais me hâter de trouver un autre logement.

J'en suis au désespoir, monsieur! lui dit madame Miller; mais je suis convaincue que M. Alworthy lui-même ne mettroit jamais le pied chez moi, s'il avoit conçu le moindre soupçon sur la réputation de ma maison. = A la bonne heure, madame, lui dit assez sèchement Jones. = J'espere,

monsieur, lui dit la bonne femme en soupirant, que vous n'êtes point irrité contre moi : je ne me consolerois jamais d'avoir offensé quelqu'un qui appartînt à M. Alworthy ! Je n'en ai, en vérité, pas fermé les yeux de la nuit ! = Je suis fâché d'avoir troublé votre repos, répondit Jones. Faites-moi, je vous prie, la grace de faire monter Partridge.

Dès que Tom se vit seul avec Partridge..... Eh bien, traître ! lui dit-il, combien aurai-je encore à souffrir de ton imbécillité, ou plutôt de la mienne, en te gardant plus long-temps avec moi?.... Ta maudite langue a donc juré ma perte?....

Quoi ! s'écria le pédagogue effrayé, quel nouveau crime ai-je commis?

Qui t'a permis, bavard, de raconter l'histoire du vol de Barnet, et d'en nommer l'auteur?

Si j'ai touché cette corde, répondit

Partridge, je suis bien sûr de n'y avoir point pensé à mal; car je me suis bien gardé d'en ouvrir la bouche, si ce n'est à quelques uns de ses parents, qui sûrement n'en diront rien à d'autres.

Fort bien! répondit Jones. Et qui t'a autorisé, après toutes les défenses que je t'ai faites, de jamais prononcer le nom de M. Alworthy? qui t'a autorisé, dis-je, à répandre ici que je lui appartiens?

Partridge, à cette seconde accusation, nia, avec serment, d'être coupable. C'étoit, dit-il, madame Honora, qui, en descendant la veille, lui avoit demandé si M. Jones avoit des nouvelles de M. Alworthy, et qui avoit été entendue par la servante de la maison; que madame Miller, sans doute instruite par cette même servante, avoit prétendu savoir de lui Partridge si son maître n'étoit pas ce M. Jones dont elle avoit tant entendu parler par

M. Alworthy lui-même; mais que lui Partridge avoit très-fortement nié d'en rien savoir...

Il faut qu'elle soit sorciere, monsieur, ajouta le pédagogue, pour avoir deviné que c'étoit vous ! Il est vrai que j'ai vu l'autre jour une vieille femme à la porte, très ressemblante à celle que nous avons trouvée sur la route, et qui nous a si bien mouillés. C'est, je vous jure, une grande imprudence que de passer auprès d'une vieille femme sans lui donner l'aumône, et sur-tout quand elle nous regarde en face ! Pour moi, je n'en rencontrerai jamais sans dire tout bas.

Infandum, regina, jubes renovare dolorem.

La simplicité de Partridge fit rire son maître, et mit fin à sa colere, qui, à dire le vrai, n'étoit jamais durable. Loin de faire aucun commentaire sur la justification de cet homme, il lui ordonna seulement de lui chercher au

plutôt un appartement dans une autre maison.

CHAPITRE III.

Qui plaira, à ce qu'on espere, aux jeunes gens de l'un et l'autre sexe.

Partridge n'eut pas plutôt quitté Jones, que M. Nightingale, avec qui notre héros avoit contracté la plus grande intimité, entra dans sa chambre, et le railla sur sa bonne fortune de la nuit derniere.

Jones, qui le croyoit instruit par l'hôtesse, fit part à son ami du dessein où il étoit de prendre un appartement ailleurs.

En ce cas, lui dit Nightingale, nous décamperons donc ensemble: car mon dessein n'est pas de coucher dans la maison, et je vous le dis sous le secret.

Quoi! lui dit Tom, vous a-t-on fait le même compliment qu'à moi?

Non, répondit l'autre; mais l'appartement est trop petit, et ne me convient plus.... D'ailleurs, je m'ennuie dans ce quartier-ci: je veux me rapprocher du grand monde, et je vais loger dans Pall-Mall. = Et comptez-vous déloger sans rien dire? repartit M. Jones.

Oh! je vous en réponds, lui dit l'autre. Je ne sortirai pourtant pas sans payer... Mais j'ai des raisons secretes pour ne pas faire mes adieux.

Pas si secretes, répondit Tom; car je n'ai pas été deux jours ici sans les connoître... Votre départ coûtera bien des larmes..... Pauvre Nancy, que je vous plains!.... Mon ami, vous avez trompé cette fille... Elle gémira longtemps du malheur de vous avoir connu.

Que diantre voulez-vous? s'écria Nightingale, est-ce ma faute?... N'allez-vous pas vouloir que je l'épouse?

Non, lui dit Tom; mais je suis fâ-

chéque vous ayez joué si sérieusement l'amour avec elle, et même en ma présence. Je ne conçois pas, en vérité, comment il se peut que la mere ne s'en soit pas encore apperçue.

Bon! s'écria Nightingale; et qu'auroit-elle vu?

Elle auroit vu que vous aviez tourné la tête à sa fille; que la pauvre enfant ne pouvoit déguiser un moment sa passion pour vous; que vous ne pouviez paroître, ou disparoître, sans la faire ou rougir ou pâlir. Sur mon honneur! j'ai pitié d'elle; car je la crois, à tous égards, l'une des meilleures et des plus aimables créatures que je connoisse.

Ainsi, répondit Nightingale, suivant votre doctrine, il ne sera donc plus permis de s'amuser avec les femmes, dans la crainte de les rendre trop amoureuses?

Mon ami! lui dit Tom, vous m'entendez sûrement un peu mieux : les

femmes, à ce que je crois, ne s'enflamment pas si aisément; et vous avez ici excédé les bornes de la galanterie ordinaire...

Quoi! pensez-vous, interrompit l'autre, que j'aie abusé de sa crédulité pour...?

Non, répondit Jones d'un air sérieux, je ne vous fais pas cette injure. J'ai même peine à vous croire capable d'avoir formé de sang froid le dessein de troubler le repos de cette pauvre créature, ni d'en avoir prévu les conséquences : je connois trop la bonté de votre caractere pour vous imaginer coupable de cet excès de cruauté. Je vous soupçonne seulement d'avoir cherché à satisfaire votre passion, sans penser que Nancy pourroit en devenir la victime; et, tandis que vous ne songiez qu'à votre amusement, de lui avoir sans doute donné lieu de se flatter que vos desseins étoient plus sérieux.

Car enfin à quoi tendoient toutes ces pompeuses descriptions de la félicité de deux cœurs vivement épris l'un de l'autre? toutes ces protestations d'une tendresse aussi généreuse que désintéressée?... La supposiez-vous incapable de se les appliquer? Ou bien (parlez-moi franchement) votre intention n'étoit-elle pas en effet de vous concilier, par tous ces propos séduisants, son estime et sa confiance?

Ma foi! cher Tom, s'écria Nightingale, je n'en attendois pas tant de vous; et vous feriez un excellent ministre... Ainsi, pour peu que Nancy vous eût paru sensible, vous eussiez donc été assez religieux pour....

Oui, je le jure par l'honneur! s'écria Jones. = Tom! mon ami Tom! lui dit en riant Nightingale, vous oubliez la nuit derniere.

Écoutez, monsieur Nightingale, lui dit Jones, je ne prétends pas être plus

vertueux qu'un autre : les femmes, qui plus est, m'ont été cheres ; mais je n'ai point à me reprocher de les avoir jamais trompées..... je serois même au désespoir d'avoir à m'imputer la perte de la plus vile créature. Ce que je ne vous pardonne point, c'est de vous être fait aimer.

J'en suis réellement fâché, dit Nightingale ; mais le temps et l'absence la guériront bientôt sans doute. C'est un remede dont j'ai besoin moi-même : car, je vous l'avouerai.... jamais femme ne me fut plus chere que la pauvre Nancy. Mais il faut tout vous dire : mon pere m'a choisi pour épouse une riche héritiere que je ne vis jamais, et qui arrive à Londres pour terminer l'affaire... Vous souriez, je le vois ; sans doute vous n'en croyez pas un mot. Rien n'est pourtant plus véritable ; et j'en suis, d'honneur, désespéré. Ô ma Nancy ! que n'ai-je une fortune à mettre à tes pieds !

Plût au ciel que cela fût, s'écria Tom, pour le bonheur de tous les deux! Mais vous ne comptez pas, sans doute, sortir d'ici sans dire adieu?

C'est à quoi je ne puis me résoudre, répondit Nightingale; je ne pourrois soutenir cette scene, ni le désespoir de cette pauvre enfant. De grace, mon ami, n'en dites rien : mais mon dessein est de partir ce soir, ou demain de grand matin.

Tom, après lui avoir donné sa parole, témoigna à M. Nightingale qu'il seroit charmé de loger en même maison que lui; et sa proposition fut acceptée avec le plus grand plaisir.

Ce M. Nightingale, dont nous aurons à parler un peu plus dans la suite, avoit des sentiments de probité. Sa morale en amour étoit simplement relâchée : non pas qu'à cet égard même il fût ce qu'on appelle sans principes, ainsi que la plupart des jeunes gens le

sont, ou affectent de l'être ; mais il n'en avoit pas moins séduit et trompé plus d'une femme. Jones, toujours zélé défenseur du sexe, lui en avoit même déja fait des reproches un peu amers. Les femmes, disoit notre héros, si nous les regardons comme nos amies, doivent être honorées, cultivées, caressées avec la plus vive tendresse ; et, au cas contraire, n'offrent à leurs vainqueurs que des victoires dont un orgueil bien entendu devroit souvent rougir.

CHAPITRE IV.

Histoire abrégée de madame Miller.

Tom Jones, pour un malade, ne dîna pas mal ce jour-là. Il fut invité l'après-midi à prendre du thé chez madame Miller. Cette bonne femme, qui avoit appris, soit de Partridge, soit de quelque autre, que Tom appartenoit à M. Alworthy, ne pouvoit soutenir la pensée de se séparer mal d'avec son jeune locataire.

Dès que le thé fut pris, et qu'elle eut renvoyé ses filles, madame Miller lui témoigna toute sa surprise d'avoir eu chez elle pendant plusieurs jours quelqu'un de cher à M. Alworthy, sans en avoir rien su. Hélas ! monsieur, dit-elle à Jones, vous ignorez tout ce que je dois à ce très digne et très respectable seigneur. Permettez que je vous l'apprenne.

Madame Miller raconta alors ce peu de mots de son histoire.

Restée veuve d'un ministre, avec deux enfants en bas âge, elle alloit infailliblement tomber dans la misere, lorsque M. Alworthy, qui avoit connu son mari, ayant par hasard été instruit de la situation de la veuve, lui avoit écrit cette lettre :

« MADAME,

« Mon cœur gémit avec vous de la « perte que vous avez faite ; mais votre

« bon esprit, et les excellentes leçons « que vous avez reçues du plus digne « des hommes, vous aideront mieux « à la supporter que mes foibles con- « seils. Je me flatte même qu'une fem- « me que l'on m'a dit être la plus ten- « dre mere ne s'abandonnera pas as- « sez à la violence de sa douleur pour « perdre de vue ce qu'elle doit à de pau- « vres enfants qui n'eurent jamais un « plus grand besoin de son secours.

« Pardonnez, madame, si, en vous « supposant dans ces premiers mo- « ments peu capable d'entrer dans le « détail de vos affaires, j'ai chargé « quelqu'un de vous compter vingt gui- « nées, que je vous prie d'accepter jus- « qu'à ce que je puisse avoir le plaisir « de vous aller rendre mes devoirs; et « croyez-moi, &c. »

M. Alworthy, continua l'hôtesse, ne s'étoit pas contenté de ce bienfait.

Au premier voyage qu'il avoit fait peu de temps après à Londres, il avoit mis cette femme en état de louer et de meubler une maison, et lui avoit constitué une rente annuelle de cinquante livres sterling, dont elle avoit toujours été très bien payée.

Jugez, après cela, monsieur Jones, s'écria madame Miller, jugez de la vénération que je conserverai toute ma vie pour ce respectable seigneur! Ne me croyez donc pas trop indiscrete; n'accusez donc pas mes motifs, lorsque, connoissant les sentiments de M. Alworthy pour vous, j'ose vous supplier de craindre et d'éviter le commerce de certaines femmes, dont les artifices ne vous sont pas encore connus. Vous êtes jeune, monsieur Jones! j'ai vécu plus que vous: daignez croire que mes avis ne sont dictés que par le zele et l'amitié la plus sincere. Sur-tout ne vous offensez pas de ce que je me suis crue for-

cée de vous dire par rapport à la réputation de ma maison et à celle de mes filles : vous sentez, j'en suis convaincue, combien mes craintes sont fondées.

Vous n'avez pas besoin de tant d'excuses auprès de moi, madame, lui dit Jones : vous ne m'avez point offensé, et je ne puis qu'applaudir à vos raisons. Mais souffrez que je vous désabuse de l'idée où vous êtes que j'appartienne à M. Alworthy. On vous a trompée, madame ; et sans doute, en vous trompant, on a fait injure à ce digne et respectable seigneur. Je vous proteste que je n'ai pas l'honneur de lui appartenir.

Hélas ! monsieur, répondit-elle, je le sais, et je sais même qui vous êtes : M. Alworthy m'a tout dit. Mais je ne sais pas moins que, fussiez-vous son fils, jamais il n'eût marqué plus de tendresse pour vous, qu'il n'en a souvent

témoigné en ma présence. Ne rougissez donc point de votre état : non, non, monsieur, les personnes estimables ne vous en chériront pas moins. Il n'est point de naissances basses, mon époux me l'a dit cent fois : l'enfant ne peut porter la peine d'un événement dont il n'est point coupable ; et si quelqu'un doit en rougir, ce sont ceux de qui il tient l'être.

Puisque vous me connoissez, dit Tom en laissant échapper un soupir, il faut donc vous instruire du reste de mes infortunes....

Il lui raconta alors toutes les circonstances de son histoire, mais sans parler de sa Sophie, sans même prononcer son nom.

La bonne femme en fut fort attendrie, et commençoit à mettre au jour des réflexions qui probablement n'eussent pas été courtes, lorsque Tom, voyant approcher l'heure où mylady

Bellaston devoit arriver, lui dit, en se levant, qu'il attendoit une visite de la même dame qui étoit déja venue dans la maison ; mais que cette visite seroit la derniere, et qu'il en donnoit sa parole.

L'hôtesse eut d'abord quelque peine à se rendre. Elle céda pourtant aux protestations de Jones, qui lui jura que c'étoit une femme de grande qualité, et qu'il ne s'agissoit entre eux que d'affaires très innocentes.

Il se hâta de monter dans sa chambre, où, depuis neuf heures jusqu'à minuit, il attendit vainement mylady Bellaston.

CHAPITRE V.

Scene intéressante.

On se souvient, sans doute, ou l'on a oublié que Tom avoit peu dormi la nuit précédente. Il est pourtant bon de se le rappeller pour ne pas être étonné

de le trouver encore au lit à onze heures du matin. Il est vrai que le rendez-vous manqué de lady Bellaston, que l'inquiétude que lui causoit Sophie, que la compassion dont il étoit pénétré pour la petite Nancy, l'avoient assez occupé pendant la premiere partie de la nuit pour écarter le sommeil de ses yeux; mais la nature, toujours attentive à réclamer ses droits, s'en étoit si bien ressaisie, que Jones eût peut-être encore dormi long-temps, si des cris douloureux, qui tout-à-coup frapperent son oreille, ne l'eussent pas réveillé en sursaut.

Il fit monter Partridge, et lui demanda ce que signifioit le bruit qu'il entendoit en bas.

Hélas! monsieur, lui dit le pédagogue, c'est miss Nancy qui a des foiblesses réitérées; c'est sa mere et sa sœur qui crient et se lamentent autour d'elle...

Une ombre de tristesse, qui se répandit tout-à-coup sur le visage de Jones, frappa Partridge, qui crut la dissiper en ajoutant, d'un air lourdement malin, que l'accident arrivé à Nancy (suivant ce qu'il avoit appris de la servante) n'avoit en soi rien d'absolument extraordinaire. Elle a voulu, dit-il, en savoir autant que sa mere. Eh bien ! c'est un enfant de plus pour l'hôpital, et voilà tout. =Pour Dieu ! lui dit Tom en colere, finis tes imbécilles plaisanteries. Faut-il que le malheur d'autrui soit toujours l'objet de ta joie?..... Cours au plutôt chez madame Miller : demande si je puis la voir..... Mais non, demeure : tu vas faire encore quelque balourdise...... j'irai moi-même.

Tom se hâta de s'habiller et de descendre. Madame Miller étoit dans une chambre au fond de la maison, avec ses deux filles. On l'introduisit dans la

salle à manger, d'où il envoya offrir ses services à cette bonne femme, au cas qu'ils pussent lui être utiles en cette occasion.

A ces mots, que l'hôtesse avoit entendus, elle accourt à lui toute en larmes. Ah ! monsieur Jones ! lui dit-elle, vous êtes sûrement le meilleur des hommes. Mille et million de graces pour les offres que vous me faites ! Mais, hélas ! rien ne peut maintenant sauver ma fille... Ô mon enfant ! ô ma chere Nancy !... C'en est fait, monsieur Jones... Nancy est pour jamais perdue !...

Madame Miller apprit alors à notre héros, que M. Nightingale, après avoir séduit sa fille, et l'avoir mise dans un état qui n'étoit plus douteux, l'avoit abandonnée à toute l'horreur de son sort, en quittant tout-à-coup la maison. Voyez, monsieur ! s'écria-t-elle, jugez par cette lettre s'il fut jamais un monstre plus odieux que lui !

LETTRE DE M. NIGHTINGALE.

« Chere Nancy,

« Comme il ne m'est pas possible « de vous annoncer de bouche une « nouvelle aussi cruelle pour moi que « pour vous-même, je prends le parti « de vous apprendre, par écrit, que « mon pere exige de mon obéissance « que je fasse ma cour à une jeune et « très riche héritiere qu'il m'a choisie « pour... Ce mot affreux me coûte trop « à écrire; et vous sentez sans doute « combien un sacrifice qui m'arrache « à tout ce que j'aime, doit coûter à « mon cœur. La tendresse qu'a pour « vous votre mere doit vous encoura- « ger à lui confier les tristes conséquen- « ces de notre union, que l'on peut « aisément tenir secretes, et dont je « m'engage de payer abondamment « tous les frais. Je souhaite que vous « ayez moins à souffrir de cet événe-

« ment, que je n'en ai souffert moi-
« même. Rappellez toute votre vertu ;
« employez tout votre courage pour
« soutenir un coup aussi sensible pour
« moi que pour vous-même, pour par-
« donner à un amant, pour oublier un
« malheureux que la certitude de sa
« ruine, s'il balançoit encore, a pu
« seule obliger à vous écrire cette let-
« tre. Oubliez-moi de grace, c'est-à-
« dire en qualité d'amant : mais comp-
« tez toujours sur la vive et sincere a-
« mitié du fidele et infortuné

« NIGHTINGALE ».

Jones, après cette lecture, resta quelques instants muet..... Je ne puis vous exprimer, madame, dit-il enfin à la mere affligée, combien je me sens indigné ! Souffrez pourtant que je vous prie de vous conformer, sur-tout en un point, à l'avis de celui qui vous offense : songez à la réputation de vo-

tre fille. = Elle est perdue, monsieur! elle est à jamais perdue, ainsi que sa réputation, s'écria madame Miller: la chambre étoit pleine de monde au moment où Nancy a reçu cette fatale lettre; un évanouissement subit a rendu sa honte publique. Mais ce malheur, tout horrible qu'il est, n'est pas encore celui qui maintenant m'épouvante le plus: je perdrai ma fille, monsieur! La pauvre infortunée a déja deux fois voulu finir sa vie et ses malheurs. Nous l'avons en vain arrêtée: elle a juré de n'y point survivre. Hélas! je penserois comme elle.... Ô mon enfant! tel est donc le fruit de tant de soins!.... Barbare Nightingale, tu nous as tous sacrifiés!....

Jones, les yeux baignés de larmes, partageoit et soulageoit sans doute mieux la douleur de cette bonne mere, que n'eût peut-être fait un autre en s'épuisant en insipides lieux communs.

Ah ! dit madame Miller, j'ai éprouvé, j'éprouve encore toute la bonté de votre cœur : mais ce que le mien doit ressentir est au-delà de vos idées.... La plus aimable, la plus douce, la plus soumise, la plus tendre des filles... Ô ma chere Nancy ! je t'aimois trop : tu réunissois tous mes vœux. Aveugle que j'étois dans mon espoir ! c'est ta beauté qui cause ta ruine ! Je voyois sans crainte, et même avec plaisir, les attentions de son ravisseur ; je ne lui soupçonnois que des vues légitimes ; j'étois assez vaine pour espérer.... que dis-je ? ne m'en a-t-il pas mille fois flattée ? Même en votre présence, monsieur, n'a-t-il pas nourri et fortifié ces espérances par le langage de l'amour le plus pur et le plus séduisant ?.... Si ses artifices ont eu sur moi quelque pouvoir, que n'ont-ils pas dû opérer sur un enfant dont la candeur et l'innocence composent tout le caractere ?...

A ces mots, la petite Betty accourut dans la chambre en criant : Maman! maman! venez donc secourir ma sœur.... Nous ne pouvons plus la tenir.

Madame Miller ordonna à Betty de demeurer quelques instants avec M. Jones, et courut à sa fille aînée en s'écriant du ton le plus pathétique : Juste ciel! conserve-moi du moins celle-ci.

Tom, quoique fort affligé lui-même, fit tout ses efforts pour consoler la petite fille, qui se désespéroit de la maladie de sa sœur.

Madame Miller, en rapportant à son retour de meilleures nouvelles de Nancy, qu'elle avoit laissée un peu plus tranquille, se souvint qu'elle avoit dès la veille invité Jones à déjeûner, et lui en fit ses excuses.

J'espere, madame, lui dit-il, goûter bientôt un plaisir plus flatteur pour

moi que celui dont vous daignez vous souvenir; et c'est en vous rendant service, ainsi qu'à votre fille, que je cours le chercher. Quel que soit le succès de mon entreprise, comptez du moins sur tout mon zele. Ou je me trompe fort, ou, malgré tout ce qui vous afflige, M. Nightingale n'est ni sans remords ni sans amour pour votre fille. Si je trouve ces sentiments dans son cœur, j'ose encore me flatter que tout n'est pas désespéré. Employez tous vos soins pour calmer Nancy et pour vous consoler vous-même : je cours chez M. Nightingale ; et peut-être le ciel daignera seconder mes vœux.

CHAPITRE VI.

Entrevue de messieurs Jones et Nightingale.

Il en est à-peu-près du bien comme du mal que nous faisons à autrui, il retombe presque toujours sur nous.

Si l'homme généreux jouit de ses propres bienfaits presque autant que celui qui les reçoit, je crois qu'il est peu de caracteres assez complètement diaboliques pour faire le mal sans en ressentir également quelques remords.

M. Nightingale n'étoit pas de cette derniere classe. Tom le trouva, près de son feu, triste et rêvant profondément à la situation douloureuse où il supposoit que devoit être alors la pauvre Nancy. Dès qu'il apperçut son ami, il vola dans ses bras. Vous arrivez fort à propos, lui dit-il, je ne fus jamais plus mélancolique.

J'en suis fâché, lui dit Jones; ma présence n'est point faite pour vous égayer : je crains même d'ajouter encore à vos ennuis. Quoi qu'il en soit, je ne puis vous flatter. Apprenez donc qu'une famille entiere, dont vous avez causé la perte, est le seul objet qui m'amene.

La pâleur de M. Nightingale, à ce premier début de Tom, ayant convaincu ce dernier que ses conjectures n'étoient pas absolument fausses, lui inspira toute la confiance et la chaleur nécessaires pour lui tracer le tableau déplorable des faits dont il venoit d'être témoin.

Nightingale, quoiqu'ému, quoique touché plus qu'il ne l'auroit cru, l'écouta cependant sans l'interrompre.

Dès que M. Jones eut fini : Ce que j'entends, ô mon ami ! lui dit Nightingale, me déchire le cœur. Quoi ! le malheur a voulu que le secret de ma lettre ait été rendu public ?.... Pauvre Nancy ! Sa réputation auroit du moins été sauvée ; cet accident n'eût pas été connu ; elle n'en eût pas été moins aimable. Supposons même qu'un époux un jour en eût eu connoissance, son propre intérêt l'eût sans doute obligé de se taire.

Mon ami, lui dit Jones, soyons sinceres. Vous connoissez mieux Nancy. Son cœur est tellement à vous, et vous l'avez séduite au point que la perte de son honneur est peut-être le moindre objet de ses regrets. C'est vous qu'elle regrette ; c'est votre trahison seule qui fait périr en un jour et votre amante et sa famille.

Ma trahison ! s'écria Nightingale. Non, mon ami, elle a toujours et mon estime et ma tendresse. Mon épouse, dût-ce être Vénus même, ne les acquerra jamais au même point.

En ce cas, lui dit Jones, comment est-il possible que vous l'abandonniez ?

Hélas ! comment faire autrement ? répondit l'autre. = Demandez-le à Nancy, repartit Jones avec fermeté. Dans l'état où vous l'avez mise, elle seule peut vous donner un bon conseil. Son intérêt, plus que le vôtre, doit maintenant régler votre conduite.

Si c'est moi que vous consultez, s'écria Tom, remplissez son espoir et celui de sa famille : que dis-je? remplissez le mien même ; je vous avoue avec sincérité que vous l'aviez fait naître dès les premiers instants que je vous vis près de Nancy. Pardon si je présume assez de votre amitié pour ne vous point cacher tout ce que la pitié m'inspire en faveur de ces pauvres infortunées. Mais j'en appelle à votre propre cœur : qu'il juge si votre langage a pu tromper non seulement Nancy, mais encore sa mere même. Examinez-vous bien sur cet article : je laisse à votre probité le soin de vous indiquer vos devoirs.

Je vous entends, dit en soupirant Nightingale, et je vous dirai plus..... j'ai promis positivement : je le crains du moins autant que je le crois!

Vous avez promis, lui dit Jones ; .. et vous hésiteriez encore !

Mettez-vous à ma place, répondit l'autre : je vous connois homme d'honneur, incapable, en me conseillant, d'en trahir les loix... Indépendamment de toute autre considération, après ce secret divulgué, puis-je sans honte épouser cette fille ?

Eh ! pourquoi non ? répliqua Tom, si le véritable honneur, qui au fond n'est autre chose que la bonté même, vous le dit, et l'exige... Mais, puisque vous m'opposez ce scrupule, permettez que je l'examine.

Pouvez-vous, sans blesser ce même honneur, vous sentir véritablement coupable d'avoir, sous de fausses promesses, perdu cette jeune personne ? de lui avoir, en abusant de sa crédulité, ravi son innocence ? Pouvez-vous avec honneur vous sentir, vous connoître, vous avouer, malgré vous-même, l'artisan volontaire de l'opprobre et de la destruction d'un être humain ?

Pouvez-vous avec honneur enlever la réputation, la paix, la vie même, peut-être plus encore, à cette aimable créature? L'honneur se rappellera-t-il, sans frémir, qu'elle est jeune, sans art et sans défense? que c'est elle qui vous aimoit, qui ne respiroit que par vous, qui eût péri cent fois pour vous, qui sans doute eût cru faire un crime en vous soupçonnant d'imposture, et qui croyoit se rendre plus aimable encore en sacrifiant tout à l'objet de sa tendresse?... L'honneur, dis-je, peut-il réfléchir plus d'un instant sur de pareils objets?

Votre raisonnement est juste, répondit Nightingale : j'adopte tous vos sentiments.... Mais connoissez-vous bien le monde? Après l'éclat d'un tel événement, oserois-je avouer mon épouse? oserois-je encore me montrer?

Qu'entends-je? Ah! rougissez, monsieur, rougissez, s'écria Jones, d'une telle foiblesse... L'instant où vous avez

juré de l'épouser en a fait votre femme. On peut accuser sa prudence, mais non pas sa vertu. Eh ! qu'est-ce que ce monde que vous semblez tant redouter ? Un tas de débauchés, de gens sans principes et sans mœurs, de sots et de faux importants. Pardon si je m'échappe ! Cette mauvaise honte ne peut naître que d'une fausse modestie, ombre éternelle du faux honneur... Quiconque a des notions du véritable ne pourra que vous approuver. Mais, dussions-nous supposer le contraire, votre cœur, mon ami, ce cœur que je connois juste et sensible, pourra-t-il manquer de s'en applaudir ? Ce sentiment pur et délicieux qu'inspire toujours une action noble, juste et généreuse, n'est-il pas plus satisfaisant pour lui, que les louanges mal acquises de ce prétendu monde que vous semblez tant respecter ?... Pesez l'alternative ; jettez de bonne foi les yeux sur ces

deux différents tableaux : voyez d'un côté cette infortunée, cette tendre et crédule amante expirant dans les bras d'une mere ; entendez son dernier soupir prononcer encore votre nom ; écoutez-la plaindre son sort, sans accuser la cruauté de celui qui le cause ; peignez-vous sa famille désespérée détestant l'auteur de sa perte, et périssant du même coup dont vous avez frappé votre victime. Jettez enfin les yeux sur votre malheureux enfant, sans secours, sans nom, sans état, sans appui, expirant dans l'opprobre, ou languissant dans la misere. Ramenez alors vos regards sur vous-même ; voyez en vous l'unique auteur de cette affreuse tragédie... et réfléchissez un instant.

Envisagez-vous, de l'autre part, dissipant d'un seul mot toutes ces horreurs ; rendant la vie à tant de malheureux.... Goûtez la joie, jouissez des

transports de cette jeune et tendre amante volant ou plutôt se précipitant dans vos bras; voyez le sang colorer de nouveau ses joues pâles et livides; le feu de l'amour ranimer ses yeux presque éteints par les pleurs; et la reconnoissance exprimer toute l'ardeur et la vivacité de ses sentiments. Voyez plus loin sa respectable mere, passant tout-à-coup de l'abîme du malheur au comble de la félicité, ne plus voir en vous que le dieu tutélaire et le libérateur de sa famille. Quel bonheur, quel plaisir, ô mon ami! de faire tant d'heureux en un instant!

Telle est, mon cher Nightingale, telle est l'alternative, tels sont les deux tableaux que je recommande à votre attention..... Je ne connois plus mon ami, ou son choix ne sera pas longtemps douteux.

Ah! ne méconnois point ton ami! s'écria Nightingale. Mon cœur, pour

être brisé, n'attendoit pas les traits vainqueurs de ton éloquence. La pitié le pressoit, lui parloit déja pour Nancy; et plût au ciel que je n'eusse point à me reprocher le malheur dont elle gémit!... Croyez-moi, monsieur Jones, j'ai long-temps combattu; j'ai long-temps lutté contre moi-même avant de pouvoir me résoudre à tracer cette lettre fatale qui cause aujourd'hui tant de maux. Si mon cœur seul étoit à consulter, Nancy seroit demain ma femme. Je le voudrois, j'en atteste le ciel! Mais puis-je imaginer et pouvez-vous imaginer vous-même que j'obtienne jamais l'aveu d'un pere tel que le mien? d'un pere qui s'est engagé d'un autre côté, et qui, dès demain, doit me présenter à la jeune et riche héritiere qu'il me destine?

Je ne connois point votre pere, répondit Jones; mais si j'étois assez heureux pour le persuader, promettez-

vous de rendre la vie à Nancy et à sa mere?

Ah! de toute mon ame, répondit Nightingale, et avec autant d'ardeur que je recherche ma propre félicité... Puis-je espérer de la trouver ailleurs?.. Ah! si Nancy connoissoit mes remords, les pleurs que j'ai versés, tout ce que j'ai souffert depuis hier, je crois qu'elle en auroit pitié. L'amour jamais ne m'a bien parlé que pour elle ; l'honneur seul, ou plutôt son fantôme, combattoit contre lui..... Ô mon ami! vous l'avez terrassé, et je me sens digne de vous. S'il est possible que mon pere consente à mes vœux, je suis le plus heureux des hommes!

Eh bien! je l'entreprends, s'écria Tom. Mais quelque face que je puisse donner à cette affaire, n'allez pas vous fâcher contre moi. Votre pere, et vous en conviendrez, n'eût sans doute pas ardé à savoir de quoi il s'agit : les a-

ventures de ce genre font des progrès rapides dans le monde : vous l'avez déja trop malheureusement éprouvé. D'ailleurs, si nous ne prévenons pas les accidents qui peuvent arriver, et que j'ai tout lieu de craindre, vous vous verriez, avant qu'il soit deux jours, la fable et l'horreur du public... Laissez-moi donc agir. S'il est quelque lueur d'humanité dans le cœur de votre pere, il sera sensible à ce que je lui prépare. Indiquez-moi seulement sa demeure ; je ne perdrai pas un moment. Quant à ce qui vous touche, hâtez-vous, si vous l'aimez, de voler chez Nancy : allez fermer le tombeau déja ouvert pour elle. Le spectacle qui vous attend dans cette maison de douleur vous prouvera que je ne vous ai rien exagéré.

Nightingale consentit à tout. Il donna l'adresse de son pere à Tom, en lui marquant combien il avoit lieu de craindre que ses efforts ne fussent in-

fructueux auprès d'un homme aussi avare que ferme dans ses volontés.... Attendez, dit-il tout-à-coup à Jones... si vous lui disiez que je suis déja marié, il se rendroit peut-être plus traitable.... Voyez, éprouvez ce moyen extrême : j'aime assez Nancy pour le hasarder, quelles qu'en puissent être les suites.

Jones approuva l'idée de son ami, et partit pour chercher le vieux Crésus, tandis que Nightingale alloit rendre la vie à son amante.

CHAPITRE VII.

Entrevue de Jones et du pere de M. Nightingale. Arrivée d'un nouveau personnage.

Le pere de M. Nightingale, après avoir jadis fait sa fortune dans le commerce, ne négocioit, depuis long-temps, qu'en argent, celle de toutes les denrées dont il connoissoit le mieux les avantages, et qu'il savoit toujours em-

ployer utilement pour lui-même, soit au service du public, soit à celui des particuliers. Cet homme, en un mot, n'étoit qu'argent, ne connoissoit qu'argent, n'entendoit, ne voyoit et ne rêvoit qu'argent; philosophe d'ailleurs, et qui, maître de ses passions,

Avoit su réunir dans le fond de sa caisse
Ses craintes, ses desirs, ses vœux et sa tendresse.

La fortune, dans son quart-d'heure le plus fantasque, n'eût pu, je crois, choisir en notre ami Jones un ambassadeur moins propre à traiter avec un pareil personnage.

Aussi Dieu sait comme il fut reçu, lorsqu'après un assez long préambule il eut appris au bon homme que son fils étoit marié à miss Nancy Miller!

Le détail de cette scene, qui fut très longue, ne me paroît pourtant pas assez intéressant pour être rapporté, surtout dans les circonstances présentes,

où nous avons bien mieux à faire : les propos, les emportements, les menaces d'un pere aussi dur qu'avare, et qui se voit trompé dans ses plus cheres espérances, sont fort aisés à présumer.

La tempête étoit parvenue entre eux au plus haut point, lorsque le frere du fougueux vieillard arriva dans son cabinet.

Ces deux personnages, quoique parents si proches, étoient de caracteres diamétralement opposés. Le frere arrivant avoit aussi été élevé dans le commerce : mais il ne s'étoit pas plutôt vu un fonds de 6000 livres sterling, que, renonçant à tout autre espoir de fortune, il s'étoit retiré à la campagne, où, depuis vingt-cinq ans, il vivoit heureux avec une épouse fort aimable, et qui tenoit tout de lui.

Il n'avoit qu'une fille, enfant gâté à tous égards ; et qui, pour ne pas quitter ses parents, avoit depuis peu refusé un établissement considérable.

La jeune personne que M. Nightingale pere avoit destinée à son fils étoit du voisinage de son frere, et très liée avec sa niece. C'étoit même à propos du mariage projetté que Nightingale frere étoit venu en ville, non pas pour en hâter l'accomplissement, mais pour le rompre s'il étoit possible, attendu les nombreuses imperfections tant corporelles que spirituelles de la future.

Il fut charmé d'apprendre le mariage de son neveu avec Nancy qu'il connoissoit; et lorsque son frere eut bien purgé sa bile sur ce chapitre, il lui parla ainsi:

Si vous étiez un peu plus de sang froid, mon frere, je vous demanderois si c'est pour l'amour de lui-même, ou pour l'amour de vous seul, que vous aimez aujourd'hui votre fils. Vous me répondriez, du moins je le suppose, que c'est pour l'amour de lui-même; que c'est son bonheur seul que vous

cherchiez dans l'alliance proposée.

Mais, mon frere, les regles de bonheur que nous prescrivons si volontiers aux autres m'ont toujours paru fort absurdes; et la puissance de quiconque insiste sur un point si délicat n'offrit jamais rien à mes yeux que d'injuste et de vraiment tyrannique. C'est une erreur vulgaire, je le sais; mais ce n'est pas moins une erreur: et si son absurdité est sensible, c'est sur-tout lorsqu'il s'agit du mariage, dont la félicité est attachée à l'affection subsistante entre les parties.

J'ai donc toujours pensé que le choix des parents dans ces sortes d'occasions étoit d'autant moins raisonnable, que rien ne peut commander à l'amour; que cette passion, soit par elle-même, soit par la perversité de notre nature, hait tellement tout ce qui sent la contrainte, que souvent les efforts de l'éloquence même ont suffi pour la révolter.

Je conviens cependant que les parents, dussent-ils n'être pas bien sages, sont faits pour être consultés; qu'ils peuvent même en certains cas refuser leur consentement. Votre fils, à cet égard, est par conséquent coupable envers vous. Mais procédons de bonne foi, mon frere; n'y auriez-vous pas vous-même un peu contribué? n'auriez-vous point, par de fréquents propos sur ce sujet, laissé entrevoir à votre fils une certitude morale de vos refus, au cas que la fortune d'une épouse ne quadrât pas tout-à-fait avec vos idées? n'est-ce peut-être pas ce motif seul qui allume aujourd'hui votre colere? et si votre fils a péché dans un seul point contre ce qu'il vous doit, n'auriez-vous peut-être pas, en même temps, excédé les bornes de l'autorité paternelle, en lui choisissant, en lui marchandant une épouse qu'il ne connoît pas, que vous ne connoissez pas

vous-même, et que vous rougiriez d'avoir choisie, si la moindre partie de ce que je sais sur son compte vous étoit révélée ?

J'avoue pourtant toujours que votre fils a commis une faute : mais cette faute n'est assurément pas impardonnable. Il a agi sans votre consentement dans une circonstance où il devoit le demander : mais c'est aussi dans une occasion où lui seul étoit principalement intéressé. Vous ne me nierez du moins pas que l'intérêt, en cette occasion, ne réglât seul vos idées. Mais, si malheureusement votre fils n'a point pensé de même, s'il s'est trompé dans les notions du vrai bonheur, prétendez-vous, mon frere, au cas que ce fils vous soit cher, prétendez-vous le rendre encore plus malheureux ? Voulez-vous aggraver les tristes conséquences de son engagement, et réaliser des malheurs qui n'arriveront peut-être

pas s'il trouve un pere en vous? Voulez-vous, en un mot, parceque vous n'avez pu le rendre aussi riche que vous le desiriez, employer tout votre pouvoir pour le plonger dans la misere?

L'antiquité nous atteste bien des miracles. Orphée et Amphion ont rendu sensibles des êtres absolument inanimés: rien de plus étonnant! Mais ni l'histoire ni la fable n'ont osé hasarder le moindre exemple d'un avare attendri par la force ou par le pathétique du raisonnement.

M. Nightingale pere, au lieu de répondre directement au discours de son frere, se contenta de lui dire qu'ils n'avoient jamais été de même avis sur l'éducation des enfants. Je voudrois, ajouta-t-il, que vous ne vous fussiez mêlé que de celle de votre fille, sans vous être ingéré de vouloir élever mon fils, qui n'a pu, je crois, que très peu profiter de vos préceptes, encore moins de vos exemples.

Il est vrai que le jeune Nightingale, qui étoit le filleul de son oncle, avoit beaucoup plus vécu avec lui qu'avec son pere, et que l'oncle l'aimoit presque autant que sa propre fille.

Tom étoit enchanté de ce bon homme; et lorsqu'il s'apperçut que rien ne pouvoit abattre l'entêtement de ce vieillard, Tom sortit avec l'oncle, qui vouloit absolument voir son neveu chez madame Miller.

CHAPITRE VIII.

Événements surprenants.

Jones en rentrant chez lui trouva la face des choses absolument changée. La mere, les deux filles et le jeune Nightingale étoient à table soupant ensemble; et l'oncle, déja connu dans la maison, y entra sans cérémonie.

Il embrassa miss Nancy en qualité de niece, et fit son compliment à son neveu avec autant de cordialité que s'il eût épousé son égale.

Son arrivée avoit fait pâlir Nancy et son prétendu mari ; et tous les deux étoient fort embarrassés de leur contenance. Mais madame Miller, qui avoit cherché l'occasion de passer dans une chambre à côté, ayant fait appeller Tom, le surprit fort, lorsque se jettant à ses pieds cette bonne femme toute en larmes le nomma cent fois le protecteur de sa famille, et lui apprit que M. Nightingale, dès le lendemain matin, prétendoit épouser sa fille.

Cette nouvelle transporta Jones de la joie la plus pure. Il eut peine à mettre des bornes à la tendre reconnoissance de son hôtesse, qu'il ramena enfin dans la salle à manger, où tout se passoit au gré de leurs desirs.

Trois heures s'écoulerent rapidement dans cette aimable et petite assemblée, pendant lesquelles l'oncle, zélé partisan de la bouteille, avoit si souvent bu à la santé des jeunes époux,

que le neveu s'en ressentoit un peu. Aussi n'est-ce qu'à une effusion de cœur un peu bachique que nous pouvons attribuer la fantaisie qui prit tout-à-coup à ce jeune homme de faire monter son oncle dans son ancien appartement, pour lui apprendre qu'il n'y avoit encore rien de réel dans son prétendu mariage que ce qui s'étoit déja passé entre Nancy et lui.

Comment ! s'écria le vieillard, tu n'es pas en effet marié?... Viens, mon ami, que je t'embrasse ! Ceci me comble de plaisir. Si la faute eût été faite, je t'aurois protégé, je t'aurois aidé de toute ma puissance. Mais je te trouve libre encore.... Ouvre les yeux sur ta sottise, et repens-toi.

Qu'entends-je ! lui dit Nightingale : et mon honneur n'est-il pas engagé? Quelle différence trouvez-vous donc? = Bon ! interrompit l'oncle, l'honneur ! belle chimere ! il est de l'inven-

tion des hommes : on le définit comme on veut. En trouveras-tu moins un parti considérable ?.... Il s'agit, parbleu ! bien d'honneur ici !

Pardon, monsieur ! lui dit le neveu ; mais je pense autrement. Non seulement l'honneur, mais le devoir, mais l'humanité même, exigent que je remplisse mes engagements. Non, mon oncle, je l'ai promis, et je veux l'épouser. = Vous le voulez, monsieur ? s'écria l'oncle : ce mot a droit de me surprendre. S'il s'adressoit à votre pere, à la bonne heure ! à peine a-t-il mérité que vous le connussiez pour tel. Mais moi qui fus pour vous tout ce qu'il devoit être ; moi qui fus toujours votre ami ; je ne le conçois pas ! Quelles impressions avez-vous donc prises depuis que vous m'avez quitté ?... Ma fille, que j'ai élevée, ainsi que vous, comme une tendre amie, osa-t-elle jamais se refuser à mes conseils ?

Vous ne lui en donnâtes probablement jamais en pareil cas, répondit Nightingale; et j'ai peine à croire que vos ordres mêmes pussent lui faire sacrifier l'objet de ses inclinations.

N'insultez point ma fille, s'écria vivement l'oncle; n'insultez pas Henriette! Son éducation me répond de sa soumission aveugle à toutes mes volontés. En lui laissant faire les siennes, je l'ai habituée à ne jamais me résister.

Je n'ai pas prétendu, dit Nightingale, insulter ma cousine, que j'estime autant que je l'honore; et je suis convaincu que vous ne lui donnerez jamais un ordre aussi sévere que l'est celui que je reçois de vous.... Mais, de grace, mon cher oncle, retournons à table; la compagnie doit s'étonner et s'ennuyer de notre absence. Permettez que je vous supplie même de ne rien dire qui puisse attrister la pauvre Nancy ou sa mere.

J'y consens, répondit l'oncle ; mais à une condition : c'est que vous viendrez me reconduire chez moi, pour que nous puissions jaser encore quelques instants en liberté sur cette affaire. Je voudrois, je l'avoue, malgré la stupide obstination de mon frere (qui se croit pourtant un très habile homme), préserver ma famille de tout établissement peu avantageux.

Nightingale, qui connoissoit son oncle pour une tête aussi difficile à mener (quoique dans un autre sens) que celle de son pere, lui promit tout ce qu'il voulut, et le ramena dans la salle à manger.

CHAPITRE IX.

Conclusion de ce livre.

On n'y étoit pas tout-à-fait tranquille. Les cris de l'oncle avoient été entendus ; et quoiqu'on n'eût rien pu recueillir de ce véhément dialogue, il

n'avoit pas moins jetté la terreur dans l'ame de Nancy, de sa mere, et de notre héros même.

Lorsque la compagnie fut rassemblée, l'altération de toutes les physionomies devint visible; la gaieté n'osa plus se montrer qu'avec un air contraint.

On quitta la table une demi-heure après; et l'oncle emmena son neveu, qui assura Nancy qu'il reviendroit de grand matin pour remplir ses promesses.

Tom, quoique le moins intéressé dans l'aventure, fut celui qui en craignit le plus les suites. Tandis qu'il délibéroit s'il étoit à propos de dévoiler ses craintes à la petite famille, la servante de la maison vint l'avertir qu'une dame le demandoit avec empressement. Il se hâta d'y courir. C'étoit madame Honora, qui lui apportoit de si terribles nouvelles de Sophie, que

Tom, oubliant tout-à-coup l'intérêt qu'il prenoit aux inquiétudes de ses hôtesses, ne pensa plus qu'à ses propres malheurs, et se livra tout entier aux plus cruelles réflexions.

Mais le lecteur ne peut être instruit de ces événements qu'après le récit de ce qui les a précédés et produits. Ce sera le sujet du livre suivant.

FIN DU LIVRE QUATORZIEME.

LIVRE QUINZIEME.

Dans lequel le progrès de l'histoire n'est que d'environ deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

Noir complot contre Sophie.

QUAND les enfants n'ont rien à faire, disoit un vieux gentilhomme de ma connoissance, on peut gager qu'ils font du mal. Je ne veux point étendre cette maxime jusque sur les femmes en général; mais on me passera peut-être que, lorsque la jalousie et la rage sont au-dehors inactives chez elles, on peut tout attendre et tout craindre de ce que ces passions peuvent opérer dans le fond de leur ame.

Lady Bellaston va nous en fournir un exemple. Sa haine pour Sophie étoit au comble; elle l'accabloit de ca-

resses, en attendant l'occasion de se défaire d'une rivale qui croisoit ou détruisoit à chaque instant ses plus flatteuses espérances.

Nous avons dit qu'un jeune cavalier avoit aidé Sophie à sortir de la comédie le jour qu'elle y avoit eu tant de peur.

Le lord Fellamar (car telle étoit sa qualité) avoit déja vu Sophie chez sa tante, et en étoit éperdument amoureux. Il n'avoit pas manqué, dès le lendemain de l'aventure de la comédie, de venir savoir des nouvelles de la santé de miss Western, et de faire éclater, dans une longue visite, tout l'intérêt que son cœur y paroissoit prendre.

Lady Bellaston crut le jeune lord très propre à remplir ses desseins. Dès le jour même elle devint sa confidente, et le trouva si amoureux, qu'elle en espéra tout.

Fellamar, informé de la naissance

et des grands biens de miss Western, ne tarda pas à parler mariage. C'est où lady Bellaston l'attendoit.

Je vous répondrois bien, lui dit-elle avec un air qui jouoit l'embarras, du consentement de son pere : l'honneur d'une telle alliance ne pourroit que le flatter infiniment. Mais je prévois un obstacle invincible, dont je rougis de vous instruire. Vous avez un rival, mylord ! et un rival qui, bien qu'indigne d'être nommé, n'en est pourtant pas moins à craindre. = Ah ! madame, s'écria le lord Fellamar, vous me glacez le cœur : vous venez de m'anéantir.

Fi donc, mylord ! lui dit la dame ; j'imaginois au contraire vous enflammer, vous voir tonner contre cet odieux rival, et n'avoir rien de plus pressé que de me demander son nom.... Et vous prétendez être amoureux !...

Si je le suis ! s'écria-t-il... Oui, je le

suis, madame, et au point de tout entreprendre pour posséder votre aimable parente. Parlez, parlez, de grace! Quel est donc cet heureux mortel?

C'est... j'en rougis encore un coup pour elle et pour mon sexe entier!... c'est un misérable, un bâtard, un enfant trouvé, en un mot, un faquin, plus méprisable, à tous égards, que le dernier de vos laquais.

Ah ciel! s'écria-t-il en frémissant, se peut-il qu'une jeune personne douée de tant de charmes puisse avoir le cœur aussi bas?

Hélas! mylord, répondit mylady, voilà ce que produit une éducation de campagne!... C'est le poison des jeunes filles: c'est là que le cœur se nourrit d'un amour ridicule; qu'on se farcit la tête d'un fatras d'idées si romanesques, que la meilleure compagnie de Londres, et le cours d'un hiver entier, sont à peine capables de les déraciner entièrement.

En vérité, madame, répliqua Fellamar, votre parente est d'un prix trop considérable et trop précieux à mes yeux pour la laisser dans un aveuglement si déplorable; et sa perte ne sauroit être trop tôt prévenue.

Hélas! mylord, dit la bonne dame, comment la prévenir? Tout le pouvoir de la famille a fait jusqu'aujourd'hui de vains efforts : quelque charme, je crois, s'en mêle; la pauvre Sophie ne respire qu'après l'instant de sa ruine. Et, pour m'ouvrir entièrement à vous, je tremble à chaque instant d'apprendre sa fuite avec ce malheureux!

Ce que j'entends, madame, excite ma compassion bien plus que mon mépris, et ne fait qu'ajouter à mes sentiments pour votre cousine. On pourroit trouver des moyens... on pourroit prévenir la perte d'un si rare trésor... Madame ne lui a-t-elle pas déja parlé à ce sujet?... et la raison?...

La raison ! s'écria lady Bellaston en éclatant de rire : connoissez-vous donc assez peu les femmes pour imaginer que la raison puisse rien contre leur penchant? Le temps, mylord, le temps est le seul médecin qui puisse les guérir. Mais je n'ignore pas qu'il est peu du goût de Sophie ; et c'est ce qui redouble mes terreurs... Chaque instant les augmente ; et je commence à croire que d'autres moyens...

Que faut-il faire ? s'écria le lord ; quels moyens peut-on employer ? Il n'en est point que je ne tente... Ô mylady ! dans l'espoir de la posséder, est-il rien que je n'entreprenne ?...

En vérité, je ne sais que vous dire, répondit la dame... Attendez... Je m'y perds.... ma foi ! je n'y vois goutte... Si l'on veut la sauver, il en est temps : il faut agir... et, comme je vous le disois tout-à-l'heure, les moyens violents sont absolument nécessaires... Atten-

dez.... j'en entrevois un, désagréable cependant, et dont je suis presque effrayée moi-même!... Mais il exige de la tête, et je dois vous en avertir.

Je ne crois pas, madame, lui dit-il, être suspect du côté du courage : il faudroit même en avoir assez peu pour reculer en pareil cas.

Ah ! mylord, répondit-elle, je sais qu'on peut compter sur vous... C'est de moi seule que je doute : car je sens trop combien il faudra m'exposer. La confiance que votre probité m'inspire, seroit, sans doute, de nature à effrayer toute autre femme..... et si je n'étois bien certaine...

Le lord eut d'autant moins de peine à la rassurer sur ce point, qu'il jouissoit de la réputation la plus integre et la mieux méritée.

Eh bien ! s'écria mylady, vous surmontez tous mes scrupules ; je vais... Mais non, je ne puis m'y résoudre..

l'idée seule me fait frémir ! Non, cela ne sera jamais... Essayons d'abord tous les autres moyens. Pouvez-vous dîner avec moi ?... vous aurez le plaisir de la voir aussi long-temps que vous voudrez... et nous n'avons pas un moment à perdre. Nous n'aurons aujourd'hui chez moi d'autres convives que lady Betty, miss Eagle, le colonel Hampsted et Tom Edwards... Ils ne resteront pas, et je ne serai au logis pour personne : vous en serez plus à votre aise. Je réponds même de trouver l'occasion de vous convaincre de tout l'attachement de Sophie pour son indigne amant.

Fellamar remercia lady Bellaston, accepta son dîner, et sortit pour se mettre en état de reparoître bientôt plus décemment chez elle.

CHAPITRE II.

Suite du complot contre Sophie.

Quoique le lecteur ait conçu dès long-temps que lady Bellaston étoit un membre, et des plus importants, de ce qu'on appelle le grand monde, elle l'étoit en même temps de celui que la mode appelloit alors le petit : expression qui désignoit certaine société ou coterie qui florissoit dans le royaume.

Parmi les différents réglements que les associés s'étoient imposés, chacun d'eux, par exemple, étoit tenu de se signaler chaque jour par quelque tour ou quelque fausseté plaisante, et que la coterie entiere avoit soin de répandre comme vraie dans tous les différents quartiers de Londres.

Tom Edwards, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, étoit de ce comique corps. Ce fut sur lui que mylady jetta les yeux pour débiter

la fable qu'elle avoit conçue, lorsque la compagnie du dîner, à l'exception de mylord Fellamar, seroit sortie, et qu'elle donneroit le mot à Tom Edwards.

Que le lecteur imagine donc être à huit heures du soir; que lady Bellaston, le lord Fellamar, miss Western, et Edwards, finissent une partie de whist (1); et que lady Bellaston, au dernier tour, donne le mot à Edwards, en lui parlant ainsi : En vérité, mon pauvre Tom, vous ne serez bientôt plus supportable! Vous nous disiez du moins autrefois des nouvelles; et maintenant vous ne savez ni ne dites plus rien! = Est-ce ma faute, mylady? répond à l'instant Edwards : le monde est aujourd'hui si bête, si stupidement engourdi, qu'il ne produit plus rien d'intéressant... Mais, à propos! je me

(1) Jeu de cartes alors à la mode en Angleterre, et maintenant en France.

rappelle un terrible accident... Le colonel Wilcox... Il est connu de vous, je crois?... ainsi vous le plaindrez autant que je le plains moi-même...

De quoi donc s'agit-il? répondit lady Bellaston.

Il s'est battu ce matin; il a tué son homme... et voilà tout.

Le lord Fellamar, qui n'étoit pas du complot, demanda qui il avoit tué. = Un jeune homme, répondit froidement Edwards, un inconnu arrivé depuis peu dans Londres... que l'on dit parent d'un M. Alworthy que je crois de la connoissance de mylady. J'ai vu porter le mort dans un café... Ma foi! c'étoit un fort bel homme!

Sophie, qui battoit les cartes au moment qu'Edwards avoit commencé à parler d'un homme tué, s'étoit arrêtée tout-à-coup: ces sortes de récits avoient toujours droit de l'affecter extrêmement. A peine eut-elle entendu

celui-ci, qu'après avoir donné trois cartes à l'un, sept à l'autre, et dix au troisieme, le reste lui glissa des mains, et la pauvre miss tomba évanouie dans son fauteuil.

La compagnie en usa comme d'ordinaire en ces sortes d'occasions. On fit beaucoup de bruit; on la secourut; elle revint, et pria qu'on la conduisît dans son appartement, où lady Bellaston lui apprit, en éclatant de rire, que c'étoit une mauvaise plaisanterie de sa façon; et lui jura pourtant que ni mylord, ni Edwards lui-même, ne savoient rien du secret de l'affaire.

Le lord Fellamar n'eut pas besoin d'autres preuves pour être convaincu que tout ce que lady Bellaston lui avoit appris n'étoit que trop vrai.

Grand pour-parler en conséquence entre lady Bellaston et lui, dès qu'elle fut revenue de chez Sophie, et d'où naquit un projet qui, malgré ce qu'il

avoit d'abord offert d'affreux aux yeux de mylord même, fut pourtant bientôt justifié par la légitimité de ses intentions, mais qui ne révoltera pas moins plusieurs de nos lecteurs.

Il fut arrêté que le lendemain, vers sept heures du soir, Sophie, par les soins de lady Bellaston, se trouveroit seule dans son appartement, et que mylord y seroit introduit.

Enchantée de cet arrangement, dont le succès lui sembloit infaillible, vu les mesures déja prises pour écarter tous les domestiques, mylady Bellaston, après le départ du lord, se mit tranquillement au lit. Sophie forcée, après certain éclat, d'épouser Fellamar, n'eût plus laissé d'espoir à Jones; et Jones, une fois sans espoir, ne pouvoit plus échapper à lady Bellaston...... Quel plaisir, quel triomphe pour elle! Tout la justifioit d'ailleurs aux yeux de la famille de Sophie, ainsi qu'à ceux du

monde entier : car en arrachant miss Western à un attachement honteux, elle lui procuroit un époux qui, par son rang et sa fortune, ne pouvoit qu'honorer la parenté de cette fille... Ainsi gloire et profit de tous les côtés.

L'autre conspirateur n'étoit pas tout-à-fait si tranquille : son cœur, malgré lui-même, étoit en proie à ces noires agitations si sublimement peintes par Shakespéare (1), lorsqu'il fait dire à Brutus déterminé à immoler César..... « Que l'homme est foible ! « Faut-il que l'intervalle qui se rencon- « tre entre la résolution d'un projet « dangereux et son exécution, ne soit « jamais rempli que de songes funestes « et de chimeres effrayantes ! Faut-il « que cet homme frémisse à chaque « instant à l'aspect des dangers qui se « multiplient !... Il les surmonte, je le « veux ; mais son cœur, tel qu'un état

(1) Théâtre anglois, tome III.

« que déchire une guerre intestine,
« n'est pas moins accablé des divers
« mouvements qui l'agitent.... »

La violence de la passion qui lui avoit fait adopter ce projet, lui rappelloit en vain qu'une parente de Sophie, non seulement l'avoit conçu, mais le croyoit utile et nécessaire au bonheur futur de cette aimable fille. L'oreiller de mylord n'offroit alors à sa pensée que l'attentat auquel il s'engageoit, revêtu des horribles couleurs et des funestes conséquences qui marchoient à sa suite. Il en fut ébranlé : la nuit entiere put à peine suffire pour accorder dans son cœur et l'honneur et l'amour. Le premier fut pourtant vainqueur ; et Fellamar, très résolu d'abandonner des espérances si contraires à la noblesse de ses idées, se hâta de se rendre chez mylady Bellaston.

Cette dame, quoiqu'il fût tard, étoit encore au lit... Sophie étoit assise

à côté d'elle, lorsqu'un domestique vint annoncer le lord, que l'on fit prier de monter. Miss Western, à ces mots, pria sa cousine de ne point recevoir, à l'avenir, les visites du lord, en lui faisant part de la déclaration qu'il lui avoit faite, de l'éloignement qu'elle avoit pour lui, et du dessein où elle étoit de ne plus se trouver seule avec cet amant importun.

Eh! bon Dieu! mon enfant, lui dit lady Bellaston : voilà nos campagnardes! toutes pensent à l'unisson ; la moindre politesse est une déclaration pour elles : tout homme qui les flatte, ou leur sourit, est toujours un amant. Quoi! parceque mylord est galant, il vous aime? La conséquence est admirable!.. Plût au ciel qu'il pensât ainsi! vos refus me surprendroient fort.

Eh bien! madame, répondit fièrement Sophie, jouissez de cette surprise : si je suis libre encore chez vous, je ne le reverrai jamais.

Oh! ne craignez rien, ma petite, répliqua mylady; on ne prétend pas vous contraindre. Si votre projet est de suivre bientôt le très illustre monsieur Tom Jones; sans doute, pour vous plaire, il faudra bien y consentir.

C'est abuser un peu durement de vos droits, madame!.. Mais apprenez que mes devoirs me sont connus..... sur-tout, que je n'aurai jamais d'époux que des mains de mon pere.

Eh bien, tant mieux, tant mieux, mademoiselle!... Puisque vous n'êtes pas d'humeur de voir compagnie ce matin, votre appartement est ouvert. Je suis moins timide qne vous; je recevrai mylord à ma toilette.

Sophie, après une profonde révérence, se hâta de sortir, et Fellamar fut introduit chez mylady.

CHAPITRE III.

Que l'éloquence d'une femme est quelquefois dangereuse !

MYLADY Bellaston, informée des scrupules du jeune lord, le traita à-peu-près comme un vieux solliciteur de Newgate (1) traite un témoin encore novice qui lui propose des scrupules.

Mon cher lord, lui dit-elle, vous avez le cœur foible ; vous avez l'air malade : voudriez-vous de l'élixir de lady Edgely ?.... N'êtes-vous pas honteux ? Peut-on montrer plus de pusillanimité ?.... Quoi ! le seul mot de rapt vous épouvante !.. Oh ! pour le coup, si l'histoire d'Hélene étoit plus moderne, j'aurois peine à le croire ; je douterois du moins de la fermeté de Pâris : pour ce qui touche l'extrême facilité d'Hélene, je n'y vois au fond rien de

(1) Prison de Londres.

trop étonnant..... Cependant le courage, dans tous les temps, eut droit de plaire aux femmes.... et le ravissement des Sabines en est une nouvelle preuve. Je crois même avoir lu dans M. Hook (1), que ces Sabines, dans la suite, aimerent leurs maris. Mais notre siecle est plus modeste; et je cherche en vain quelque exemple moderne en faveur des amants d'aujourd'hui... Attendez cependant... Eh! de grace, madame, s'écria Fellamar, cessez de me trouver si ridicule!

Pourquoi donc, mylord? Imaginez-vous qu'il soit une femme en Angleterre qui, du moins dans son cœur, ne se moquât pas maintenant un peu de vous?.... Vous me forcez à vous tenir un étrange langage: vous me poussez jusqu'à trahir mon sexe même. Mais la pureté de mes intentions me soutient... Ah! s'il s'agissoit moins du

(1) Auteur d'une histoire romaine.

bonheur d'une parente que j'aime malgré moi....? Mais j'ai votre parole; vous m'avez promis d'être son époux : sa fortune et sa félicité l'emportent sur mes répugnances, et je compte sur votre fermeté.... Hélas! sans de pareils motifs, m'exposerois-je à tout ceci?.. Car enfin son amant est aimable; et ses ennemis mêmes rendent justice à son courage.

Que ceux de nos lecteurs qui ont eu le plaisir d'entendre sortir des réflexions de ce genre de la bouche d'une épouse ou d'une maîtresse, me disent naturellement si toute la douceur d'une voix, dût-elle être d'une sirene, les rend moins dures à l'oreille...... Un fait certain, c'est que Démosthene et Cicéron même en personnes n'eussent peut-être pas manié plus adroitement l'ame du pauvre lord, que ne fit lady Bellaston dans cet instant, qu'elle regardoit comme décisif.

Ses yeux, constamment fixés sur son disciple, n'eurent pas sitôt entrevu son trouble et les nouveaux sentiments qui l'agitoient, que, changeant tout-à-coup de méthode, et prenant un ton plus convenable aux autres passions qu'elle prétendoit émouvoir: Mylord, dit-elle gravement, vous vous rappellerez peut-être que c'est vous-même qui le premier avez entamé cette matiere, et qui m'avez inspiré ces idées. Vous n'avez pas imaginé, sans doute, que mon but fût de vous offrir imprudemment d'épouser ma parente: 40000 livres sterling n'ont pas besoin d'avocat, et portent, si je ne me trompe, leur recommandation avec elles...

Ah! madame, interrompit Fellamar, la beauté de Sophie en a bien moins besoin encore que sa fortune. Jamais femme n'eut, selon moi, la moitié de ses charmes.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi,

mylord, répliqua lady Bellaston en minaudant à son miroir; j'en ai connu que vous n'eussiez pas ravalées jusqu'à ce point..... Ce n'est pas que je prétende rabaisser les attraits de Sophie; elle est très aimable sans doute.... et ce qui me chagrine uniquement, c'est que peut-être, avant peu d'heures, nous la verrons la proie d'un beau monsieur qui sûrement ne la mérite pas; quoique je sache, à n'en pouvoir douter, qu'il a réellement de la bravoure.

Je sais qu'il ne la mérite pas, madame, répondit le lord (en s'appliquant le propos de la dame); mais je vous le garantis brave homme; et si le ciel, ou vous, ne traversez pas ses desseins, j'espere, avant qu'il soit une heure, que vous m'avouerez pour votre parent.

Ah! vous parlez enfin, s'écria my-

lady... Partez, volez, mylord: ne craignez point d'obstacles de ma part.

CHAPITRE IV.

Fait pour intéresser et pour surprendre.

Sept heures étoient sonnées, et la triste Sophie, seule dans son appartement, s'amusoit à lire une tragédie : c'étoit le Fatal Mariage (1). A la scene où l'infortunée Isabelle dispose de la bague qu'elle avoit reçue de son époux, le livre étoit tombé des mains de notre héroïne, et son visage étoit couvert de larmes; lorsque mylord Fellamar s'offrit tout-à-coup à ses yeux. Sophie se leva, et ne dissimula point sa surprise.

Je crains, madame, dit le lord en s'inclinant très bas, d'être entré chez vous un peu trop brusquement. = Je crois, répondit miss Western d'un ton

(1) Ou l'Adultere innocent, comi-tragédie de M. Southerne.

un peu altéré, qu'une visite de ce genre a quelque droit de me surprendre. = Mes yeux, en ce cas, dit le lord, vous ont foiblement exprimé tout ce que m'ont inspiré vos charmes. S'ils vous eussent mieux dit tout ce que ressent mon cœur, vous seriez moins surprise de l'hommage que je viens rendre à celle qui me l'a ravi.

Sophie, quoique troublée, répondit à ces grands mots, et assez bien, je crois, par un coup-d'œil plein de mépris.

Mylord fit alors une autre harangue, et très diffuse, sur la tendre vivacité de sa passion; jusqu'à ce que Sophie, tremblante et perdant patience..... Je crois en vérité, mylord, s'écria-t-elle, que vous extravaguez!.... cela seul, du moins, peut excuser un procédé tel que le vôtre. = Vous avez raison, madame, s'écria Fellamar à son tour: pardonnez donc aux effets d'un mal

dont vous seule êtes la cause; la violence de mes feux trouble tellement ma raison, qu'il seroit, sans doute, cruel de ne pas faire grace à mes égarements. = Mylord, lui dit Sophie de plus en plus épouvantée, je n'entends ni ne veux entendre de pareils propos. = Souffrez donc, madame, que ce soit à vos pieds que je vous dévoile mon cœur, mon ame, et tous mes sentiments; que je vous dise tout l'amour dont je brûle pour vous; que je vous peigne des transports qui vont (je ne le sens que trop!) jusqu'à l'extravagance: = et moi, lui dit en se levant Sophie, que je vous quitte dans l'instant, en vous priant de ne me revoir jamais. = Non, madame! s'écria Fellamar en l'arrêtant, non, cruelle! n'espérez pas me fuir ainsi: vous auriez pitié de mes maux, pour peu qu'ils vous fussent connus.

L'amoureux lord, en s'emparant

alors de la main de Sophie et en poussant un long soupir, exprima ses sentiments avec une véhémence extrême; et finit par lui jurer que s'il régnoit sur l'univers, il en mettroit la couronne à ses pieds. Sophie, en cet instant, réunissant toutes ses forces pour dégager sa main, lui répondit avec courage : Et moi je vous jure, à mon tour, que ce présent et celui qui me l'offriroit seroient également méprisables pour moi.

Arrêtez, madame! s'écria Fellamar en courant après Sophie qui gagnoit la porte, et en s'emparant de nouveau de sa main : pardonnez-moi des libertés que le désespoir autorise... Ah! si j'avois pu me flatter que mon nom, mon rang et ma fortune eussent pu vous toucher, avec quels sentiments respectueux, avec quelle vive tendresse ne les aurois-je point offerts à ma Sophie!... Mais rien ne sauroit me résou-

dre à renoncer à tant de charmes...

Perdez un vain espoir, mylord, lui dit Sophie d'un air aussi fier qu'imposant : je jure, par l'honneur, que je ne vous verrai jamais !..... Laissez ma main, vous dis-je ; je veux et je prétends sortir... j'ai déja trop souffert ici.

Ainsi, madame, s'écria Fellamar, ce moment m'est trop précieux pour le perdre : car je ne veux ni ne puis me résoudre à vivre désormais sans vous. = Qu'annonce ce propos, mylord? lui dit Sophie aussi tremblante qu'indignée : savez-vous bien que je vais sonner?... et que bientôt...? = Je ne crains rien, madame, répondit Fellamar : ma seule crainte est celle de vous perdre. S'il ne me reste qu'un moyen pour prévenir un tel malheur, imputez-le à vous-même, imputez-le à mon désespoir...

Il se mit alors en devoir de l'arrêter et de la prendre dans ses bras. Mais

Sophie, quoiqu'épouvantée, étoit forte ; et l'indignation ajoutoit encore à sa vigueur. Ses cris, sans les soins que lady Bellaston avoit pris d'écarter tous ses gens, n'eussent pu manquer de lui attirer un prompt secours. Mais la fortune, heureusement pour miss Western, y suppléa dans cet instant.

D'autres cris, qu'on entendit sur l'escalier, couvroient presque ceux de Sophie et faisoient retentir la maison. Où est-elle? où diable est-elle? crioit une voix enrouée : montre-moi donc sa chambre, dis-je;... parle, coquin... où loge ici ma fille? je sais qu'elle est dans la maison; et, dussé-je y mettre le feu, je prétends à l'instant la voir..... Ces mots n'étoient pas achevés que la porte, poussée et ouverte à deux battants, livra passage dans la chambre de Sophie à M. Western, suivi de son ministre et d'un cortege de goujats.

Sophie, dans l'instant même, avoit

reconnu la voix de son pere et l'avoit reconnue avec plaisir : que l'on juge à quel point elle se croyoit alors malheureuse!

Mylord, malgré l'impétuosité de ses transports, entendit celle de la raison, qui lui dit que l'occasion cessoit d'être favorable pour l'accomplissement de son projet. Le mot de *ma fille*, répété vingt fois sur l'escalier, lui avoit annoncé très clairement la qualité du fâcheux qu'il alloit voir paroître. Il avoit lâché prise sur-le-champ; et notre héroïne s'en trouvoit quitte pour un mouchoir tant soit peu dérangé.

Si l'imagination du lecteur ne seconde pas nos efforts, nous manquerons peut-être de talents pour peindre, à notre gré, la situation de ces deux personnages au moment que M. Western entra dans cette chambre.

Sophie, pâle, hors d'haleine, rac-

commodant son mouchoir et lançant des regards de feu sur le lord, se balançoit dans un fauteuil, effrayée et pourtant charmée de la présence de son pere.

Mylord, à côté d'elle, sa bourse à cheveux sur l'épaule, l'ajustement fort en désordre, le jabot de sa chemise un peu plus haut et plus touffu que de coutume, déconcerté, chagrin, et le maintien très ridicule.

Quant à M. Western, disons très bonnement, et sans métaphore... qu'il étoit ivre : circonstance qui, jointe à la fougue habituelle de son tempérament, ne pouvoit produire qu'un tas d'invectives, de blasphêmes, et de reproches, qui sans doute eussent été suivis d'effets plus violents encore, si le ministre Supple n'avoit eu la prudence de se placer entre M. Western et sa fille, et de représenter à propos au rustique seigneur qu'il n'étoit point ici

dans son château... Pour Dieu ! monsieur, s'écrioit M. Supple, songez donc en quels lieux vous êtes! songez au rang de lady Bellaston ! Daignez, daignez calmer votre colere ! goûtez plutôt l'ineffable plaisir d'avoir retrouvé votre fille : oubliez la vengeance ; c'est l'affaire du ciel. Je vois, oui, mon cher monsieur, je vois le repentir écrit dans les yeux de votre Sophie ! Si vous lui pardonnez, je suis garant de son obéissance.

La vigueur du ministre avoit d'abord été plus utile à Sophie que les traits de son éloquence. La fin de son discours avoit cependant opéré... Eh bien ! dit en rugissant le vieux gentilhomme, je lui pardonne, au cas qu'elle l'épouse. Oui, Sophie, je te pardonne si tu l'épouses..... Tu ne me réponds pas?.... Quoi ! tu ne consens pas à l'épouser? Rage et damnation ! quoi ! tu ne le veux pas ? Quoi ! tu ne veux pas

même me répondre?.... Ah! la maudite engeance qu'une fille!

Eh! de grace, monsieur; au nom du ciel, monsieur, dit le ministre, daignez vous modérer! Vous épouvantez trop cette aimable et jeune personne: vous la mettez au point de n'oser vous répondre.

Tais-toi, vieux capellan, répondit en jurant le pere... Plaisant ministre, en vérité; qui soutient la révolte!.. et tu comptes sur un bénéfice? et tu l'attends de moi?.... Oui, oui, parbleu! je te le garde. = Pardonnez-moi, monsieur, répondit humblement M. Supple; vous concevez mal mes idées; et jamais...

Mylady Bellaston, qui parut alors, épargna au ministre la peine d'achever. M. Western, conformément aux instructions qu'il avoit reçues de sa sœur, après l'avoir saluée d'une révérence aussi profonde que maussade, et

d'un long compliment du dernier siecle.... Eh bien ! mylady cousine, s'écria-t-il, la voilà ! je la retrouve enfin cette petite créature, coëffée d'un gueux, entêtée d'un gredin indigne d'être mon valet, et qui, pour les beaux yeux de ce maraud, refuse indignement l'un des meilleurs partis de l'Angleterre !

En vérité, cousin Western, répondit la dame, je crains bien que vous n'ayez tort : je crains assurément que vous ne rendiez pas justice au jugement de ma cousine. Je suis même très convaincue qu'elle a trop de bon sens pour s'opposer à vos desirs, dès qu'ils lui sont avantageux.

Ceci, comme on peut le sentir, étoit une méprise volontaire de la part de lady Bellaston, qui n'ignoroit pas les intentions de M. Western, mais qui croyoit pouvoir les détourner en faveur de mylord Fellamar.

Eh bien ! s'écria Western, eh bien ! mademoiselle, entendez-vous ceci ? toute votre famille est pourtant de mon avis !,.... Allons, Sophie, sois bonne fille ; deviens enfin obéissante, et fais le bonheur de ton pere.

Si ma mort peut vous rendre heureux, répondit Sophie, j'espere, monsieur, que vous ne tarderez pas à l'être.

C'est trop mentir, morbleu ! c'est trop mentir, et tu le sais, s'écria le bon homme. = Ma cousine, interrompit gravement lady Bellaston, c'est pousser un peu trop loin la désobéissance : votre intérêt est le seul but qu'on envisage; et l'alliance qu'on vous propose est aussi avantageuse qu'honorable. Je suis sûre, du moins, que toute la famille, et même tous vos vrais amis, sont de ce sentiment.

Tout le monde ! tout le monde ! s'écria Western : ce n'est même pas moi qui la lui ai proposée : elle sait que c'est

sa tante qui m'en a parlé la premiere... Allons, allons, Sophie, encore un coup, sois bonne fille, obéis à ton pere ; que mylady cousine soit enfin témoin de ton obéissance...

Allons, allons, chere Sophie, s'écria lady Bellaston, donnez-moi votre main. C'est ainsi qu'on abrege aujourd'hui le temps et les longueurs des cérémonies amoureuses.

Bon ! dit le pere, à quoi sert de perdre le temps ? Ils en auront de reste pour se faire l'amour après le mariage.

Mylord Fellamar, qui n'avoit jamais oui parler de Blifil, et qui avoit mille raisons pour croire que lady Bellaston parloit en sa faveur ; présumant même avec assez de vraisemblance que M. Western lui étoit favorable : Puisque je suis assez heureux, dit-il en s'approchant de lui, pour avoir mérité de plaire à monsieur, sans avoir l'honneur d'en être mieux connu, oserois-je le

supplier de ne pas insister davantage en ma faveur dans le moment présent?...

Plait-il, monsieur? lui dit Western. Que dites-vous? que me demandez-vous?... et qui diable êtes-vous?

Monsieur, lui dit l'autre un peu surpris du compliment... on me nomme le lord Fellamar; et je me crois heureux si vous daignez m'accepter pour gendre.

Qui? toi! s'écria Western, toi! tu serois mon gendre? avec ton habit galonné?... Que la peste t'étouffe!

Tout autre que le pere de Sophie, reprit en reculant le lord, ne me parleroit pas ainsi. Je lui dirai pourtant que ce propos n'est pas tout-à-fait de mon goût, et que si mon ressentiment n'étoit pas retenu...

Ton ressentiment? interrompit Western; eh parbleu! qui te craint?... Est-ce ton cordon bleu qui te rend si fier?..

Mets-le bas tout-à-l'heure, et tu verras bientôt un beau-pere qui te régalera comme tu le mérites.

Monsieur, lui dit froidement Fellamar, je sais ce que je dois aux dames... et je sors fort content de vous. Jusqu'au revoir, monsieur Western... Mylady, je vous salue.

Dès qu'il fut parti, lady Bellaston s'approchant de M. Western : Juste ciel! cousin, lui dit-elle, qu'avez-vous fait? Savez-vous qui vous venez d'insulter ici? C'est un seigneur du plus haut rang, l'un des plus opulents d'Angleterre.... Il me fit hier des propositions pour votre fille : propositions que vous eussiez très certainement acceptées, et avec grand plaisir...

Répondez de vous-même, mylady cousine, lui dit Western; je ne veux rien avoir à démêler avec vos lords. Ma fille épousera un bon et brave gentilhomme campagnard : j'en ai arrêté

un pour elle... et elle l'épousera... Je suis fâché de tout mon cœur de l'embarras qu'elle vous a causé.... J'en ferois pourtant, au besoin, tout autant pour vous-même : les parents sont faits pour s'entr'aider... Sur quoi, je vous souhaite le bon soir... Allons, mademoiselle, ou suivez-moi de bonne grace, ou l'on vous portera dans le carrosse.

Sophie lui dit qu'elle suivroit partout son pere avec plaisir, et le pria seulement de permettre qu'elle allât en chaise.

Nenni! nenni! s'écria Western, je me ris de ces sortes de délicatesses; et je ne te perds plus de vue... Bon soir, encore un coup, lady cousine, dit-il en s'emparant de la main de Sophie de façon à la faire crier. Allons, allons, deviens bonne fille, et tout ira bien... Oh! tu l'épouseras! oui, tu l'épouseras, parbleu! je t'en réponds!...

Honora, qui les attendoit au bas de l'escalier, après avoir présenté ses respects à M. Western, se mit en devoir de suivre sa maîtresse..... Doucement ! doucement, madame la soubrette! s'écria-t-il en lui donnant un coup de coude : gardez-vous bien d'approcher de chez moi !

Quoi! vous voulez aussi m'ôter jusqu'à la femme qui me sert? s'écria la triste Sophie.

Eh ! vraiment oui, mademoiselle ! lui dit le pere. Ne craignez pas d'être sans domestiques : vous en aurez bientôt une autre, et meilleure que celle-ci. Oh ! cette chere demoiselle est de trop bon conseil, et vous savez trop bien les suivre... Allons, allons, marchons, et marchons vîte.

A ces mots, après s'être emparé de sa fille, et l'avoir précipitée dans son fiacre, avec le ministre, il y monta lui-même, et ordonna au cocher de marcher vîte à son auberge.

CHAPITRE V.

Par quels moyens M. Western étoit parvenu à découvrir l'asyle de Sophie.

Quoique nos lecteurs soient sans doute accoutumés à voir dans nos romans modernes des apparitions plus extraordinaires et bien moins agréables que celle de M. Western, nous sommes si jaloux du plaisir d'obliger tout le monde, que nous croyons devoir expliquer par quel hasard le pere de Sophie avoit été instruit de sa retraite chez mylady Bellaston.

Nous avons dit, je crois, dans le chapitre 3 du XIIIe livre de cette histoire, que madame Fitz-Patrick s'étoit mis en tête qu'un moyen certain de se raccommoder elle-même avec son oncle et sa tante Western étoit d'empêcher que Sophie ne revît Jones, et de la remettre, s'il étoit possible, entre les mains de son pere. Après avoir

long-temps réfléchi sur ce projet, cette dame s'étoit enfin déterminée à écrire la lettre suivante à la sage madame Western.

« Ma très honorée dame,

« Le motif qui m'engage à vous é-
« crire cette lettre la rendra peut-être
« moins désagréable aux yeux de ma
« chere tante, que toutes celles que j'ai
« eu l'honneur de lui adresser jusqu'au-
« jourd'hui : une niece assez malheu-
« reuse pour avoir encouru son indi-
« gnation lui parle ici d'une niece
« qu'elle aime.

« Sans songer à me justifier que par
« mon repentir, j'étois partie dans le
« dessein de venir me jetter à vos pieds,
« lorsque, par le plus singulier des ha-
« sards, j'ai rencontré ma cousine So-
« phie, dont l'histoire vous est mieux
« connue qu'à moi-même, mais dont
« je suis assez instruite pour craindre

« qu'un malheur semblable au mien « ne la menace à chaque instant.

« J'ai vu l'homme dont elle est éprise ; il est aimable, et peut tout espé-« rer. Il est inutile de vous dire comme « je l'ai connu : mais j'ai cru devoir ce « matin changer de logement, pour « éviter qu'il ne trouvât enfin celui de « ma cousine ; car il l'ignore encore, « et je crois à propos de le lui cacher « jusqu'à ce que mon oncle ait eu le « temps de venir reprendre sa fille, ce « qu'il ne sauroit faire trop prompte-« ment. Apprenez donc, ma chere tan-« te, que Sophie est maintenant chez « mylady Bellaston, et que cette dame « paroît avoir dessein de la soustraire « à sa famille. Le caractere de mylady « vous est connu ; et je ne m'aviserai « point d'en dire davantage à quel-« qu'un dont la prudence consommée « et les sublimes connoissances n'ont « besoin que d'un coup-d'œil pour dis-

« cerner tout ce qui peut résulter d'un « fait dont mon peu d'usage du monde « n'entrevoit qu'obscurément les ap- « parences. J'ose espérer, madame, « que mon zele et mon sincere attache- « ment pour ma famille en cette occa- « sion trouveront grace devant vous, « et me rendront enfin l'amitié d'une « tante que j'honore. Ce bonheur seul « peut faire la félicité de celle qui sera « toute sa vie, avec le plus profond « respect,

« ma très honorée dame,

votre très soumise, très obligée niece, très obéissante et très humble servante,

HENRIETTE FITZ-PATRICK.

Madame Western étoit restée chez son frere depuis la fuite de Sophie, dans l'intention de consoler le pauvre gentilhomme; et nous augurons déja, si l'on n'a point perdu de vue le carac-

tere de la dame, de quel genre étoient ses consolations.

Elle étoit debout, le dos au feu, une tabatiere à la main, occupée à chapitrer son cher frere, qui n'en fumoit pas moins tranquillement sa pipe, lorsqu'on lui apporta la lettre que nous venons de lire.

Tenez, dit-elle, monsieur, après l'avoir légèrement parcourue, voici des nouvelles de votre brebis égarée. La fortune veut bien vous la rendre ; et si vous voulez suivre mes conseils, rien n'est encore désespéré.

Lire, ou plutôt dévorer la lettre des yeux, s'élancer hors de sa chaise, jetter sa pipe au feu, pousser un cri de joie, appeller tous ses gens, demander ses bottes, ordonner qu'on sellât ses chevaux, et qu'on courût chercher le ministre Supple : tout cela fut pour M. Western l'ouvrage d'un instant.

Eh bien ! dit-il ensuite en se retour-

nant vers sa sœur qu'il alloit embrasser, ne vous voilà-t-il pas ! avec votre mine froide, on vous croiroit presque fâchée de ce que j'ai retrouvé ma fille. = Mon frere, répondit gravement la dame, le politique un peu profond s'attache rarement aux apparences. Les choses, j'en conviens, sont un peu moins désespérées qu'au moment où les Hollandois virent Louis XIV aux portes de leur capitale. Mais, pour traiter une affaire telle que la nôtre, il faut une souplesse de génie, et certain tour d'esprit dont mon frere Western peut n'être pas absolument doué. Il est un décorum et des égards à observer avec une femme du rang de mylady Bellaston, qui exigent une étude réfléchie, non seulement du monde, mais encore des procédés admissibles, et d'une espece un peu supérieure à celle que j'ai cru connoître dans mon frere.

Ma sœur ! s'écria vivement Western,

je sais depuis long-temps la bonne opinion que vous avez de moi. Mais vous verrez en cette occasion s'il est autant de sots que vous l'imaginez dans la famille des Western. Je crois avoir assez long-temps vécu pour connoître du moins jusqu'où s'étend l'autorité des peres, ainsi que les loix du pays ; j'en sais assez du moins pour me sentir autorisé à reprendre ma fille par-tout où je pourrai la retrouver.

Vous me faites trembler, s'écria-t-elle, pour le succès d'une affaire que vous allez indubitablement gâter, si vous n'allez qu'au gré de votre tête. Quoi ! pouvez-vous imaginer que la maison d'une femme de qualité soit dans le cas de pouvoir être profanée par vos magistrats subalternes ? Non, mon frere, détrompez-vous. En arrivant à Londres, commencez, croyez-moi, par vous faire habiller un peu plus décemment ; car vous n'êtes en

vérité pas présentable même chez des bourgeois, si vous n'avez d'autres habits. Envoyez de là présenter vos respects à mylady, et demander la permission d'être en personne admis chez elle. Si la réponse est favorable, ce que j'augure devoir être, racontez-lui poliment votre histoire; faites usage de mon nom, car le vôtre, je crois, lui est à-peu-près inconnu; et je vous garantis qu'elle pourra peut-être vous entendre, et vous remettre votre fille. Telle est, monsieur, la route qu'il faut suivre.... Mais des juges de paix! des commissaires! Eh! fi donc, mon frere! en usa-t-on jamais ainsi avec une femme de qualité, sur-tout dans un pays qu'on ne regarde plus comme barbare?

La peste soit de vos égards! s'écria Western. Ne faut-il pas encore que j'aille m'épuiser en compliments avec une illustre C....... qui me retient ma

fille?... Non, chere sœur, jamais. Oh! je connois dès long-temps vos idées : les loix, à votre sens, ne sont faites que pour les hommes, et les politesses que pour vous..... Pures chimeres, chere sœur! J'ai consulté sur ce point-là plus d'un savant; et les loix n'exceptent personne.

Monsieur Western, reprit-elle d'un ton majestueux, je commence à croire que votre ignorance augmente chaque jour... et que vous devenez ce qu'on appelle un ours des plus complets.

On devient ce qu'on peut, madame : si vous êtes polie, à la bonne heure; mais au diable si je m'en apperçus jamais. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas plus ours qu'un autre, et je connois des gens qui pourroient mieux y ressembler.

Courage, mon cher frere! allons, ne vous refusez rien; parlez, parlez, monsieur, et bavardez tout à votre aise :

« je ne vous en méprise pas moins de « tout mon cœur (1) ». Ma famille pourtant exige ici que je me sacrifie... Allez, monsieur, j'entreprends cette affaire : une cour tant soit peu polie veut un autre ministre que vous... Le Groenland pourroit peut-être seul vous convenir.

Grace au ciel! s'écria le frere, je ne vous entends pas... Ceci est apparemment un échantillon de votre jargon hanovrien. Quoi qu'il en soit, je veux bien être aussi poli que vous, et ne point me fâcher de tout ce que vous m'avez dit. De vrais parents, même en se querellant, doivent toujours rester amis : on reçoit, on rend, tout se passe; et, quant à moi, j'ai le cœur bon, et je n'y pense point à mal. Si vous voulez aller à Londres, à la bonne heure : j'en suis peu curieux; je n'y fus jamais que dix jours, je m'y ennuyai

(1) Madame Westeın dit ces mots en françois.

neuf, et ne m'y reconnoîtrois plus. Je n'ai jamais nié que vous ne fussiez un peu plus éclairée que moi sur bien des choses; et que je n'aurois pas plus beau jeu à en disputer avec vous, que vous avec moi s'il s'agissoit d'un fait ou de chasse ou de chien. = Oh! s'écria la dame, c'est de quoi je ne m'aviserai jamais. = A la bonne heure, reprit Western; et moi, je vous promets de ne plus disputer sur le reste.

Alors (pour se servir de l'expression même de la dame), après une ligue signée entre les parties contendantes, la paix se rétablit dans la maison. Les chevaux étoient sellés; le ministre arriva; on partit, en promettant à madame Western de suivre de point en point ses conseils; et elle alla se préparer à le suivre le lendemain. Mais M. Western, après s'être consulté en route avec le ministre Supple, crut pouvoir se dispenser de toutes les for-

malités préliminaires prescrites par la dame, et s'achemina tout franchement à Londres, comme on l'a vu dans le chapitre précédent.

CHAPITRE VI.

Nouvelles infortunes de Jones.

Les affaires en étoient au point où nous les avons laissées à la fin du dernier livre, lorsque madame Honora, en entrant chez madame Miller, avoit appris à Tom la terrible nouvelle de l'arrivée de M. Western chez mylady Bellaston, la façon dont il en avoit enlevé sa fille, et l'inhumanité avec laquelle il avoit donné congé à sa femme de chambre.

Honora étoit dans la chaleur de son récit, que Tom n'avoit pas eu la force d'interrompre, lorsque Partridge, accourant à toutes jambes, lui annonça que la grande dame étoit sur l'escalier.

Rien n'est égal à l'embarras où notre héros se trouva dans ce moment. Honora ne savoit absolument rien des affaires subsistantes entre mylady Bellaston et lui ; et c'étoit peut-être la seule personne au monde à qui il croyoit avoir le plus d'intérêt de les cacher. Dans ce conflit de contretemps multipliés, il prit, suivant l'usage, le plus mauvais parti. Au lieu d'exposer la femme de chambre, ce qui ne tiroit guere à conséquence, il exposa la dame, en priant Honora de se cacher au plutôt dans la ruelle de son lit, dont il se hâta de tirer les rideaux.

Les inquiétudes qu'il avoit eues pendant le jour entier, les démarches qu'il avoit faites pour son hôtesse et sa famille, les terreurs que madame Honora venoit de lui inspirer, et le trouble que lui causoit l'arrivée imprévue de mylady, ne permirent point à Jones de se souvenir qu'il devoit paroître

malade. Il est vrai que son ajustement et son visage l'eussent sans doute démenti.

Il reçut par conséquent mylady plus conformément aux desirs qu'elle pouvoit avoir, qu'aux espérances qu'elle avoit conçues de cette visite, c'est-à-dire avec toute la gaieté extérieure et l'air le mieux portant du monde.

Mylady, en entrant dans la chambre, faute de voir apparemment des sieges sous sa main, s'étoit assise sur le lit. Vous voyez, mon cher Tom, lui dit-elle, que rien ne peut long-temps me priver de votre présence! Une autre se plaindroit et vous accuseroit, sans doute avec raison, d'avoir laissé passer tout le jour sans me donner de vos nouvelles : car, à vous voir, à la fraîcheur de votre teint, qui pourroit vous croire malade?.. Mais je ne viens pas pour gronder, ni, en prenant le ton d'une épouse chagrine, justifier

dans mon ami les froideurs d'un époux.

Vous auriez tort, madame, lui dit Tom : ce n'est pas négliger ses devoirs, que d'attendre des ordres que l'on respecte. Si l'un de nous avoit droit de se plaindre, ce n'est assurément pas moi qui ai manqué au rendez-vous d'hier au soir. = Oh ! ne m'en parlez pas, monsieur Jones ! s'écria-t-elle. Si vous en saviez la raison, vous pourriez me plaindre sans doute. Hélas ! vous concevrez peut-être un jour ce qu'une femme de mon rang, qui veut jouer un rôle un peu passable dans le monde, est forcée de souffrir de l'importunité des sots ! Je suis pourtant charmée que ce que vous avez pu souffrir de mon absence n'ait pas pris sur votre santé : car, en vérité, mon cher Tom, vous pourriez servir à Boucher (1) le vrai portrait d'un Adonis !

(1) Premier peintre du roi. Les graces de son

Ce compliment, accompagné d'un regard convenable à la circonstance, fut entendu par Jones, et acheva de le mettre dans la situation la plus désolante. Car, que répondre devant un tiers?.. et si l'on balance à répondre, que n'a pas droit de penser une femme qui nous parle si poliment?.... Notre héros, également vexé par l'une et l'autre de ces idées, se tenoit debout à quelque distance, et, sentant vivement tout le ridicule de son personnage, ne s'en trouvoit que d'autant plus anéanti.

Cette scene, quoique muette, ne pouvoit durer plus long-temps. La dame, après avoir changé deux ou trois fois de couleur, s'étoit autant de fois levée et assise. Tom avoit déja desiré dix fois que le plancher s'écroulât sous lui, ou que la maison lui tombât sur

pinceau ne sont pas moins connues à Londres qu'à Paris.

la tête, lorsqu'un nouvel événement le dégagea d'un pas d'où toute l'éloquence de Cicéron et la politique de Machiavel même n'eussent pu le tirer avec honneur.

M. Nightingale, aux jambes près, très complètement ivre, ayant trouvé tout retiré dans la maison, à la réserve de Partridge, et croyant monter à son ancien appartement, étoit arrivé à celui de M. Jones. Il en ouvrit brusquement la porte, et alloit entrer sans cérémonie, lorsque Tom, en s'élançant tout-à-coup de sa place, arriva heureusement assez à temps pour l'empêcher de distinguer la dame qui étoit assise sur le lit.

Nightingale, qui effectivement avoit ci-devant habité cette chambre, y prétendoit absolument entrer, et juroit que personne ne l'empêcheroit de coucher dans son propre lit. Tom, à force de représentations et de prieres, parvint

pourtant à le calmer, et le remit entre les mains du bon Partridge, que les cris de l'ivrogne avoient fait voler au secours de son maître.

Après s'être défait de son ami, Tom, en rentrant dans sa chambre, entendit un grand cri, et vit mylady Bellaston qui, en se sauvant de ce même lit où elle étoit encore assise, se jettoit dans un fauteuil à l'autre bout de l'appartement.

Le vrai de l'aventure est que mylady Bellaston, effrayée de la dispute des deux hommes, dont elle redoutoit l'issue, avoit cru devoir se retirer dans certain poste qu'elle connoissoit déja, mais qu'à sa grande confusion elle avoit trouvé rempli par une autre.

Quels sont ces procédés, monsieur? et que trouvé-je ici? s'écria-t-elle..... Indigne que vous êtes ! répondez.... quelle est la malheureuse à qui votre infamie ose ici me sacrifier? = Mal-

heureuse? s'écria tout-à-coup Honora en sortant de dessous le rideau... Malheureuse vous-même!.. Je suis pauvre, il est vrai; mais je n'ai point, ainsi que d'autres, à rougir d'être surprise ici.

Jones, au lieu de commencer par ce qu'un homme un peu plus expérimenté n'eût pas manqué de faire, c'est-à-dire par calmer madame Honora, perdoit le temps à accuser son étoile, à déplorer son malheur, et à faire de ridicules protestations de son innocence à lady Bellaston.

Pendant cet intervalle, la dame, qui avoit eu le temps de se remettre, et de rappeller son sang froid (talent que jamais femme ne posséda peut-être à un plus haut degré), s'exprima en ces termes.... Vous n'avez pas besoin d'excuses, monsieur: je n'avois, dans le moment, point reconnu mademoiselle. Je ne soupçonne rien entre elle et vous; et je crois trop bien la con-

noîtré, pour la soupçonner de mal interpréter la visite que je venois vous faire. J'ai toujours eu de l'estime pour elle, et j'espere trouver bientôt l'occasion de le lui prouver encore plus.

Ah! madame, s'écria Honora avec un autre ton que ci-devant, je ne cherchai jamais qu'à mériter les bontés de madame ; et j'éprouvai toujours que madame en avoit pour moi... Maintenant que je la reconnois, je me couperois volontiers la langue... Qui, moi? j'aurois mal parlé de madame?.. Il me conviendroit bien, en vérité, d'oser lever les yeux sur madame! moi, pauvre et misérable domestique!.... Que dis-je, hélas! j'ai tort encore..... j'ai perdu ma maîtresse; je suis sur le pavé.... J'ai perdu, ma chere madame, ce que je ne retrouverai jamais sans doute!

Honora crut qu'il étoit à propos, dans cet instant, de verser quelques lar-

mes, et s'en acquitta tout au mieux.

Calmez-vous, mon enfant, lui dit la bonne dame; on pourra peut-être vous placer un peu plus avantageusement... Venez me voir demain matin.

Mylady, à ces mots, après avoir ramassé son éventail et traversé fièrement la chambre sans daigner seulement regarder Tom, sortit de son appartement...... Quelle force ont les femmes de qualité!.... Pecques bourgeoises! vous vivriez cent ans, sans atteindre à tant de vertus.

Le déconcerté Jones, qui suivoit mylady sur l'escalier, lui offrit assez gauchement plus d'une fois la main, sans qu'elle parût seulement se douter qu'il fût là. Il perdit même jusqu'à ses révérences en la remettant dans sa chaise.

Il fallut encore, en rentrant chez lui, essuyer de la part d'Honora tous les reproches que méritoit son infidé-

lité. Mais il connoissoit le moyen, non seulement de l'appaiser et de lui faire observer un secret inviolable sur ce qu'elle avoit vu, mais encore de tirer d'elle une promesse de lui apporter le lendemain, dans la matinée, des nouvelles de ce qu'elle pourroit découvrir relativement à Sophie et à la conduite que tiendroit son pere.

CHAPITRE VII.

Plus court et moins tumultueux.

Malgré tout ce que madame Miller devoit à Jones, elle ne put s'empêcher de lui faire encore quelques légeres remontrances sur tout le bruit qui s'étoit fait la nuit derniere dans son appartement. Il est vrai qu'elle s'exprima de façon que Tom, bien convaincu des louables intentions de son hôtesse, n'eût garde de lui en savoir mauvais gré. Il lui promit, au contraire, en s'excusant le moins mal qu'il put, de

ne plus causer désormais aucun trouble dans la maison.

Malgré la petite mercuriale de l'hôtesse, cette matinée fut bien agréable pour M. Jones, puisqu'il servit de pere à Nancy dans la cérémonie de son mariage, où il la présenta à M. Nightingale en qualité d'épouse.

Sur quoi nous croyons à propos de rendre compte au lecteur de la façon dont ce jeune homme étoit échappé à son oncle, ainsi que de son apparition indécente de la nuit derniere dans la chambre de Tom.

Lorsque l'oncle étoit arrivé chez lui, soit pour satisfaire à l'inclination qu'il avoit pour le vin, soit pour dissuader son neveu du mariage projetté, le bon homme avoit fait apporter quelques bouteilles de pontac, et avoit mené notre amoureux un si beau train, qu'il ne lui falloit presque plus qu'un lit, lorsqu'un messager étoit venu deman-

der, avec empressement, à parler à l'oncle.

Cet homme lui avoit annoncé que sa chere fille n'avoit attendu que le premier moment de son absence pour se sauver avec un jeune ministre du voisinage qu'elle n'avoit jamais été soupçonnée d'aimer.

Le vieil oncle n'avoit pas plutôt appris cette nouvelle, que, perdant de vue son neveu, il avoit demandé sa chaise, et étoit parti sur-le-champ pour sa campagne.

Nightingale, qui s'étoit endormi, avoit été réveillé par un domestique qui l'invitoit à se mettre au lit. Mais, ayant appris le départ de son oncle, il avoit fait appeller des porteurs, étoit revenu chez madame Miller, avoit monté à la chambre de Jones, et s'y étoit comporté comme nous l'avons dit.

L'obstacle de l'oncle écarté (quoi-

que Nightingale ne sût pas encore comment), et toute la famille étant prête le lendemain matin ; madame Miller, M. Jones, M. Nightingale et sa future, monterent dans un fiacre qui les conduisit à l'église, où miss Nancy fut enfin unie à son amant, à la grande satisfaction de sa bonne mere, qui, dès cet instant, se regarda comme la plus heureuse des femmes.

M. Jones, content des bons offices qu'il avoit rendus à cette petite famille, revint alors à ses propres intérêts.

Mais, de crainte que quelques-uns de nos lecteurs ne le taxent de songer un peu trop aux affaires d'autrui tandis que les siennes vont si mal, nous croyons devoir avertir que Tom avoit un intérêt sensible de faire tout ce qui étoit en lui pour conduire cette aventure à une heureuse fin.

Pour tirer ceci bien au clair, nous dirons seulement que l'ami Tom étoit

à-peu-près du caractere de l'homme de Térence, et pouvoit dire avec vérité, *Homo sum; humani nihil a me alienum puto* : c'est-à-dire qu'il n'étoit jamais spectateur indifférent ni du malheur ni du bonheur de son prochain; qu'il ne pouvoit par conséquent se regarder comme l'instrument de l'élévation d'une famille du centre de l'abaissement au plus haut degré de la gloire, où quoiqu'honnête elle avoit si peu droit de prétendre, sans se croire lui-même très fortuné.

CHAPITRE VIII.

Lettres de différents genres.

M. Jones, en rentrant chez lui, trouva sur sa table les lettres suivantes.

PREMIERE LETTRE.

« Il faut que je sois bien infatuée « d'un ingrat! Quelque justes, quelque « fortes que soient mes résolutions, je

« ne puis les tenir un instant. Hier au « soir j'avois juré de ne vous revoir ja- « mais ; ce matin je desire que vous ne « soyez point coupable. Je sais pour- « tant combien la chose est impossi- « ble ! Je me suis déja dit tout ce que « vous pourriez imaginer vous-même « pour votre justification... Tout ! Eh ! « que sais-je ? peut-être aurez-vous des « ressources que je ne connois point « encore ! Venez donc au reçu de ma « lettre. Si vous pouvez imaginer l'ap- « parence même de quelque excuse, « je me sens presque disposée à l'adop- « ter. Sacrifiée à ... ! mais non, n'en « parlons plus..... Venez directement « ici.... Voici ma troisieme lettre ; j'ai « brûlé les deux autres... et je me sens « tentée de brûler encore celle-ci.... « Puissé-je ne pas perdre la tête !..... « Venez tout-à-l'heure. »

SECONDE LETTRE.

« Si l'espoir du pardon vous touche « encore, venez chez moi dans le mo- « ment ; ou ne vous flattez pas d'y ren- « trer jamais. »

TROISIEME LETTRE.

« J'apprends que vous n'étiez pas « chez vous pour recevoir mes lettres. « Venez en lisant celle-ci.... Je vous « attends ; et personne que vous n'en- « trera chez moi. Rien ne pourra, sans « doute, vous retenir plus long-temps. »

Tom achevoit de lire ce dernier billet, lorsque M. Nightingale entra dans sa chambre.

Eh bien ! mon ami, dit-il, quelles nouvelles de mylady Bellaston depuis l'aventure de la nuit derniere ?

De mylady Bellaston ! répondit Jones.

Bon ! dit l'autre ; ce secret n'est connu que de toute la maison. Allons, allons, mon cher Tom, point tant de réserve avec vos amis. Quoique je fusse assez peu en état de la bien reconnoître hier au soir, je l'avois pourtant vue au bal ; et la belle reine des fées ne m'étoit pas tout-à-fait étrangere.

Quoi ! se peut-il que vous l'ayez réellement reconnue ? lui dit Jones fort étonné.

Oui, d'honneur ! lui dit Nightingale : je vous ai même donné, depuis peu, vingt attaques sur ce sujet ; mais votre extrême délicatesse sur ce chapitre ne m'a jamais permis de vous parler un peu plus clairement. Tant de réserve me prouve enfin, mon cher ami, que le caractere de cette dame vous est un peu moins connu que sa personne.... Doucement ! n'allez pas vous fâcher : vous n'êtes pas le premier beau garçon qu'elle ait mis dans le

monde... Daignez m'en croire, ami; sa réputation n'est plus dès long-temps dans le cas d'être calomniée.

Quoique Jones, dès les commencements de ses liaisons avec elle, ne l'eût pas regardée comme un modele de vertu; les lumieres qu'il avoit nouvellement acquises sur les mœurs de la ville n'avoient pourtant pas encore été poussées assez loin pour le mettre au fait de certains caracteres célebres dans leur genre; c'est-à-dire de celui de ces femmes qui, sous un vernis de vertu, ont des bontés pour tous les hommes qui leur plaisent, et qui, quoique peu fréquentées en public par un petit nombre de rigoristes, reçoivent cependant l'univers entier chez elles, et sont reçues dans toutes les maisons; de ces femmes, en un mot, généralement connues pour être ce que les personnes polies ne s'avisent guere de les qualifier.

Mais, dès qu'il s'apperçut que Nightingale étoit au fait de son intrigue, et qu'il sentit que ses ménagements avoient été poussés un peu plus loin qu'il n'étoit ici nécessaire, il laissa la carriere libre à son ami sur ce qu'il pouvoit lui apprendre des déportements de la dame.

Nightingale, quoique naturellement un peu efféminé, aimoit cependant fort à parler.

Dès qu'il sentit qu'on vouloit bien l'entendre, il entra dans un détail immense des faits et gestes de mylady Bellaston : détail que le respect dû par tout écrivain poli aux femmes d'un certain rang nous empêcheroit seul de répéter, ne fût-ce que pour prévenir les applications malignes des futurs commentateurs d'un ouvrage bien plus fait pour instruire, que pour scandaliser notre prochain.

M. Jones, après avoir entendu jus-

qu'au bout Nightingale, ne répondit que par un grand soupir.

Quoi! lui dit l'autre, seriez-vous amoureux de cette femme?.... En ce cas, que ne parliez-vous? peut-être aurois-je pu me taire...

Hélas! s'écria Tom, je me trouve malheureusement si engagé avec elle, que je ne sais par quel moyen m'en délivrer!.. Je ne l'aimai jamais, mon cher ami. Mais je lui dois beaucoup; et le seul poids des obligations m'accable. Sans elle enfin, sans son secours, vous m'eussiez vu dans la misere!... Comment puis-je l'abandonner? De quel front devenir ingrat? Je le dois cependant, si je ne veux m'exposer à trahir une autre femme, à qui je dois mille fois plus qu'à lady Bellaston!... une femme, en un mot, pour qui je conserve des sentiments dont peu de cœurs sont en état de concevoir l'idée!... L'embarras où je suis

n'offre à mes yeux que l'abîme du désespoir.

Et cette autre maîtresse, lui dit Nightingale, est-elle digne, par ses mœurs, des vœux d'un galant homme?

Digne! me dites-vous? s'écria Jones : le souffle de l'envie et de la malignité, même la plus raffinée, n'osa jamais effleurer sa vertu. L'air le plus pur le fut toujours moins que son cœur : son corps, son ame, tout, en un mot, tout ce qui compose son être, est fait pour plaire et pour charmer!.. De tout ce qu'on admire en elle, sa beauté cependant (oserai-je vous l'avouer?) est ce qui me touche le moins, sur-tout quand je ne la vois pas.

Eh! pouvez-vous, mon cher ami, s'écria Nightingale, pouvez-vous, dis-je, avec une si belle passion dans le cœur, balancer un instant entre cette adorable personne et une vieille.....?

Arrêtez ! lui dit Tom, ne l'outragez pas davantage : vous me rendriez trop ingrat.

Quoi ! reprit l'autre en éclatant de rire, encore de la délicatesse ? A la bonne heure si vous étiez le seul qu'elle eût comblé de tant de graces... Mais... vous êtes un peu trop admirable !...

Nightingale procéda si loin sur ce texte, il raconta tant d'anecdotes de la dame, il en affirma si positivement la vérité, qu'il parvint enfin à éteindre dans le cœur de son ami jusqu'à la plus légere étincelle des sentiments qui pouvoient y rester pour elle.

Tom ne tarda pas même à envisager tous les bienfaits qu'il en avoit reçus, plutôt comme d'humiliants salaires, que comme des présents : idée peu consolante cependant, puisqu'en avilissant la dame il se trouvoit d'autant plus avili lui-même ! N'importe, il se croyoit du moins quitte envers elle ; et

son cœur, pleinement soulagé du poids de la reconnoissance, ne s'enflamma qu'avec plus d'ardeur pour sa chere Sophie. Sa vertu, sa pureté, son amour pour lui, ce qu'elle avoit souffert, tout ce qu'elle souffroit encore pour un ingrat, ranimant à la fois et la tendresse et les remords de son amant, mylady Bellaston fut sur-le-champ sacrifiée. Sans songer même qu'on étoit dans le cas de ne pouvoir vivre sans elle; il ne fut plus question que d'un prétexte, à-peu-près spécieux, pour terminer, et sans retour, une aventure dont le souvenir n'inspiroit déja plus que la honte et le dégoût.

Au premier mot qu'en lâcha Tom, Je le tiens, mon ami ! s'écria Nightingale; et ce moyen est infaillible. Proposez-lui le mariage. = Le mariage ! répondit l'autre de l'air d'un homme tombant des nues. = Oui, oui, le mariage, répliqua Nightingale : mille

contre un, ma tête à couper, qu'elle rompt avec vous dans l'instant!... Un jeune homme de ma connoissance, votre prédécesseur, qui l'avoit proposé de bonne foi, fut remercié, et congédié le jour même?

Je n'oserois risquer l'épreuve, repartit Jones : la proposition, probablement, la choqueroit... Mais si elle s'avisoit de me prendre au mot, que deviendrois-je!

Guérissez-vous de cette crainte, répondit Nightingale. En tout cas, je sais encore une ressource sûre pour vous tirer d'affaire. = Quelle est-elle? répliqua Tom avec empressement.

La voici.... Le jeune homme dont je vous parlois à l'instant, et qui est mon intime ami, est si piqué contre elle, pour quelques mauvais tours qu'elle lui a joués depuis, que je l'engagerois aisément à vous livrer les let-

tres qu'il en a reçues. Ainsi, pour peu qu'elle soit femme à accepter une proposition dont je suis bien certain que vous la verrez révoltée, vous pourrez, et très décemment, rompre avec elle.

Après avoir hésité quelque temps, Tom, affermi par les nouvelles assurances de Nightingale, se prêta aveuglément à tout ce qu'il voulut; et, sous la dictée de son ami, écrivit la lettre suivante :

« MADAME,

« Je suis très affligé de ce qu'une af-
« faire importante, qui m'a fort oc-
« cupé, m'ait empêché de recevoir vos
« ordres au moment qu'ils sont arrivés
« chez moi; et l'obstacle qui s'oppose
« au desir que j'ai de m'aller excuser
« auprès de vous ajoute encore à mon
« infortune. Ô mylady ! quelles ter-
« reurs n'ai-je pas ressenties ! Puis-je

« souffrir que votre réputation soit en-
« core exposée à de pareils dangers?
« Il n'est qu'un seul moyen de la sau-
« ver; mais je tremble de vous le dire.
« Permettez seulement, puisque votre
« honneur m'est aussi cher que le mien
« même, que j'aie la noble ambition
« de mettre à vos pieds ma liberté,
« mon destin, et ma vie; et croyez-moi
« sincere, lorsque mon cœur vous jure
« qu'il ne peut être absolument heu-
« reux si le vôtre ne m'accorde un
« droit assez légitime pour me dire à
« jamais, avec le plus profond res-
« pect,

« MADAME,

votre très obligé, très obéissant,
et très humble serviteur

TOM JONES.

Il n'y avoit pas une heure que cette lettre étoit partie, lorsqu'il reçut cette réponse :

« Je ne sais, monsieur, en lisant « votre lettre, si vous n'imaginez pas « avoir acquis déja ce droit légitime « dont vous parlez si gravement. A vo- « tre style, aussi froid que profondé- « ment concerté, on nous prendroit, « en vérité, pour mariés depuis dix « ans! Mais pouvez-vous me croire as- « sez extravagante; ou vous êtes-vous « cru capable de me tourner la tête au « point de m'engager à vous rendre « maître de ma fortune, pour la faire, « sans doute, servir à vos plaisirs?.... « Telles sont donc les preuves de cet « amour que j'attendois de vous? Telle « est donc cette reconnoissance que... « Mais je dédaigne, en vérité, de vous « faire rougir; et je suis dans l'admira- « tion de votre profond respect.

« P. S. Je n'ai pas le loisir de revoir « ma lettre... Peut-être en ai-je dit plus « que je ne voulois... Venez ce soir à « huit heures. »

M. Jones, par l'avis de son conseiller-privé, fit dans l'instant cette autre lettre :

« MADAME,

« Je ne saurois vous exprimer combien je suis sensible aux cruelles idées « que vous avez de moi. Se peut-il que « mylady Bellaston ait eu des bontés « pour un homme capable d'un aussi « noir projet? ou peut-elle envisager « le lien le plus sacré de l'amour avec « tant de mépris? Si ce sentiment m'a « rendu assez aveugle pour exposer « une fois la réputation de l'objet que « j'aime, pouvez-vous croire, madame, « que ma tendresse puisse se hasarder « encore à rendre notre commerce pu- « blic par une continuation d'impru- « dences qui pourroit enfin vous deve- « nir fatale? Si vous êtes injuste à mon « égard jusqu'à ce point, je ne dois « aspirer qu'après l'instant où la for-

« tune me permettra de restituer tous « les bienfaits que j'ai reçus de vous. « Quant à ceux d'un autre genre, mes « sentiments peuvent vous assurer d'u- « ne reconnoissance éternelle. »

Cette lettre fut terminée exactement comme la premiere ; et Tom n'eut pas long-temps à languir après la réponse que voici.

« Je vois que vous n'êtes qu'un « faquin que je méprise de grand « cœur. Gardez-vous bien de revenir « chez moi : je n'y suis plus pour « vous. »

M. Jones, quoique très satisfait d'être affranchi d'un esclavage dont quiconque l'a éprouvé n'a pu que sentir tout le poids, n'étoit pourtant pas absolument tranquille. Ce projet étoit un peu trop combiné pour un homme qui

abhorroit jusqu'à l'apparence de l'artifice; nous avons même lieu de croire qu'il n'eût pu se résoudre à l'employer, sans l'embarras des circonstances, qui le forçoient de manquer à l'une ou à l'autre de ses maîtresses; et le lecteur sera forcé de convenir que tout déterminoit ici notre héros en faveur de Sophie.

Nightingale, triomphant du succès de son stratagême, en recevoit mille louanges et autant de remerciements de la part de son ami, lorsque madame Miller leur fit dire que le dîner étoit servi. La bonne femme avoit épuisé tous ses talents pour célébrer la noce de sa fille; et cet heureux événement la rendoit si gaie, et si reconnoissante envers M. Jones, que sa fille et son gendre paroissoient être les moindres objets de ses attentions.

Le dîner finissoit lorsque madame Miller reçut une lettre. Mais nous n'en

avons eu que trop dans ce chapitre : gardons le contenu de celle-ci pour le suivant.

CHAPITRE IX.

Faits et observations.

La lettre étoit de M. Alworthy, qui mandoit à madame Miller que, comptant arriver à Londres au premier jour, il la prioit de lui préparer son premier appartement, et le second pour son neveu.

Cette nouvelle diminua un peu la joie de notre hôtesse. Il lui paroissoit dur, sur-tout dans les premiers moments d'un mariage aussi désintéressé de la part de M. Nightingale, de l'envoyer coucher hors de chez elle. Cependant, comment faire? après tout ce qu'elle devoit à M. Alworthy, pouvoit-elle lui refuser un logement qu'il avoit droit de regarder à-peu-près comme le sien propre?

Ce digne gentilhomme, au contraire de nombre d'autres, s'étoit accoutumé, lorsqu'il rendoit quelque service, à chercher toujours un prétexte qui diminuât le prix de ses bienfaits. Il ne donnoit pas, il prêtoit, il payoit aux malheureux; ses expressions enfin diminuoient la valeur ou le prix de ce que ses mains répandoient; et le plus cher de tous ses soins étoit de soulager un indigent, ou de la honte, ou du poids de la reconnoissance. Lorsqu'il avoit constitué une rente de cinquante livres sterling au profit de madame Miller, il avoit eu soin de lui dire que c'étoit à condition, lorsqu'il l'en avertiroit six mois d'avance, d'avoir toujours le premier appartement chez elle lorsqu'il viendroit en ville. Mais son voyage cette fois se trouvoit si précipité, que, n'ayant pas eu le temps de prévenir madame Miller, il avoit eu soin d'ajouter au bas de sa lettre qu'il ne comptoit

sur ces appartements qu'au cas qu'ils ne fussent point occupés.

Mais si M. Alworthy étoit aussi délicat que généreux, madame Miller étoit aussi désintéressée que reconnoissante. La compagnie vit bientôt son chagrin ; on la força d'en dire la raison.

Eh, madame ! lui dit Tom dès qu'elle l'eut déclarée, de quoi vous inquiétez-vous ? Mon appartement, au premier signe, n'est-il pas à votre service ? Eh ! pouvez-vous douter que mon ami Nightingale et votre fille ne soient dans les mêmes dispositions ? Son nouveau logement est encore à lui : nous irons l'habiter tous les trois.

Cette proposition, qui ne pouvoit manquer d'être acceptée, rétablit le calme dans l'esprit de madame Miller, ajouta encore à sa reconnoissance envers M. Jones ; et le déménagement fut fixé au lendemain matin. Le reste du

jour se passa dans la joie, si l'on en excepte les inquiétudes secretes de l'ami Tom, à qui l'arrivée de M. Blifil avec son oncle sembloit de très mauvais augure. Ajoutons à ceci que madame Honora, qui avoit promis la veille de lui apporter des nouvelles de ce qu'elle auroit pu découvrir, lui avoit manqué de parole.

Il est pourtant vrai que, dans la situation où il savoit sa maîtresse, il n'avoit presque aucun espoir de recevoir de ses nouvelles; mais l'impatience de revoir Honora n'étoit pas moins vive que s'il en eût espéré une lettre et un rendez-vous de la part de Sophie. Tel est l'amour! souvent à travers les horreurs du désespoir même rien ne lui paroît impossible. Tel que le César d'Addisson, « les Alpes et les Pyré« nées semblent s'applanir sous ses « pas. »

Lassé d'attendre et d'espérer, Tom,

incapable de cacher plus long-temps sa peine, étoit remonté dans son appartement, lorsqu'on lui remit enfin une longue lettre, dont nous ne transcrirons ici que la substance.

« MONSIEUR,

« J'aurois certainement rempli ma « promesse si mylady ne m'en avoit pas « empêchée. Mais vous savez que cha« cun doit songer à ses petits intérêts ; « et les miens sont d'obéir à ma nou« velle maîtresse, dont j'ai tout lieu d'ê« tre contente. Je vous respecte trop et « vous crois trop galant homme pour « croire que vous le trouviez mauvais, « ni pour chercher à faire tort à une « pauvre fille qui n'osoit se flatter a« vant-hier d'être si avantageusement « placée. Daignez donc, je vous en sup« plie, monsieur, bien garder le secret « sur tout ce que j'ai pu vous dire. Je « fais les vœux les plus ardents pour

« votre prospérité, et je ne doute pas « que vous ne réussissiez enfin avec « miss Sophie. Mais, quant à moi, il « ne m'est plus possible de vous rendre « aucuns services, étant sous les ordres « d'une autre personne, et point du « tout maîtresse de suivre mon incli- « nation. Je vous supplie, encore un « coup, de ne rien dire du passé, et de « me croire,

« MONSIEUR,

« jusqu'à la mort,

votre très humble servante

HONORA BLACKMORE.

Tom, quoique d'abord fâché de cette lettre, fut pourtant, l'instant a- près, bien aise que lady Bellaston eût retiré chez elle le seul témoin d'un com- merce qu'il avoit tant d'intérêt de ca- cher à Sophie. Il n'en craignoit pourtant pas moins le ressentiment de cette

dame, mais plus encore pour son amante que pour lui-même.

Tandis qu'il s'occupoit de ces terreurs, qu'il ne croyoit que trop fondées, la fortune, qui jusques-là sembloit s'être plue à traverser ses amours avec la seule personne qu'il eût jamais véritablement aimée, lui tendoit un nouveau piege, qui probablement devoit mettre fin à ses prétentions sur Sophie.

CHAPITRE X.

Désintéressement de Jones.

Madame Miller avoit pour amie une femme nommée mistris Hunt, qui avoit souvent vu M. Jones dans la maison. Elle avoit environ trente ans, car elle en avouoit vingt-cinq; et, quoiqu'un peu replete, sa taille et son visage avoient encore de quoi plaire. Veuve d'un vieux marchand qui l'avoit

épousée fort jeune, et avec qui elle avoit fort bien vécu pendant douze à treize ans, sa vertu s'étoit enfin vue récompensée par la mort du bon homme, et par une fortune assez considérable dont il l'avoit laissée maîtresse. La premiere année de son veuvage, qu'elle avoit passée très décemment, étoit sur le point d'expirer, lorsque son tempérament et sa religion l'ayant avertie qu'il lui falloit un nouvel époux suivant son cœur, elle écrivit tout franchement ce billet à M. Jones :

« Monsieur,

« Mes yeux vous ont déja dit sans « doute que vous ne m'étiez pas indifférent : mais ni mon cœur ni ma main « ne vous l'eussent jamais avoué, si les « dames chez qui vous demeurez ne « m'eussent pas dit cent fois que la bonté de votre caractere surpassoit encore les charmes de votre figure. J'ai

« su d'elles également, avec bien du « plaisir, que ma personne ainsi que « ma façon de penser n'avoient rien de « désagréable à vos yeux. Ma fortune « suffit pour rendre heureuses deux « personnes : mais je ne puis l'être sans « vous. Je sens ce que dira le monde ; « mais si je n'avois pas plus d'amour « que de crainte de sa censure, je ne « me croirois pas digne d'être aimée. « Il n'est qu'un seul obstacle qui m'ar- « rête : je sais que vous êtes en com- « merce avec une femme d'un haut « rang. Si vous croyez mes offres di- « gnes d'obtenir un sacrifice que je « crois m'être dû, parlez, monsieur, « je suis à vous. Au cas contraire, ou- « bliez ma foiblesse, et que ceci ne « soit connu que de vous et de moi.

« ARABELLA HUNT. »

Cette lecture troubla violemment notre amoureux. Sa fortune étoit au

plus bas ; la source qui fournissoit à ses besoins étoit tarie. De tous les bienfaits qu'il avoit reçus de mylady Bellaston, il lui restoit à peine cinq guinées ; et le matin même un créancier étoit venu l'importuner pour deux fois plus : sa maîtresse chérie étoit rentrée au pouvoir de son pere, et il n'avoit plus d'espoir de l'en revoir de long-temps affranchie. De se résoudre à vouloir vivre aux dépens du peu de fortune qu'elle pouvoit avoir indépendante de M. Western, c'est ce dont la délicatesse de l'amour et des sentiments de Tom ne pouvoit soutenir la pensée. L'établissement que lui offroit madame Hunt étoit très convenable, et il n'avoit rien à reprocher à sa personne : après Sophie, cette femme étoit même une de celles qui lui plaisoient le plus. Ces réflexions réunies étoient bien capables d'ébranler et de troubler une ame encore plus ferme... Mais l'idée d'aban-

donner Sophie, et d'épouser une autre qu'elle, venoit au même instant renverser toutes les autres. Cependant que pouvoit-il raisonnablement espérer? Pouvoit-elle jamais être à lui? N'étoit-ce pas manquer à tout ce qu'il croyoit lui devoir, que de l'entretenir dans une passion dont l'issue ne pouvoit être que funeste? N'étoit-il pas plus noble à lui d'être plus son ami que son amant?... Cet éclair d'héroïsme seul l'éblouit au point, qu'il étoit prêt à devenir infidele par excès d'amour et de probité. Mais ce que cette pensée avoit de trop sublime ne pouvoit tenir long-temps contre la voix de la nature, qui crioit dans son cœur qu'un sentiment si désintéressé ne pouvoit jamais s'affermir qu'en trahissant l'amour.

Cette derniere réflexion l'emporta : il prit la plume, et répondit à madame Hunt à-peu-près dans ces termes :

« MADAME,

« Si pour vous mériter il ne falloit « qu'un sacrifice tel que celui que vous « exigez de moi, pourrois-je balancer « un instant? Non, madame; je suis mê- « me assez sincere pour vous avouer « que mon cœur est dès-à-présent libre « de tout engagement de cette espece. « Mais je serois peu digne de l'idée que « vous avez conçue de mon caractere, « si je vous cachois qu'un autre objet « aussi aimable que vertueux occupe « et sans doute occupera toujours ce « même cœur. Dieu me garde d'être as- « sez peu reconnoissant de vos bontés « pour vous offrir la main d'un homme « qui ne seroit pas tout à vous! Je pré- « férerois la misere la plus extrême aux « remords dont je me verrois déchiré. « Non, madame, dût mon amante ê- « tre forcée d'épouser un autre que « moi; j'attendrois, pour vous offrir

« mon cœur, que la derniere impres-
« sion de mon premier amour en fût
« pour jamais effacée. Comptez sur le
« profond secret ainsi que sur les sen-
« timents respectueux de

votre très obligé, très reconnoissant,
et très humble serviteur

TOM JONES.

Dès que Tom eut écrit et envoyé cette lettre, il courut à son secrétaire, en tira le manchon de Sophie, et le baisa cent fois avec encore plus de plaisir que n'en ressent un Irlandois lorsqu'il enleve une jeune héritiere de cinquante mille livres sterling.

CHAPITRE XI.

Découverte faite par Partridge.

TANDIS que Tom s'applaudissoit de son courage, Partridge, suivant sa coutume ordinaire quand il apportoit

de bonnes nouvelles, entra en dansant dans la chambre.

Son maître l'avoit envoyé dès le matin en ville, pour tâcher, soit par les gens de lady Bellaston, soit par d'autres, de découvrir en quel endroit logeoit Sophie. = J'ai déniché l'oiseau! crioit Partridge; nous savons enfin à quoi nous en tenir!.... J'ai rencontré George, monsieur; j'ai reconnu le garde-chasse dans la rue: il est venu à Londres avec les gens de M. Western. Malgré le nombre d'années qui se sont passées depuis que je l'ai perdu de vue, je l'eusse reconnu parmi cent mille autres chrétiens: sa barbe noire, sa taille, sa marche, tout enfin m'eût dit que c'étoit lui. Sa mémoire est bien moins fidele: il lui a fallu plus d'un quart-d'heure pour se rappeller mon visage... = Eh bien! interrompit Jones, quelles sont donc tes nouvelles? et qu'as-tu à m'apprendre de ma Sophie?

Vous le saurez bientôt, monsieur, répondit Partridge : je suis venu, je suis accouru de toutes mes forces..... et vous êtes si impatient !..... Je vous disois donc que George avoit peine à me reconnoître. = Que le ciel te confonde ! s'écria Jones ; parle-moi donc de Sophie !...

Oh ! monsieur, par rapport à madame Sophie, je n'ai rien à vous en dire que le peu que j'en sais.

J'allois même vous en instruire, et vous le sauriez certainement déja si vous ne m'aviez pas interrompu. Mais si vous vous fâchez, vous allez me troubler au point que je ne réponds plus de ma mémoire. = Fort bien ! dit Jones : mais acheve donc ! Eh bien ? le garde-chasse, disois-tu... = Eh bien ! monsieur, comme je vous le disois tout-à-l'heure, il fut très long-temps à se rappeller mes traits : on a tous les ans douze mois, non sum qualis eram ; j'ai

eu bien de la peine; j'ai essuyé bien des chagrins, et rien ne change plus un homme. Quoi qu'il en soit, il m'a cependant reconnu : car nous sommes du même âge, et nous avons jadis été à l'école ensemble. George étoit même un grand lourdaud; mais peu importe, chacun dans ce monde fait son rôle comme il peut; mais, dans mille ans d'ici, tout cela reviendra au même; et certainement.... Mais, monsieur, où en étois-je? Ah! doucement; je me le rappelle.... Nous ne nous sommes donc pas plutôt reconnus, qu'après nous être embrassés de tout notre cœur, nous nous sommes tous deux trouvés d'avis d'aller boire un coup ensemble. Ah! monsieur, quelle biere! c'étoit en vérité la meilleure de tout Londres.... Patience, monsieur! m'y voilà : car à peine vous ai-je nommé, à peine lui ai-je dit que nous étions venus ici ensemble, qu'il a demandé un

autre pot de biere, en jurant qu'il vouloit boire à votre santé : aussi l'a-t-il avalée de si bon cœur que j'étois enchanté, ravi, transporté des sentiments de sa reconnoissance et de son amitié pour vous ; aussi ai-je prétendu payer mon pot à mon tour, et nous l'avons bu comme l'autre ; après quoi je me suis dépêché d'accourir à la maison pour vous dire ces bonnes nouvelles.

Quelles nouvelles ? s'écria le désespéré Tom ; tu ne m'as pas encore dit un seul mot de Sophie ! = Miséricorde ! je l'avois presque oubliée, monsieur...... Oh ! nous avons beaucoup parlé d'elle, et George m'a tout dit. Il m'a même appris que M. Blifil arrive ici pour l'épouser. Il fera fort bien de se presser, ai-je répondu sur-le-champ, sans quoi je connois quelqu'un qui lui damera le pion. N'est-ce pas une pitié, mon cher George, ai-je dit au garde-

chasse, que ce quelqu'un ne puisse pas l'avoir? car il n'est pas de femme dans le monde qu'il chérisse autant qu'elle : et ce n'est pourtant pas pour son argent; car certaine dame, d'une bien autre qualité, et bien plus riche que Sophie, est si amoureuse de ce quelqu'un, qu'elle le suit par-tout comme son ombre.

Ici Tom s'emporta contre Partridge, pour avoir, disoit-il, trahi son secret.

Ah! monsieur, s'écria le pauvre homme, je n'ai nommé personne. D'ailleurs je puis vous assurer que George est votre plus fidele ami, et voudroit voir M. Blifil à tous les diables. Que dis-je? il desire, dit-il, même en risquant sa vie, trouver l'occasion de vous servir; et je vous garantis qu'il le feroit de tout son cœur... Moi vous trahir! non, non, monsieur; après moi vous n'avez pas de plus fidele ami

que George, ni personne plus prêt à tout hasarder pour vous.

Et tu dis donc, répondit Jones un peu moins courroucé, que cet homme qui m'aime tant demeure en même maison que Sophie?

Oui, monsieur, dans la même, dans la même maison. Il est au nombre des domestiques, et très bien habillé, ma foi!

En ce cas, reprit Tom, crois-tu qu'il veuille m'obliger assez pour remettre une lettre à Sophie?

Voilà le nœud, s'écria Partridge: que je suis bête de n'y avoir pas plutôt pensé!... Mais cela vaut fait, monsieur; et, à notre premiere rencontre, je vous en réponds corps pour corps.

En ce cas, lui dit son maître, laisse-moi maintenant; je vais écrire un billet que tu lui remettras demain matin: car je suppose que tu sais où le retrouver?

Oh qu'oui, je le retrouverai ; laissez-moi faire ; point d'inquiétude là-dessus : la biere est trop bonne dans cet endroit pour qu'il n'y retourne pas souvent.

Ainsi tu ne sais donc pas en quelle rue loge Sophie? s'écria Jones.

Ah que si ! je le sais, lui dit Partridge. =Quel est le nom de cette rue?= Le nom, monsieur? attendez...... ce n'est pas loin d'ici.... je ne le sais pas bien au juste, car il ne me l'a pas dit... et je ne l'ai pas demandé, de crainte qu'il ne soupçonnât quelque chose... Mais, encore un coup, laissez-moi faire : je suis trop malin pour qu'il m'échappe ; comptez là-dessus.

Oh ! tu es en effet étrangement malin ! répliqua Tom.... Allons, pourvu que tu le sois assez pour le rencontrer demain à la taverne, et qu'il soit assez mon ami pour remettre ma lettre, je suis trop satisfait.

Tom, après avoir congédié le subtil Partridge, se mit à écrire sa lettre ; et nous le laisserons dans cette occupation pour mettre fin à ce volume.

FIN DU TOME TROISIEME.



